"UN CŒUR FIDÈLE", *roman complet, par* Blanche LAMONTAGNE-BEAUREGARD

LA REVUE MODERNE

15c

17e Année
MONTRÉAL, CANADA
Avril 1936 — No 6

Sincèrement
à La Revue Moderne
Norma Shearer

Une heure avec NORMA SHEARER

Voir page 30

Chic à la vue de son voisin

Plus chic quand il est sien

Les NOUVEAUX STUDEBAKER de 1936... Jusqu'à $400 à Meilleur Marché

Il y a dans la malle du Sedan Touristique Studebaker tout l'espace requis pour les bagages de la plupart des familles en voyages . . . et pour le pneu de rechange et les outils en plus. Et dans les modèles de commande de Studebaker un compartiment arrière commode, harmonieusement stylé et ménagé, reçoit les colis.

VOUS voyez dans cette illustration le nouveau Champion Studebaker de 1936, superbe dans son style, incomparable dans ses lignes . . . l'auto qui est le sujet des "santés" préférées dans la république de l'automobilisme . . . conçu d'après l'idéal de l'inimitable Mlle Helen Dryden . . . offrant 97 perfectionnements . . . dont la plupart, tel le mécanisme qui le tient en place dans une colline, ne se rencontrent dans nul autre auto !

Et les nouveaux bas prix — jusqu'à $400 plus bas — sont tels que l'on peut en justice se demander comment on peut choisir un autre auto une fois que l'on a vu et essayé un de ces Champions Studebaker. Le nouveau Studebaker est la sensation de l'année!

Sous l'harmonie suave et gracieuse des contours de ce nouveau Champion se présente le tableau alléchant d'accessoires et de garnitures incomparablement riches . . . incorporés dans des intérieurs tellement spacieux que vous vous sentez perdu quand vous êtes seul . . . si reposants que vous ne pouvez vous empêcher d'accorder, sans admettre de compétition, le premier prix de confort au Roulement Miraculeux du Studebaker de 1936.

AUSSI BAS QUE **$1057** *Livré* A L'USINE — AJOUTEZ LE FRET SEULEMENT

Nouvelle Economie . . . Nouvelle Sécurité!

Les nouveaux moteurs Studebaker, extra-dociles et extra-puissants, extraient le pouvoir contenu dans chaque goutte de combustible si efficacement que vos dépenses pour huile et essence sont toujours au-dessous de votre budget mensuel. Et avec des freins qui obéissent à la moindre pression, un mécanisme de direction non moins docile, et des carrosseries qui n'ont pas de rivales au monde en fait de robustesse, étant d'acier renforcé par de l'acier, vous êtes plus sûr que vous ne l'avez été dans un véhicule à moteur mécanique. Faites le choix du Champion que vous préférez . . . un nouveau Dictateur Six 90 c.v. . . . un nouveau Président Huit avec 115 c.v. Le nouveau Plan Studebaker C.A.C. à 7% vous offre les conditions de paiement les plus favorables. The Studebaker Corporation of Canada, Ltd., Walkerville, Ontario.

Vous pouvez___

choisir le mieux ou le pire

★ ★

QUAND ils ont besoin d'un article quelconque, la maîtresse de maison et l'homme d'affaires avisés cherchent à se procurer le meilleur des mille produits entre lesquels il leur faut choisir. De nouvelles marchandises sont lancées chaque jour sur le marché. Pour ne pas errer dans leur choix, pour éviter le pire et conséquemment se procurer le meilleur, les clients en perspective se fient au seul GUIDE sûr et éprouvé à leur disposition: L'ANNONCE.

Les entreprises prospères n'ont atteint leur succès actuel que par un judicieux emploi de la publicité. Le budget de toute maison d'affaires comporte un montant considérable de publicité. C'est un placement de confiance, qui vaut à l'industriel et au commerçant des ventes rapides et nombreuses. Cette publicité permet de démontrer la qualité du produit à vendre et sa supériorité sur d'autres marchandises apparemment similaires. Elle reste indispensable!

Les plus importantes compagnies du Canada et des pays étrangers vendant ici leurs produits trouvent qu'il est de bonne politique d'annoncer en français dans la province de Québec. Après une mûre étude de la situation, ces compagnies ont réalisé que le groupe ethnique canadien-français représente un pouvoir d'achat trop important pour être négligé. En publicité, on peut choisir le mieux ou le pire. Ces compagnies ont choisi le mieux: leurs gains le prouvent chaque année.

D'une part, l'acheteur canadien-français trouvera personnellement profit à acheter des produits annoncés et il accordera toujours sa préférence à des marchandises offertes par une publicité française. D'autre part, l'homme d'affaires avisé ne peut s'attendre à atteindre rapidement la prospérité dans la province de Québec s'il ne recourt pas régulièrement à la publicité préparée en français. L'exemple actuel le démontre catégoriquement. Des deux méthodes, il doit choisir la meilleure.

LA PUBLICITE CONSTANTE CONSTITUE LE MEILLEUR GUIDE PARCE QU'ELLE DISTINGUE LES PRODUITS DE QUALITE

** La deuxième d'une série d'annonces inaugurée par le*

DÉPARTEMENT LA REVUE MODERNE DE PROMOTION
Avril 1936

L'EXPOSITION-VENTE *des*

Arts Domestiques

Tel que nous l'annoncions dans notre dernier numéro, nous publions maintenant les instructions finales pour la régie de notre grande EXPOSITION-VENTE DES ARTS DOMESTIQUES qui se tiendra vers la fin de mai dans l'un des grands magasins populaires de Montréal. Disons tout de suite que chaque exposante doit se conformer très rigoureusement aux règlements ci-après énumérés et se hâter surtout de nous faire tenir son adhésion d'après la méthode indiquée plus loin.

1. — Tous les genres d'ouvrages peuvent être exposés pourvu qu'ils soient de fabrication domestique. Il n'y a aucune contribution à payer ni aucune formule à remplir.

2. — Chaque exposante doit nous faire parvenir son adhésion avec ses noms et adresse et mentionner, avec description sommaire, le ou les travaux placés à l'exposition-vente. Cette liste doit être préparée en duplicata (2 copies).

3. — Chaque exhibit doit être soigneusement emballé, être accompagné d'une étiquette portant les noms et adresse de l'exposante ainsi que le prix exigé pour la vente de cet exhibit. Le transport, aller et retour, est à la charge des exposantes et il est fortement recommandé de faire assurer chaque colis.

4. — Toute inscription d'adhésion doit être faite à:

Madame la Directrice,
Département des Arts Domestiques,
LA REVUE MODERNE,
320 est, rue Notre-Dame, Montréal, P. Q.

5. — Les colis devront être expédiés aux dates qui seront mentionnées dans notre prochain numéro.

6. — Une commission de 20% du prix de vente sera déduite du montant obtenu pour chaque exhibit pour être remise aux vendeurs. Il est bien entendu que LA REVUE MODERNE ne profite aucunement de cette commission ni de la vente d'aucun article et que nul bénéfice pécuniaire ne lui revient de cette exposition-vente entreprise dans le seul but de promouvoir la petite industrie et d'intensifier l'achat chez nous.

7. — On peut également exposer un ou des exhibits sans qu'ils soient mis en vente. On n'aura, dans ce cas, qu'à le mentionner en donnant son adhésion et sur l'étiquette accompagnant chaque exhibit.

8. — LA REVUE MODERNE sera représentée en permanence pendant toute la durée de l'exposition, afin de surveiller la stricte application des présents règlements.

9. — Les adhésions déjà reçues assurent d'emblée le succès de cette exposition due à l'initiative de LA REVUE MODERNE. Toutefois, une avantageuse publicité viendra en temps et lieux annoncer l'exposition-vente et inciter plus fortement encore les Montréalais à s'y rendre.

10. — LA REVUE MODERNE ne se tient pas responsable de toute erreur qui pourrait se produire par suite de la fausse interprétation des présents règlements, ni des envois qui n'auraient pas été assurés par l'exposante.

Surveillez

LA REVUE MODERNE

de Mai

en vente partout dès les premiers jours du mois, pour connaître les dates et le lieu de cette grande

EXPOSITION-VENTE des
Arts Domestiques

Ce qu'on verra à notre Exposition-Vente des Arts Domestiques

Des centaines d'adhésions nous sont déjà parvenues de tous les coins de la province et même de l'ouest canadien. Les listes d'articles à exposer envoyées avec ces inscriptions donnent une idée assez précise de la merveilleuse variété des exhibits placés à l'exposition.

A cette exposition-vente, on verra, entre autres choses, des tapis crochetés, broderies sur tulle et crêpe georgette, décorations sur bois, cuir et étain; tricots et articles en toile de lin, serviettes, cadres brodés, sacs à tricoter tissés; crochet à la laine, au fil et à la corde; tapisseries, sacoches, tabourets, petits points, ouvrages de perles, couvrepieds au métier, couvertures de catalogne, peinture sur feutre, broderies à grands points et au point de croix, robes tricotées à la broche, centres en filet brodé, nappes à dîner en toile brodée, coussins au richelieu, descentes de bain, couvre-lits brodés, portières au machramé, portières au crochet, couvrepieds en marguerite, frileuse au crochet, nappes à fil tiré, douillettes, coussins en laine pour bébé, nappes à cartes peintes, travaux de métaux repoussés, médaillons crochetés, pièces murales, bérets tricotés, tapis en chenille, châles, tapis pour automobiles, liseuses, aubes tricotées, voiles de tabernacles à la peinture, etc., etc.

BREF! on est d'ores et déjà assuré du plus magnifique succès!

LA REVUE MODERNE

MEMBRE ABC

FONDÉE EN 1918

Louis-H. DUCLOS
Président et Directeur
Paul GIRARD
Contrôleur
BUREAU À:
Toronto, New-York, Chicago, Londres, Ang.

Editée et imprimée par
LA REVUE MODERNE INC.
320 est, rue Notre-Dame, Montréal
Téléphone
HArbour 6195*

RÉDIGÉE EN COLLABORATION
François ROGER
Secrétaire de la Rédaction
MARJOLAINE
Pages Féminines
PRIX D'ABONNEMENT:
Canada: 1 an $1.50 — États-Unis: 1 an $2.00

17e Année — MONTREAL, CANADA, AVRIL 1936 — N° 6

L'actualité à travers le monde

La question des loteries

LA question des loteries, un moment submergée dans le flot des mesures préconisées pour nous guérir du mal de la crise, redevient d'une brûlante actualité. D'une part, des politiciens soucieux de ne pas accroître le fardeau des taxes, recommandent l'adoption d'un système de loterie, comme l'ont fait les principales nations d'Europe pour subvenir aux indemnisations de chômage et aux octrois qui assurent le maintien des institutions de charité. D'autre part, la Chambre des communes et quelques groupes épars de notre population s'opposent à cette initiative sous divers prétextes, plus ou moins valables.

M. Léon Trépanier, conseiller municipal de Lafontaine, a eu l'obligeance de me faire tenir le mémoire qu'il a publié sous le titre: "LES LOTERIES"—"Pourquoi il faut les légaliser chez-nous". Ce plaidoyer bien présenté, et par ailleurs fort convaincant, m'a incité à tenir un plébiscite parmi les nombreux lecteurs et lectrices de LA REVUE MODERNE *afin de connaître leur attitude sur cette question. Etes-vous favorable ou opposé à la légalisation des loteries? Vous trouverez dans une autre page le très simple moyen d'exprimer votre opinion à ce propos. Il va sans dire que le nombre de suffrages recueillis de cette façon pour ou contre les loteries peut jouer un rôle important lors des discussions ultérieures sur ce projet.*

Louis-H. DUCLOS

***

Parlons français!

QUELLE réflexion intérieure avons-nous faite en entendant, dans un wagon-restaurant du train de Montréal à Québec, le directeur d'un grand journal canadien-français (un homme qui vit de la langue française, par conséquent), commander en anglais son menu au garçon canadien-français qui s'était adressé à lui en français? Notre réflexion, vous la devinez.

La même remarque pourrait s'appliquer à quelques fonctionnaires du gouvernement fédéral, qui doivent leur poste à notre juste exigence d'être représentés dans tous les services. Certains de ces fonctionnaires vivent aussi, littéralement, de la langue française; ne serait-il pas doublement scandaleux qu'ils parussent en avoir honte?

On sait de reste les vertus de la langue française et son prestige dans le monde. Ce n'est pas là dessus que nous voulions insister aujourd'hui. Nous voulions rappeler cette réalité toute pratique: en imposant l'usage de notre langue, dans les circonstances les plus variées, ce sont des emplois que nous procurons aux nôtres.

Notre concours de cinéma

LE succès de notre concours de cinéma est vif. Plus que cela, il est extraordinaire. Les lettres nous arrivent par centaines de Montréal de Québec, des Trois-Rivières, de toute la province et d'au delà. Nous en sommes très heureux et très fiers. Cela prouve que notre initiative est appréciée.

Cela prouve aussi l'intérêt croissant pris dans notre pays au cinéma français. Et de cela aussi nous sommes très heureux. Le cinéma comme la radio, complètent l'œuvre du journal, de la revue, du livre, qui contribuent si puissamment à former (ou à déformer hélas!) l'esprit d'un peuple. Le cinéma américain nous américanise; le cinéma français nous retrempe dans un état d'esprit conforme à nos origines, à nos sentiments profonds, au génie de notre langue et à nos destinées nationales. Nous engageons nos lecteurs et lectrices à continuer de participer à ce concours, jusqu'à sa clôture; et si l'abondance des très bonnes réponses nous y oblige nous augmenterons le nombre des prix.

Substituer la revue française à la revue américaine, le cinéma français au cinéma américain, c'est préserver notre esprit français; c'est faire œuvre intelligente et patriotique. Que chacun y pense, et agisse en conséquence!

Sommaire

Initiative du département de promotion	3
L'Exposition-vente des Arts Domestiques	4
L'actualité à travers le monde	5
En feuilletant les livres	6
Les impressions d'un nouveau député	7
La scène et l'écran	8
Le concours de cinéma	10
Nuages (3ème prix littéraire)	12
Le tourisme dans le Parc National des Laurentides	13
Yvon Robert	14
Un cœur fidèle, roman complet	15
Quand le docteur dit: "C'est contagieux"	25
Le premier chemin de fer canadien	27
Que fait-on des sourds-muets aveugles?	28
Une heure avec Norma Shearer	30
Ce qu'on pense de "La Revue Moderne"; le billet de Jovette	32
Comment dresser un chien	33
Les enquêtes de "La Revue Moderne"	34
Les housses parfaites	36
Les recettes de nos cordons-bleus	40
La femme chez elle	42
La Revue du Bridge	44
Nos mots-croisés	46
Pour embellir la maison	48
Le coin des enfants	52
Le tricot	54
A la découverte des idées	56
Le courrier du mois	58

Anniversaires

NOUS arrivons à une époque fertile en anniversaires historiques, principalement en centenaires. Il y a cent ans couvait et se développait l'agitation qui devait aboutir à la "révolution de 37", et à ses suites. Il faudra célébrer ces centenaires.

A cause des caractères particuliers de ces événements, propres à soulever encore des commentaires passionnés, l'initiative des célébrations devra être prise par des groupes ou des personnes faisant autorité, par des sociétés comme la Société Historique de Montréal, par exemple. Il ne faut pas que des exaltés compromettent le mouvement en essayant de tirer la couverture à eux.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que l'on refuse de donner à cet anniversaire l'éclat qu'il mérite, au contraire. Entre les mains de personnes qualifiées, personne ne redoutera un impair. Quel que soit le jugement porté sur tel ou tel geste de Papineau et de ses partisans, il nous semble qu'on est aujourd'hui d'accord, chez nous, pour admirer leur patriotisme et pour reconnaître, non seulement la justice de leur cause, dans l'ensemble, mais les résultats pratiques gagnés, en fin de compte, grâce à eux. La "révolution" de 37 est un point culminant de l'histoire du Canada.

La célébration de ces anniversaires pourra prendre diverses formes, en particulier, nous semble-t-il, celle d'une exposition de souvenirs de 37. En s'y prenant à temps et en donnant au projet une publicité suffisante, on pourra obtenir des prêts et rassembler une masse intéressante de documents et de souvenirs se rapportant aux événements de 1837-38. Nous n'avons malheureusement pas un musée, mais un hôtel, à Montebello; voici l'occasion ou jamais d'y suppléer dans une petite mesure.

Une exposition de souvenirs de 37 attirera beaucoup de curieux; elle contribuera pour sa part à répandre le goût de notre histoire; elle permettra de donner aux écoliers une leçon exceptionnellement vivante et intéressante. Il est temps d'y penser.

Quant à nous, nous commencerons, dans notre prochain numéro, de publier, chaque mois, un court récit des principaux événements dont l'anniversaire coincidera avec notre date de publication.

Il arrive que dans le brouhaha des affaires, qu'avec les mille soucis de la vie courante, on oublie trop facilement les anniversaires de nos plus belles pages d'histoire ou les glorieux faits de nos héros. Cette innovation, dont on trouvera le début dans notre livraison de mai, joindra donc l'utile à l'agréable. Elle permettra bien sans doute à nos lecteurs et lectrices de relire des pages aimées, de revoir des figures oubliées.

En feuilletant les Livres

Par Robert RUMILLY

•

AUGUSTE-HENRI de TREMAUDAN: Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien. (Editions Albert Lévesque, Montréal).

La maison Albert Lévesque vient de publier un des très bons livres canadiens de l'année: l'"Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien" par Auguste-Henri de Trémaudan. C'est un livre posthume, complété et édité grâce aux soins de la Société historique métisse.

Il débute par une description précise, colorée, agréable à lire, des mœurs des Métis au siècle dernier. Cela fournit le cadre, le décor où se déroulèrent les événements relatés ensuite. Les Métis, parmi lesquels les géants ne sont pas rares, sont de grands enfants spontanés et sympathiques, aux traits osseux, chevelus et barbus de noir, larges d'épaules et minces de taille, prompts au rire, à la danse et aux jeux de mains. Il ne fait pas bon les fâcher, surtout après boire. A l'époque où débute le récit de M. de Trémaudan, les Métis, entraînés à la grande chasse au bison, étaient des virtuoses de l'équitation et des tireurs d'élite, capables d'épauler, de viser, de tirer sans réfrener le galop de leur cheval, et abattant à coup sûr la cible: gibier ou ennemi. Inconstants comme de grands enfants, ils restent cependant intraitables sur le respect de leurs droits, et s'ils décident de maintenir ces droits menacés, rien ne les en fera dévier.

Si ce portrait sommaire comporte de très légères réserves, c'est nous qui les apportons et non pas M. de Trémaudan. Ecrivant à la demande des Métis et désireux de ne pas froisser leur susceptibilité — qui est vive — il n'a mis aucune ombre à son tableau. Il aimait d'ailleurs très sincèrement les Métis. Et s'il dit rapidement que ce peuple n'est pas parfait, c'est par politesse pour les autres; il n'a pas l'air de le croire. Tel quel, avec ses qualités et ses défauts, le peuple métis est incontestablement généreux et sympathique. Pour nous, Canadiens-français, il est fraternel.

La lecture de son histoire, brève mais déja bien remplie, renforce ce sentiment.

Comme on s'y attend, le point culminant du récit est fourni par les deux "rébellions" du Manitoba et de la Saskatchewan, de 1870 et de 1885. La Société Historique métisse a recueilli nombre de témoignages, contrôlés les uns par les autres dans toute la mesure du possible, et utilisés par M. de Trémaudan. Le livre de celui-ci justifie les insurgés que les dénis de justice, l'arrogance et le fanatisme avaient poussés à bout. Quant à la repression, M. de Trémaudan fait cette juste remarque:

"Pour avoir raison de moins de 1,000 insurgés mal armés, manquant de munitions et de vivres, il n'avait pas fallu moins de 5,000 hommes bien disciplinés et bien équipés, plus de trois mois de campagne et jusqu'à $20,000,000. Comme il eût été plus sage, semble-t-il, de dépenser toute cette énergie, tout ce temps, tout cet argent, à améliorer, avant le 19 mars 1885, les conditions d'existence des Métis et des sauvages du Nord-Ouest!"

L'histoire de Riel et des Métis est un des plus beaux sujets à tenter un auteur canadien. Nous en avons rêvé, comme d'autres sans doute, et avons déjà rassemblé (pour paraître dans un ouvrage sur Honoré Mercier) pas mal de notes sur les repercussions, considérables et profondes, de l'affaire Riel dans la province de Québec. Il est malheureux d'avouer que Riel a été abandonné par les trois Canadiens-français qui représentaient la province de Québec dans le cabinet fédéral; mais par contre on est fier de constater le sursaut du peuple de la province. Il y a eu, au lendemain de la mort de Riel, une heure où, à l'exception d'une toute petite poignée de timorés, le peuple canadien-français a été unanime, a vibré d'un seul cœur. De telles heures sont rares, hélas! et d'autant plus inoubliables.

Quant à l'ensemble du sujet, il est considérable lui aussi: M. de Trémaudan ne l'a pas épuisé; il en a dit assez cependant pour qu'on ne puisse y revenir sans tenir le plus grand compte de son travail; il en a dit assez pour que les camarades tentés par le sujet s'abstiennent pour l'instant. La confraternité de lettres existe assez pour que nous nous réjouissions sincèrement de la réussite d'un camarade dans un effort que nous étions tenté d'accomplir.

Des points particuliers soulèveraient de longues discussions, si l'on avait le temps et la place. De Trémaudan a adopté le point de vue des Métis, qui repoussent formellement l'hypothèse de la folie de Riel. Nous croyons que notre confrère Donatien Frémont, qui vit à Winnipeg et s'intéresse à la question, est persuadé de la folie de Riel. Il y a cinquante ans, cette question a été vivement débattue. Pour notre part, nous pensons que la vérité doit être entre les deux. Riel n'était pas fou à proprement parler; et les Métis n'eussent pas pris un fou pour chef à une heure grave de leur histoire. Mais on ne peut oublier ce que de Trémaudan ne dit pas — qu'il avait séjourné près de dix-huit mois à l'asile de Beauport; et l'on ne peut nier qu'il ait donné des signes d'exaltation mystique.

Cela n'empêche que Riel ait obtenu, comme le souligne de Trémaudan des résultats pratiques, qui eussent été beaucoup plus importants si la province de Québec — si les chefs et les représentants de la province de Québec — l'avaient soutenu avant sa défaite et sa mort.

Cela n'empêche que Riel se soit battu pour ses idées, ait souffert pour ses idées, soit mort sur le gibet pour ses idées et pour son peuple; ce qui constitue, nous semble-t-il, une assez bonne définition du héros et du martyr.

Nous nous excusons de ne pouvoir analyser plus longuement un ouvrage de cette importance. Nous félicitons les Métis de la fierté qu'ils mettent à faire écrire et à faire connaître leur noble et douloureuse histoire. Ces Métis-canadiens de l'Ouest, revendiquant avec orgueil leur double origine, donnent un bel exemple ce sont des gens qui savent se tenir debout!

Pâques dans les bois

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons,
Tandis que l'homme rêve à l'appel des églises,
Les corneilles d'avril, prodigues de chansons,
Annoncent le printemps aux proches forêts grises.

Une immense douceur se mêle au bleu du jour.
Les âmes ne sont plus des neiges prisonnières.
O le chant des clochers qui nous parlent d'amour!
O cri des oiseaux noirs devers les sapinières!

L'espérance du Ciel habite le cœur bon
C'est Pâques! Sucriers, chantez dans vos cabanes!
Vous, oiseaux, qui semblez des anges de charbon,
Tachez l'azur, criez Pâques sur les savannes!

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons,
Revenant à leurs nids, le long des forêts grises,
Les corneilles d'avril prolongent leurs chansons,
Tandis que l'homme rêve à l'appel des églises.

Albert FERLAND

P.-A. CHOQUETTE: Un demi-siècle de vie politique. (Beauchemin, éditeur, Montréal.)

M. le juge P.-A. Choquette, de Québec, est âgé de 82 ans, et doué d'un extraordinaire dynamisme. Il a commencé de faire de la politique militante très jeune, étant étudiant à l'université Laval. Il a été assistant-secrétaire d'Honoré Mercier et compagnon d'armes de Laurier. Il a été député, juge, sénateur, organisateur du parti libéral, propriétaire et directeur du journal LE SOLEIL. Il a correspondu et négocié avec des hommes d'Etat, avec des membres influents du clergé. Il a beaucoup bataillé pour ses idées et plus remporté de victoires que subi de défaites. Et tout cela fut mené tambour battant.

Ce sont les souvenirs de cette carrière bien remplie que le juge Choquette expose, dans un livre bourré de renseignements. C'est, à vrai dire, plus d'un demi-siècle, ce sont six décades de vie politique que voici rappelées, avec, çà et là, quelque piquante révélation. Sans vouloir pousser trop loin les analogies, on peut dire que ce livre (plus nourri de faits d'ailleurs, plus complet) fait le pendant du livre d'Armand Lavergne: Trente ans de vie nationale. Armand Lavergne avait donné le point de vue nationaliste. Tout en se dégageant de l'esprit de parti trop étroit. M. Choquette donne le point de vue libéral. Voilà qui servira à écrire l'histoire de notre temps.

***

ALBERTE LANCTOT: La vie s'ouvre. (Editions du Devoir, Montréal.)

Dans ces petits poèmes, une maman évoque toutes les étapes de la vie de son enfant, afin qu'il puisse les relire plus tard, et s'attendrir. Il y a des passages un peu simplets; et que la bonne intention de ne rien omettre ne saurait excuser au point de vue littéraire. Que vous écriviez pour vous et les vôtres des choses n'intéressant que vos intimes, voila qui est bien; mais alors ne mettez pas ces notes en librairie, ne sollicitez pas la critique littéraire. Si toutes les mamans qui écrivent à leurs enfants et tous les enfants qui écrivent à leur maman se mettent à publier leur correspondance, nous n'en finirons plus.

Cela dit, il faut s'empresser de reconnaître que si la simplicité de Mme Alberte Lanctot frise parfois la naïveté, il lui arrive aussi souvent, à force d'évidente sincérité, de toucher le lecteur et de l'émouvoir. Les passages où cette réussite est atteinte sont très humains.

Nous sommes donc forcé de donner tort à l'auteur lorsqu'elle récuse le conseil de nos confrères, d'après qui le livre eût gagné à s'élaguer de quelques poèmes, ou à les remettre sur le métier.

Tel quel, plus d'une maman trouvera douceur à le lire.

***

HENRI DAVIGNON: Petite béguine, voulez-vous danser? (Plon, éditeur, Paris.)

M. Henri Davignon, écrivain belge, a déjà publié de très jolis livres, mais voici bien l'un des plus charmants.

C'est un recueil de nouvelles, dont chacune reprend, en le modernisant, le thème d'une chanson populaire flamande. M. Davignon a été frappé par l'actualité de ces très vieilles chansons, rondes et complaintes des kermesses et des processions. En transposant la trame de: "Petite béguine, voulez-vous danser?", de "Marie sur le chemin de Furnes", de "Jan le géant" etc, il en a gardé la poésie et la saveur, il en a fait ressortir l'humanité. Sans appuyer, certes, car le style de ces récits trouve le moyen de rester délicat, parfois ailé, tout en évoquant la truculence du terroir flamand. Toute demi-teinte est exprimée, car il y en a aussi, dans les âmes, au pays des maîtres du clair-obscur. C'est une très jolie réussite d'un art exquis.

On a dit que ce livre fait mieux comprendre les ressources pittoresques et sentimentales de la vie intime et populaire en Flandre. Il nous semble que c'est vrai. Nous sommes charmés, le pays et le peuple évoqués nous sont mieux compris et plus sympathiques après la lecture. On aimerait lire un pareil livre sur notre Canada français.

Les impressions d'un nouveau député

LA REVUE MODERNE a demandé à quelques-uns des nouveaux députés fédéraux, qui siègent à Ottawa cette année pour la première fois, de donner, verbalement ou par écrit, leurs impressions. Ont-ils été surpris, intimidés, ou au contraire tout à leur aise? La réalité correspond-elle à leur rêve? ou sont-ils déçus? La machine parlementaire, telle qu'elle est organisée, leur permettra-t-elle de fournir le travail de prendre les initiatives et de rendre les services, qu'ils ont prévus?

Nous publions trois réponses, émanant de députés canadiens-français différents par les circonscriptions qu'ils représentent et par leur tempérament personnel. Cela forme un petit panorama suffisant pour que le lecteur puisse se former une idée et tirer des conclusions. Nous laisserons à chacun ce soin. Si l'on nous permet toutefois quelques remarques, il en est deux ou trois qui se sont imposées à nous à l'audition ou à la lecture de ces témoignages.

Dans l'ensemble, si nous ne nous trompons pas, les jeunes députés éprouvent une déception. Ils sont arrivés pleins de bonne volonté et même de volonté tout court, espérant qu'ils allaient abattre force besogne et influencer les destinées de leur pays. Or 1° Ils sont enlisés dans une correspondance accablante, et obligés de consacrer la majeure partie de leur temps à répondre aux solliciteurs. 2° La routine, ou si l'on veut les règles et les traditions parlementaires, sans parler des disciplines de parti, briment un peu leur esprit d'initiative. Enfin, ils constatent qu'un Parlement est un endroit pour parler plutôt que pour agir. De sorte que de cette petite enquête pourraient bien se tirer des conclusions pas tellement favorables au régime parlementaire...

Nos députés cependant gardent un fond d'optimisme; et d'autre part plusieurs de leurs constatations sont favorables. A notre tour nous avons constaté, en les interrogeant, que, quel que soit leur parti, quelles qu'aient été les luttes de l'élection, ils oublient volontiers ces luttes, pour mettre beaucoup de cœur à leur tâche et au service des électeurs, de tous les électeurs, de leurs comtés respectifs.

M. E.-J. Wermenlinger

IL serait sans doute surperflu de présenter M. Wermenlinger, le député de Verdun, aux lecteurs de la région montréalaise. A la Chambre des Communes, il présente cette particularité d'être le seul député conservateur de langue française. Nous vous dirions bien encore que c'est un homme pratique, un réalisateur; mais vous en jugerez sans doute bien mieux par ses déclarations, que voici:

"On parle trop. C'est à qui parlera le plus longtemps. C'est un vrai marathon. Ancien échevin de Verdun, ancien commissaire d'école, j'ai l'habitude de traiter les questions d'un point de vue d'affaires, non du point de vue de l'éloquence. Et je crois qu'au Parlement, surtout en ces années de crise économique si dure, c'est aussi au point de vue pratique qu'il faudrait se placer. On dirait qu'ici l'on se croit encore à l'époque de Gladstone, ou de Laurier ou de Chapleau ou de Mercier. Or les temps sont changés; il faudrait moins parler et plus agir.

M. E.-J. WERMENLINGER

"Des discours n'apportent nul remède au chômage. Je représente des menuisiers, des plombiers, des couvreurs, etc., qui ne se nourrissent pas, et ne nourrissent pas leur famille, avec de l'éloquence. C'est du travail qu'ils veulent. C'est la sécurité par le travail. Or, voici plus d'un mois que nous siégeons, et il faut bien constater qu'on n'a rien présenté qui ressemble à un programme pratique.

"Les traditions et mœurs parlementaires rendent l'initiative presque impossible; elles la remplacent par des discours. Chacun de ces discours est prononcé dans une double intention: flatter sa circonscription électorale; et être imprimé dans le Hansard afin de pouvoir dire: J'ai parlé sur tel sujet à telle date.

"Maintenant, de l'ensemble des discours prononcés et des tendances qui se sont manifestées se dégage une impression très nette: c'est l'Est et l'Ouest, l'Ouest contre l'Est. Les intérêts économiques, qui, encore une fois, priment tout à l'heure actuelle, sont divergents au point d'opposer ces deux grandes moitiés du Canada.

"Voilà des impressions de début, très nettes, et que je crois utile de faire connaître au public, grâce à la REVUE MODERNE".

M. A.-J. Lapointe

M. ARTHUR-JOSEPH LAPOINTE, le nouveau député de Matane, est un homme d'apparence timide. Il ne faudrait pas s'y fier. C'est un ancien poilu, qui s'est battu en brave avec le 22ème bataillon, et a raconté dans un très joli livre ses expériences de guerre. Voici maintenant ses premières expériences de Parlement:

"Tout d'abord je dois dire qu'aucune députation, à mon avis, n'a été aussi surchargée de besogne que celle qui compose le présent Gouvernement. La crise aigue qui sévit depuis plus de 5 ans, a incité une multitude de personnes à recourir à leurs représentants pour obtenir de l'emploi. Et malgré que les positions n'existent pas, c'est une course sans précédent au fonctionnarisme. Il semble que les nouveaux députés sont tout spécialement assaillis. Ils sont tout simplement débordés. Pour ma part, je suis appelé à répondre à plus de soixante lettres par jour, ce qui me prive du temps que je désirerais consacrer à l'intérêt général et à l'étude des graves problèmes qui demandent une prompte solution.

M. A.-J. LAPOINTE

"Au milieu de mes occupations sans nombre, je ne puis cependant m'empêcher de rêver parfois au temps encore très récent ou je n'étais que simple chef de gare dans un petit village de campagne, au milieu des braves ouvriers et cultivateurs qui venaient entre les trains me faire un petit bout de causette... Aujourd'hui les temps sont bien changés. Je réalise les lourdes responsabilités qui pèsent sur les épaules des représentants du peuple tout particulièrement dans les temps troublés que nous vivons. La population de mon comté m'a fait confiance en me choisissant pour aller siéger au Conseil de la Nation. Je n'ai qu'un seul désir, faire mon devoir. Et mes électeurs jugeront au cours du présent terme si je me suis montré digne de la confiance qu'ils ont mise en moi.

"Je remercie LA REVUE MODERNE de m'avoir fourni l'occasion d'exprimer brièvement quelques impressions comme nouveau député."

M. Maurice Lalonde

M. MAURICE LALONDE

JEUNE, plein de santé et d'entrain, familier, M. Maurice Lalonde donne l'impression d'un homme qui n'a pas froid aux yeux. Il était déjà rompu à la politique avant de devenir, par une victoire retentissante sur un homme portant un des plus grands noms de la politique canadienne, le député de Labelle.

Tout de même, il peut avoir éprouvé des sensations nouvelles en pénétrant pour la première fois dans ce Parlement, en prononçant ce premier discours auquel les Anglais donnent le nom gracieux de "Maiden speech". C'était, sinon le baptême du feu politique, au moins le baptême du feu parlementaire. Que dit M. Lalonde?

"Vous me demandez de confier au vélin mes premières impressions de député. L'amabilité qui a inspiré votre demande m'interdit un refus. Voilà:

"Dois-je vous dire que les premières émotions réelles et sincères datent du 14 octobre dernier? Quand le télégraphe annonce le résultat majoritaire qui vous consacre le représentant autorisé de plus de vingt milles électeurs et électrices, je confesse qu'il faut un formidable empire sur soi-même pour empêcher le cœur d'éclater en milles miettes...

"La vie parlementaire à Ottawa durant la session ne nous laisse point le temps de réfléchir pour savoir si, oui ou non, la chose fait notre affaire. Répondre à plus de cinquante lettres, à une dizaine de visiteurs; visiter trois ou quatre ministres et autant de sous-ministres, après avoir fait le pied de grue ou de l'antichambre durant des heures; assister aux séances de la Chambre de trois heures jusqu'à onze heures du soir, étudier avec les ingénieurs et les architectes les plans de possibles (et parfois impossibles) travaux publics, voilà, une partie seulement de l'occupation quotidienne d'un député fédéral lorsque son avant-midi n'est pas entièrement consacré aux séances des comités, où le franc-parler est de mise. Comment ne pas conclure que le parlement fédéral est une bourdonnante ruche, où s'élabore une œuvre législative considérable?

"Un nouveau député est un peu dépaysé en franchissant le seuil de l'imposant édifice. Il se remémore les jours de sa jeunesse où, en septembre, il faisait "son entrée" au collège. C'est un peu la même procédure: le Sergent d'Armes, rigide, grave et solennel nous accueille avec des airs paternels de bon Père Supérieur; un messager nous conduit à notre bureau où nous trouvons tout ce qu'il nous faut pour le travail intellectuel... moins l'inspiration, bien entendu. Ce bureau sera le patelin privilégié et inviolable, le cénacle sacré où se réuniront le député et ses délégations pour décider les graves questions de patronage de leur comté, et encore où s'atableront, durant des heures, le député et quelques compagnons pour taquiner l'As de carreau et la Dame de pique.

"L'Ambiance parlementaire est toute imprégnée de fécondes inspirations. A celui qui veut travailler sérieusement, l'occasion n'est pas plus belle; silence moultes fois interrompu par le strident appel du téléphone, visites des sténos et des messagers, bruits imperceptibles du corridor et, parfois, par les chants mélodieux et bucoliques de la cornemuse du collègue Thomas Reid. Bref, au Parlement d'Ottawa, le perfectionnement intellectuel d'un député n'est possible que s'il s'aventure sous les arches sculptés de la bibliothèque où viennent mourir les vains bruits du monde. C'est là où, s'entourant de bouquins poussiéreux, le jeune député peut puiser, les secrets des sciences humaines. C'est à la bibliothèque qu'il se (*Suite à la page 57*)

LA SCÈNE ET L'ÉCRAN

Jean Gabin est né à Paris il y a trente-et-un ans

Le flirt à l'écran

● Où commence, où s'arrête le flirt à l'écran ?
Là est la question.

Dans les films allemands et autrichiens, c'est le bal qui sert souvent de cadre aux flirts entre jeunes filles froufroutantes dans des nuages de tulle et de fanfreluches et jeunes officiers brillamment chamarrés.

Dans les films russes, les travaux des champs et même ceux des ateliers d'usine ont vu se nouer bien des idylles.

A l'écran, on amène les scènes de flirt selon les tempéraments des vedettes du film.

Avec Danièle Darrieux, le flirt est impulsif, spontané, imprévu et casse-cou. Passionnant, certes, mais à la condition que le partenaire soit un sportif à poigne énergique. Sans cela, gare à la vaisselle brisée et aux yeux pochés!

Avec Marcelle Chantal, le flirt est digne, lointain, pudique, nonchalant parfois, aristocratique et poétique à la fois.

Avec Florelle, c'est le flirt sentimental, le cœur sur la main et le clair de lune baignant un grand bateau qui dort sur les flots bleus... ou la guinguette à Robinson! Midinette ou pierreuse, grande vedette ou fille du puissant roi des mendiants, peu importe, Florelle, à l'écran, cultive toujours la fleur bleue.

Avec Gaby Morlay, c'est le flirt inquiet et jamais un flirt léger et spirituel, parfois le flirt grave et sérieux.

Il y a aussi le flirt "jeune fille", comme avec Josette Day, Renée Saint-Cyr, Monique Rolland, Simone Bourday, Mireille Balin, Ghislaine Bru, Janine Crispin, Lilian Harvey, Josseline Gael, Simone Genevois, etc...

Si j'ai cité plus de comédiennes dans cette catégorie, c'est sans doute que le flirt "jeune-fille" est la forme la plus vraie du flirt proprement dit.

***

Si nous parlions un peu des hommes?

Avec Jean Gabin ou Gabriel Gabrio, c'est le flirt costaud, direct et nature. Ils n'y vont pas par quatre chemins...

Avec Pierre Blanchar, c'est le flirt tout feu, tout flamme, avec, à la fois, une certaine violence et beaucoup de romantisme.

Avec Charles Boyer, c'est le flirt grave. Quoique parfois ironique, sérieux avec de la noblesse et, on serait chaque fois tenté de le croire, avec une fidélité éternellement respectée.

Avec Albert Préjean, c'est le flirt sympathique, franc jeu, déterminé et sportif.

Avec René LeFèvre, c'est le flirt timide et sentimental.

***

J'ai voulu citer à la fin — pour le dessert — la scène la plus délicieuse de flirt que l'on ait vue à l'écran: celle que nous devons à Simone Simon dans "LAC AUX DAMES".

Elle y flirte avec Jean-Pierre Aumont d'une façon si jeune, si franche qu'elle donne là à peu près le seul exemple connu de flirt sans arrière-pensée.

ROSINE DEREAN

Avec Pierre Brasseur, c'est le flirt désinvolte et j'men fichiste. On croit toujours qu'il a une certaine tendance à se moquer de sa partenaire, et l'on est toujours très, très étonné si, à la fin du film, on le voit sincèrement et sérieusement épris.

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

Meg Lemonnier, comme Kate de Nagy et Henri Garat, porte son vrai nom

Horoscope de Rosine Derean

● Le cinéma est une profession qui nous montre, bien souvent et quoi qu'on dise, le triomphe de la jeunesse. Pour Rosine Derean, c'est en même temps le triomphe de la Beauté.

Son thème est très compliqué, sa vie sera très riche d'événements, dont certains, pas toujours très gais au cours de l'enfance, sont heureusement vécus.

La qualité de la volonté étonne, car elle est solide et bien équilibrée.

Le Soleil se trouve dans le signe des Poissons, signe d'imagination et de rêverie; il rend la nature romantique, émotive, impressionnable. L'instant est ambitieux, fier, entier. Précocement animé du désir de plaire, il a fait de bonne heure rêver de théâtre et de succès. Passionnée, fébrile, ses réactions causeront des ruptures.

Vénus, planète des Arts, de l'Amitié, de l'Amour, brille singulièrement et accorde des dons divers: l'élégance de la ligne, un sens inné de ce qui convient pour mettre en valeur les qualités physiques, une sensibilité très vive qui crée des caprices.

Il y a dans ce caractère un fond sérieux et stable, une mélancolie dont il faudrait savoir jouer comme d'un instrument sensible.

Le tempérament est bien équilibré, la complexion délicate; dans l'avenir, elle aura sans doute à souffrir de troubles du cœur, de la circulation. Elle a un léger risque d'accident ou d'opération, qu'elle pourra éviter, car dans tous les cas de maladies, elle reçoit des soins excellents, éclairés.

Elle sera certainement propriétaire, car les valeurs qui sauvegarderont le mieux son avoir sont les biens immobiliers: maisons, terrains.

Toutes les professions féminines lui auraient convenu: pour le plaisir de ses yeux, elle aime évoluer dans les milieux très élégants.

Jupiter, le grand symbole de la fortune, se trouve bien placé et indique que les chances sont belles de ce côté, mais elles s'épanouiront surtout à partir de la quarantaine.

Deux longues unions compteront dans la vie; la première est retardée: toutes les associations sont favorables à la chance, aux finances, mais les unions risquent de contrarier la carrière.

Rosine Derean est désintéressée et même un peu dépensière. Si elle possède un jour des biens en immeubles, un bon conseil à lui donner: qu'elle ne s'en défasse jamais, car c'est le plus sûr moyen de préserver son avenir.

Saviez-vous que...

... ALIBERT a trente-cinq ans.

... Danielle DARRIEUX est mariée avec Henri Decoin.

... Lucienne LEMARCHAND est Française, elle fait du théâtre depuis quatre ans et du cinéma depuis deux ans. Elle est toujours mariée à Marc Valbel.

... BACH s'appelle, en réalité, Fernand Pasquier. Il a cinquante et un ans.

... Josette DAY est Française.

... Henri ROLLAN a quarante-deux ans; il est marié à Véra Sergine.

... Colette DARFEUIL est divorcée de Pierre Weill.

... Lisette LANVIN s'appelle, en réalité, Marie Carémil.

... Harry BAUR a cinquante-quatre ans.

... Tino ROSSI est né à Ajaccio. Il est marié et âgé de vingt-huit ans.

... Pierre FRESNAY, de son vrai nom Pierre Lantenbach, naquit il y a trente-huit ans. Il est divorcé de Berthe Bovy et fiancé à Yvonne Printemps.

... Jean WEBER vient d'avoir trente ans.

... Le premier film de Pierre-Richard WILLM fut "TOUTE SA VIE".

... Edwige FEUILLERE porte le nom de son mari. Son nom de jeune fille est Edwige Cunati.

... Alice FIELD s'appelle Alice Fille.

... Jean-Pierre AUMONT est né à Paris.

... Alexandre d'ARCY est célibataire. Il a trente-deux ans.

... Pierre-Richard WILLM touche environ 150,000 francs pour des films comme "LA ROUTE IMPERIALE" et "STRADIVARIUS".

... Antonin BERVAL est né à Marseille il y a trente-neuf ans; il mesure 1m. 75.

... Lilian HARVEY a vingt-neuf ans.

... Pierre-Richard WILLM était doublé pour le violon dans "STRADIVARIUS".

... Brigitte HELM a vingt-neuf ans.

... Blanche MONTEL est fiancée à Jean-Pierre AUMONT.

... Jean KIEPURA est marié avec Martha Eggerth.

... Jean SERVAIS a vingt-trois ans, il est Belge.

... ANNABELLA a joué sur la scène fort peu de temps aux côtés de Jean-Pierre Aumont et Debucourt.

... Roger TREVILLE a trente-trois ans.

... FLORELLE est mariée; elle est née aux Sables-d'Olonne.

... Gaby MORLAY s'appelle, en réalité, Blanche Fumoleau.

... SAINT-GRANIER est divorcé.

... André BAUGE a quarante-deux ans.

... M. BACQUET que vous avez vu dans "LES BEAUX JOURS", est Français et porte son vrai nom.

... Jean MURAT a quarante-six ans.

... Léon MATHOT est maintenant metteur en scène. Son dernier film est "LA MASCOTTE".

... Avant de faire du cinéma, Meg LEMONNIER faisait du théâtre.

... Jean GABIN est né à Paris il y a trente et un ans.

... Paul AZAIS a vingt-neuf ans.

... MAUPI est bien Marseillais.

... CARETTE porte son vrai nom.

... Simone GENEVOIS et Emile GENEVOIS n'ont aucun lien de parenté entre eux.

... Dans "SANS FAMILLE", Paul et Paulette ELAMBERT tenaient des rôles secondaires.

... Irène DE ZILAHY a vingt-quatre ans.

... Jean KIEPURA a trente-trois ans.

... Adolf WOHLBRUCK est Allemand; il est marié et âgé de trente-deux ans.

... Charles BOYER est né à Figeac.

... Robert LYNEN est né à Paris.

... Renée SAINT-CYR a été mariée à une personne étrangère au cinéma.

... Jeanne CHEIREL a laissé une nièce. Micheline CHEIREL, qui a tourné "DORA NELSON" et "LA KERMESSE HEROIQUE".

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

Jean Murat, la vedette masculine de "La Kermesse héroïque"

... Henry GARAT a été marié deux fois.

... Raymond ROULEAU est Belge. Il a vingt-neuf ans et n'est pas marié.

... Parmi les artistes français possédant leur brevet de pilote d'avion, je connais Jean MURAT, PREJEAN, de GUINGAND, Roland TOUTAIN, Georges PECLET, CARPENTIER.

... Robert VIDALIN est marié.

... Joséphine BAKER est actuellement à New-York.

... Orane DEMAZIS n'est autre que Mme Marcel PAGNOL.

... Les enfants de Constant REMY ne font pas de cinéma.

... FERNANDEL a trente-deux ans. Il est marié et père de famille. Son prochain film sera :"LES GAITES DE LA FINANCE".

***

Un bon mot

Tristan Bernard alla trouver un jour Michel Simon et lui dit: "Prête-moi cent francs tout de suite, je te dirai après pourquoi.

— Voilà, dit le beau-frère de Jean de la Lune; maintenant, dis-moi pourquoi.

— Parce que j'en ai besoin", répondit l'auteur du Petit Café.

Viviane Romance, une nouvelle star qui vient de s'illuminer au ciel de l'écran français.

Les films français de la prochaine saison

"Debout La-Dedans" avec Bach.
"Gaspard de Besse" avec Raimu.
"Marinella" avec Tino Rossi.
"L'argent" avec Pierre-Richard Willm.
"Veille d'Armes" avec Victor Francen.
"Anne Marie" avec Annabella et Jean Murat.
"Le Golem" et *"Les Hommes Nouveaux"* avec Harry Baur.
"Baccara" avec Marcelle Chantal, Jules Berry, Lucien Baroux.
"La Kermesse Héroique" avec Jean Murat et Françoise Rosay.
"Ta Bouche" d'après la célèbre opérette.
"La Tendre Ennemie" avec Simone Berriau.
"Valse Royale" avec Henry Garat et Renée Saint-Cyr.
"Roses Noires" avec Lilian Harvey et Jean Galland.
"Don Bosco" l'histoire du saint de l'enfance malheureuse.
"Je vous aimerai toujours" avec Raymond Cordy, Lisette Lanvin.
"Ademai au moyen-âge" avec Noel Noel.
"Le Joli Monde" avec Germaine Aussey.
"Michel Strogoff" avec Armand Bernard, Yvette Lebon.
"Le Voilier Mystérieux" avec Josette Day.
"Bourrasque" avec Jean Servais, Nicole Vattier.
"Les Bateliers de la Volga" avec Pierre Blanchar, Charles Vanel, Vera Korene, Inkijinoff.
"La Marraine de Charley" avec Lucien Baroux.
"Lucrèce Borgia" avec Edwige Feuillère.
"La Marmaille" avec Larquey et Florelle.
"La Dame de Pique" avec Pierre Blanchar, Danielle Darrieux.
"L'Inspecteur 109" avec Albert Prejean.
"Train-de-Plaisir" avec Germaine Roger, Duvalles.

Grand Concours du Cinéma Français de *La Revue Moderne*

Les Prix

Pour nous permettre d'opérer un classement, nos correspondants voudront bien MOTIVER LEUR CHOIX EN QUELQUES LIGNES. Il n'est pas nécessaire d'en mettre long.

Les vedettes préférées seront désignées par la majorité des suffrages.

Les gagnants du concours seront désignés par nous parmi ceux qui, ayant choisi les vedettes victorieuses, auront le mieux motivé leur choix.

Envoyez-nous dès aujourd'hui vos réponses, en les adressant à LA REVUE MODERNE, Grand Concours du Cinéma français.

Voici trois prix offerts par France-Film pour les gagnants de notre concours:

1er Prix.— Une entrée d'un an valable au cinéma de Paris de Montréal, de Québec, des Trois-Rivières ou de Sherbrooke.

2ème Prix.— Une entrée de six mois valable dans les mêmes cinémas.

3ème Prix.— Une entrée de trois mois valable dans les mêmes cinémas.

Nous annoncerons encore d'autres prix en terminant le concours. L'abondance des réponses, le succès du concours ne nous permet pas de le clore dès ce numéro. En compensation, nous ajouterons des prix supplémentaires. Qu'on nous envoie, et dès maintenant, les réponses.

Voilà pour chacun de vous l'occasion de gagner un prix, en même temps que voilà l'occasion de montrer l'intérêt que nous portons tous au cinéma français. Rendons hommage à nos acteurs préférés.

Des réponses à notre concours

C'est afin de montrer aux concurrents de quelle manière il convient de nous envoyer les réponses et de les motiver, que nous publions encore ci-dessous quelques-unes de celles que nous avons reçues. Naturellement, elles sont prises entre bien d'autres, et ne constituent pas une indication quant aux vedettes sur les noms desquelles semble se dessiner une majorité.

On nous écrit de Québec...

Une lectrice de Québec, qui ajoute à son nom le pseudonyme de Jocelyne, nous écrit:

Comme acteur français, mon premier choix est pour Pierre Blanchar. Par sa sensibilité, il conquiert tous les cœurs. Il sait être calme, profond et énergique. Quoi qu'il arrive, il fait preuve d'une grande modération et d'un calme profond. A l'annonce d'une pièce où figure Pierre Blanchar, nous avons la certitude d'une représentation de valeur. Avec cet acteur, un rôle atteint son apogée.

Comme vedette féminine française, mon premier choix est pour Annabella. Dans "La Bataille", n'est-elle pas excellente? Son rôle est rendu à la perfection, comme elle fait d'ailleurs dans toutes ses pièces. Dans chacune, elle sait s'adapter au genre qui convient, même très bien. Au physique, elle est certainement une des plus jolies parmi les actrices françaises.

C'est encore de Québec qu'on nous écrit: sous le pseudonyme Noel:

Charles Boyer, dont le succès va toujours croissant. Ce brillant acteur semble vivre vraiment le personnage qu'il représente. Il nous subjugue, surtout quand il se montre si fort devant les déboires. Qu'il soit pauvre, qu'il soit riche, qu'il soit amoureux ou indifférent en apparence, il est excellent.

Annabella. Nous l'aimons sans aucune réserve, simplement parce qu'elle sait être gentille, et nous captive par sa belle figure intelligente, dominée par des yeux si expressifs. Dans chacun de ses films, elle est tour à tour sincère, émouvante, gaie, enthousiaste...

A TOUS CEUX QUI S'INTÉRESSENT AU CINÉMA FRANÇAIS

Rappelons que nous avons ouvert, entre tous nos lecteurs et toutes nos lectrices, un grand concours doté de prix.

1° Quelle est, dans le cinéma français, la vedette masculine que vous préférez?

2° Quelle est, dans le cinéma français, la vedette féminine que vous préférez?

Ceux qui ne nous ont pas encore envoyé leur réponse peuvent nous l'envoyer ce mois-ci, en y joignant le coupon ci-dessous, que vous détacherez:

COUPON

LA REVUE MODERNE
Avril 1936
Grand Concours du CINEMA FRANÇAIS

(à épingler à votre réponse)

Ce concours établira les noms des vedettes françaises préférées par le public canadien. A ce titre, il soulève déjà la curiosité de la presse française et des milieux cinématographiques français.

On nous écrit de Sherbrooke...

Mlle Pauline Saint-Pierre nous écrit de Sherbrooke:

Je classe parmi les meilleurs acteurs français, et chacun dans son genre: Lucien Baroux et Fernandel pour la comédie; Pierre Blanchar pour les drames où il est si poignant. Nous aimons à voir les visages jeunes et les natures ardentes de Jean Servais et de Jean-Pierre Aumont; Jean Murat est sans contredit l'acteur français le plus élégant. Mais qui peut surpasser Harry Baur? En effet, nul acteur ne possède à un si haut degré l'art de faire partager ses émotions par son auditoire. S'il souffre, son visage se contracte, ses traits s'altèrent, son œil devient morne. Si par hasard la chance lui sourit, ce qui arrive rarement dans ses films, l'animation de ses traits, son sourire, communiquent une certaine détente aux spectateurs. Il peut faire connaître ce qu'il ressent sans proférer une seule parole.

Il y a de très jolies actrices françaises; et nombreuses sont celles qui pétillent d'esprit et de gaieté, mais mon choix ne se fait pas dans cette catégorie. Je préfère l'actrice à la nature passionnée, ardente, vibrante d'émotion, qui vous fait passer des heures trop réalistes peut-être, mais vécues. Je veux parler d'Orane Demazis. Est-il possible de voir "Marius", "Fanny", "Angèle" sans ressentir une profonde émotion? Et qui vous la communique, si ce n'est la douloureuse héroïne?

De Ville Marie...

De Ville-Marie, comté de Témiscamingue, nous arrive ce témoignage de "Maryvonne":

Toute personne qui va voir jouer une pièce cinématographique demande d'abord, pour être satisfaite, que les acteurs entrent si bien dans la peau de leur personnage que l'on ait l'impression, non pas de voir jouer un drame ou une comédie, mais bien de voir ce drame ou cette comédie se dérouler avec l'impression que tout se passe dans la vie réelle. Elle demande que les passions du héros nous passionnent, que ses déboires nous attristent, que son bonheur nous exalte. Que l'intrigue soit passionnante ou plate, si les interprètes sont excellents, tout sera excellent. Au contraire, de médiocres acteurs affadissent la plus palpitante aventure.

C'est la raison pour laquelle, parmi les artistes de l'écran français, mes préférences vont d'emblée au merveilleux et si sympathique Charles Boyer, ce grand passionné qui vit si bien ses personnages que son jeu nous transporte à des mondes de distance, ou nous fait revenir des siècles en arrière, sans aucune velléité de retour à la réalité si différente.

Parmi les actrices, Edwige Feuillère remporte la palme sur les Simone Simon, les Renée Saint-Cyr, les Marcelle Chantal et les autres vedettes féminines, si sympathiques pourtant. Son jeu passionné, ardent, fait vibrer toutes les fibres sentimentales de notre être. Son talent et sa beauté en font une délicieuse héroïne, touchante et romantique à souhait.

Elle est telle un violon ultra-sensible, dont la moindre brise fait vibrer les cordes.

De Saint-Bruno...

Mme Chevrier, de Saint-Bruno, comté de Chambly, donne ainsi son opinion:

J'aime beaucoup la France et tout ce qui est français. Mon choix est difficile à faire, car je les aime tous, lorsqu'ils nous font rire ou pleurer.

Enfin, puisqu'il faut choisir, Edwige Feuillère, dans Barcarole et Stradivarius, a été d'un naturel simple, et d'une beauté que j'oserais dire incomparable.

Et ce bon papa d'Harry Baur a gagné mon admiration dans "Les Yeux noirs" et dans "Les Misérables". Quel acteur! Quel jeu et quel entrain, à la fois naturels et sublimes.

Mon mari lui préfère Armand Bernard, qui le fait rire aux larmes.

De Montréal...

Sous les initiales R. T.:

De tous les acteurs que je vois sur l'écran, c'est Pierre Blanchar que je préfère, parce qu'il joue non seulement avec son corps mais aussi avec son âme; c'est à dire qu'il vit ses rôles. Par l'expression de sa figure, on dirait qu'il vit vraiment le personnage qu'il représente.

Nous arrêtons là nos citations, faute de place. Que chacun participe à notre concours, à la fois pour rendre hommage aux vedettes françaises, et dans l'espoir légitime de gagner!

Etes-vous en faveur de la Légalisation des Loteries au Canada?

Dans tous les grands pays d'Europe on a eu recours à la loterie pour suppléer aux déficiences de revenus et à l'augmentation des secours d'Etat occasionnées par la crise.

La municipalité de Montréal, le gouvernement de Québec et le Sénat canadien se sont prononcés en faveur des loteries: la Chambre des Communes seule s'est opposée à la légalisation des loteries.

Nous avons cru qu'il serait intéressant pour les lecteurs et lectrices de LA REVUE MODERNE d'exprimer librement leur opinion sur la légalisation des loteries. C'est pourquoi nous lançons ce referendum et vous invitons à nous faire parvenir votre bulletin de votation.

LA REVUE MODERNE
AVRIL 1936

Veuillez enregistrer mon vote pour ☐ *contre* ☐ *la légalisation des loteries au Canada.*

Nom .....

Adresse .....

Tracez une croix dans un des carreaux ci-haut suivant votre verdict relativement à la légalisation des loteries au Canada.

Etes-vous protégés...

vous et votre famille contre

LA MORT ET LA MALADIE?

L'Association Nationale de Bénéfices Mutuels vous offre maintenant une protection complète et un secours efficace en cas de mort naturelle ou accidentelle et, en cas de maladie, prodigue les soins médicaux gratuits à tous les membres de votre famille.

A tous ceux qui sont âgés de 1 an à 69 ans inclusivement

La seule institution de protection au Canada qui, au point de vue assurance, considère toute une famille comme une unité. Tout foyer, quel qu'il soit, peut maintenant se garantir d'un montant d'assurance au décès de chacun de ses membres et, en outre, assurer la santé des membres qui le composent, pour à peu près ce qu'a coûté jusqu'ici une assurance sur la vie d'un seul.

Notre devise: "En en protégeant le chef, toute la famille l'est".

REMPLISSEZ CE COUPON MAINTENANT POUR OBTENIR DES DETAILS COMPLETS SUR CETTE PROTECTION PLUS EFFICACE QUE VOUS POUVEZ OBTENIR POUR TOUTE VOTRE FAMILLE.

ASSOCIATION NATIONALE DE BENEFICES MUTUELS
1117 ouest, rue Ste-Catherine — Suite 918
Montréal, Qué.

Messieurs;

Sans obligation de ma part veuillez m'envoyer des détails complets sur votre mode de protection de famille entière, au prix de 50c par semaine.

Nom. .....

Adresse. .....

Ville. ..... *Prov.* .....

.....

MARGARET BOURKE-WHITE

Aujourd'hui, l'existence vous sourit. Mais que vous réserve demain? Qu'adviendrait-il si la mort ou la maladie visite votre foyer? Vous et les vôtres, êtes-vous suffisamment protégés contre l'adversité?

★

UNE PRIME DE 50c

par semaine vous donne droit, à vous et à votre famille, aux indemnités suivantes:

1 à 5 ans inclusivement	$50.00 à $200.00
6 à 14 ans inclusivement	50.00 à 300.00
15 à 24 ans inclusivement	50.00 à 400.00
25 à 34 ans inclusivement	50.00 à 500.00
35 à 39 ans inclusivement	50.00 à 600.00
40 à 42 ans inclusivement	50.00 à 1000.00
43 à 49 ans inclusivement	50.00 à 600.00
50 à 59 ans inclusivement	50.00 à 300.00
60 à 69 ans inclusivement	50.00 à 100.00

AGIREZ-VOUS DÈS MAINTENANT OU ATTENDREZ-VOUS QU'IL SOIT TROP TARD?

L'Association Nationale de Bénéfices Mutuels

Téléphone BElair 1064

1117 ouest, rue Ste-Catherine — Suite 918 — Montréal

•

GEORGES DUCLOS, président

J.-H. LAFONTAINE, directeur-gérant

● ● ***Représentants demandés dans toutes les principales villes de la province*** ● ●

(*Dialogue...* NUAGES *...Conjugal*)

II

UNE tiédeur douce, égale, neutre et un peu énervante de chauffage central règne dans ce jeune intérieur. Contre les rideaux tirés, on pressent que doivent mourir le bruit des trams, les appels rauques des klaxons, l'impertinence des haut-parleurs, dont la symphonie devient, a travers le filtre de soie et de couleurs, un clapotis sans importance — toile de fond pour réflexions fatiguées.

Lui: il a, très exactement, son âge: trente ans, équilibre entre les muscles qui marquent vingt-cinq, et les yeux: dix de plus. Net, d'une précision toute américaine. Un complet gris lui fait, à la fois une parure et une armure. Avec plus de grâce, il serait Chérubin, et Don Juan avec plus de feu, mais il se contente, calme et bien rasé, de l'admiration de quelques-unes, de l'envie de beaucoup. Ses amitiés, peu nombreuses; on sent qu'il est entièrement dévoué. Avec cela, son humour plein de charme et une sorte de gourmandise passionnée...

Il s'est carré avec un peu d'humeur dans un fauteuil, il a ouvert le journal. Une cigarette offre à l'air calme l'encens bleu de sa fumée.

L'ascenseur a battu, bruit de porte au loin, trousseau de clés qui s'entrechoquant, maniés d'une main fébrile. Le jeune homme esquisse un geste, qu'il réfrène aussitôt. Un air de détachement abrite, avec une vraisemblance parfaite, l'ennui qu'il eut de sa solitude.

Des pas rapides qui s'étonnent d'une présence, et la voilà, enveloppée de fourrure, délicieuse et un peu agaçante, peut-être parce qu'elle est en retard et que ses yeux, sous la voilette molle, voudraient prendre une fausse innocence...

Elle.— Bonjour toi.

Lui.— Bonsoir.

Il l'a, un instant, regardée, puis replonge dans son journal. Et c'est dommage; dommage parce qu'elle est une caresse pour les yeux: petite, en somme, dans son ensemble violet, où ses prunelles et ses cheveux, de la même couleur "auburn", mettent une chaleur profonde. Un peu de poudre, un peu de fard, comme il sied, et tout autour, un parfum palpite, évocateur de nuits lumineuses. Et dommage aussi parce qu'il suffirait d'un regard un peu abandonné, pour dissiper sans autre, le petit orage qui s'amoncelle. Mais, derrière son journal, ce jeune époux contemple, en lui, des griefs ternes.

Elle.— Tu ne m'embrasses pas?

Lui.— Mais oui. Pourquoi pas? (Elle se penche).

Elle.— Ce que j'ai couru, aujourd'hui, c'est inoui. J'ai passé à trois heures, prendre Lucette. Elle avait des courses à faire, moi aussi. Nous avons goûté au Grill, tu sais, chez Morgan. Il y avait un monde...

Lui.— (par politesse). Ah! oui?

Elle.— Un monde fou. J'aurais voulu que tu y sois, pour te rendre compte.

Lui.— Oh! tu sais, moi, Morgan...

Elle.— Tu serais stupéfait. Nous avons ensuite filé aux chapeaux. Lucette n'a rien a se mettre, elle voulait que je la conseille, mais avec les modes actuelles, impossible de choisir. Elle s'est finalement décidée pour un amour de petit chapeau, avec un pli de côté, comme ça, tu vois? (Devant le miroir, avec un geste vif, elle froisse un peu sa coque).

Lui.— Je vois, je vois.

Elle.— Mais non, tu n'as pas vu; tu ne fais que lire ton journal.

Un léger haussement d'épaules, puis elle passe au vestibule, enlève son renard, son chapeau. Plus accessible, plus simple, elle revient, s'installe, dénoue des paquets. Il y a un petit silence d'observation.

Elle.— Tu es parti en avance, de ton bureau? J'étais sûre d'arriver avant toi.

Lui.— Non, je suis sorti comme d'habitude, à six heures. Lacombe m'a accompagné jusqu'à la poste.

Elle.— C'est affreux comme le temps passe dans ces magasins. Je suis encore allée aux coupons: des occasions... Tu ne peux t'en faire une idée.

Lui.— (avec un demi-sourire) — Non, vraiment.

Elle.— Et puis, j'ai juste fait un saut à la vaisselle, pour réassortir notre service à thé. De là, j'ai bondi dans le tram, et me voilà. Ah!... et j'ai encore passé à la lingerie, pour Lucette toujours.

Lui.— A vrai dire, je t'avouerai que les achats de Lucette ne m'intéressent pas plus que ça.

Elle.— Il ne s'agit pas de Lucette.

Le gagnant du second prix de notre concours littéraire

nous ayant priés, pour des motifs personnels, de ne point publier son manuscrit, nous offrons ici à nos lecteurs le troisième travail primé, dû à la plume de M. Marcel-Eugène Beljean, de Montréal.

Lui.— Mais oui, tu ne parles que d'elle: son chapeau par ci, sa lingerie par là...

Elle.— Je te parle de Lucette pour t'expliquer ce qui m'a retenue.

Lui.— (doucement).— Je ne te demande rien.

Elle.— Dis plutôt que ce que je fais ne t'intéresse pas.

(Un temps).

Elle.— N'est-ce pas que c'est ça?

Lui.— Mais non, absolument pas. Tu es arrivée en retard: je ne t'ai rien dit, je ne t'ai pas fait le moindre reproche. Tu cherches une justification. Je te disais simplement que je ne te la demande pas. Voilà.

Elle.— (ironique).— Voilà.

Lui.— Je ne vois pas pourquoi je te demanderais une explication. Les achats de Lucette me laissent froid, je te l'ai dit. Autrement, tu sais bien que j'ai confiance en toi. Confiance...

Elle.— Une belle confiance, vraiment. Ce n'est pas de la confiance, ça.

Lui.— Et qu'est-ce que c'est, alors?

Elle.— De l'indifférence, tout simplement.

Lui.— Ne t'énerve pas, va. Si j'ai confiance en toi, c'est que je t'aime; maintenant, si tu prends ça pour de l'indifférence...

Elle (avec un petit mouvement d'humeur).— De l'habitude alors...

Lui.(sarcastique).— Tu ne crois pas que tu exagères?

Elle.— Du tout. Tu parles de confiance pour ne pas te déranger, parce que tu t'es installé dans cette idée que tout allait toujours bien. Ça te chicanerait, avoue-le, de changer d'idée sur mon compte, ça te tracasserait de n'avoir plus ta magnifique sûreté de mari. Tu parles de confiance...

Lui.— Penses-tu me l'apprendre... ou veux-tu que je la perde?

Elle.— Je ne veux rien du tout. Simplement que ta sûreté, que ta tranquillité m'agacent. Pour toi, je suis comme on objet, catalogué une fois pour toutes, et qu'on a plus à remettre en question.

Lui.— Tu crois?

Elle va répondre, mais la sonnerie retentit. Une brève hésitation, puis elle se dirige vers le vestibule. On entend un bruit de voix, des offres, des protestations: "Mais non, Madame, j'ai déjà mes fournisseurs habituels... Une démonstration? Inutile. Non, non absolument pas. Je vous assure que c'est inutile d'insister... De rien, de rien..." La porte a battu, avec un peu d'insolence, sur la quémandeuse éconduite.

Un temps d'attente s'écoule, chargé de menaces, de rancœurs informulées, de toutes les douces niaiseries ménagères... (*Suite à la page 46*)

LE TOURISME
dans le
PARC NATIONAL *des* LAURENTIDES

Les trois magnifiques photographies de cette page ont été prises dans le Parc National des Laurentides.

Par Auguste Galibois

LE tourisme est devenu une des principales, sinon la principale industrie du pays. Chaque province et chaque région s'efforcent d'attirer le plus grand nombre de touristes possible. A cette fin, on a dépensé des centaines de millions pour construire et développer des réseaux routiers de plus en plus étendus, mais l'on peut se demander, une fois les routes faites, ce qui y amènera le voyageur. Une certaine proportion des touristes qui circulent sur la route le font pour le plaisir d'y dévorer l'espace, mais d'autres, et c'est probablement le plus grand nombre, sont attirés par l'attrait du paysage et du panorama.

Pour satisfaire cet attrait du paysage, l'on a réservé certaines régions, sous le nom de parc, dans les diverses parties du pays où le point de vue présentait un charme pittoresque particulier. L'on s'est efforcé surtout de choisir les endroits où la nature était demeurée à l'état primitif, où l'amateur pouvait examiner à loisir la vie des animaux sauvages dans leur habitat et trouver un grand nombre de sujets d'observations.

Dans les autres provinces du Dominion, le Gouvernement fédéral a établi de beaux parcs, tels que dans

la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau Brunswick, l'Ontario, la Saskatchewan, l'Alberta et la Colombie Britannique, mais nul parc n'a été établi — par le Gouvernement fédéral s'entend — ici, dans la province de Québec.

Le Gouvernement provincial a créé trois parcs, deux dans les Laurentides, dit "*Parc du Mont Tremblant,*" d'à peu près seize cents milles carrés, au nord de Montréal, l'autre "*Le Parc National des Laurentides*", au nord de Québec. Un troisième parc, de deux mille cinq cents milles carrés à peu près, a été établi dans la Gaspésie. De ces trois parcs, un seul a été développé: "*Le Parc National des Laurentides*". D'une étendue de 3,500 milles carrés, il occupe un vaste plateau au relief extrêmement tourmenté, dont la borne sud est à trente milles de Québec, et limitée au nord par la vallée du lac Saint-Jean.

Le Parc National des Laurentides, désigné par le législateur "*endroit de pêche, parc public et lieu de délassement*" est aussi un sanctuaire pour le gros gibier — sanctuaire où la chasse est absolument interdite. Depuis près de dix ans, la protection du parc contre les incendies forestiers et contre le braconnage a été assumée directement par le ministère des Terres et Forêts. L'idée était de faire appliquer par les mêmes hommes, d'où économie notable, les règlements établis pour la protection de la forêt contre le feu, et les règlements institués pour la protection du gibier.

Le Parc National des Laurentides est traversé par deux grandes routes. L'une dite: "*QUEBEC-HEBERTVILLE*" met la région du lac Saint-Jean à cent trente-cinq milles de Québec; l'autre, de la Baie Saint-Paul à Bagotville, (qui sera ouverte au public, complètement terminée, vers le mois de juillet 1936) mettra Québec à cent quatre-vingts milles de distance, à peu près, de Chicoutimi.

Un système de barrières, à toutes les entrées du Parc, et de patrouille dans toutes les régions en interdisent l'accès à quiconque n'est pas autorisé à y pénétrer. Grâce à ce système, il est enfin possible d'assurer la protection absolue du gibier et du poisson contre les déplorables abus qui ailleurs menacent de les faire disparaître rapidement. La chasse étant interdite et le gibier bien protégé, la faune augmente ici en d'étonnantes proportions. Il est souvent arrivé à des touristes de voir quantité d'orignaux durant leur séjour dans le parc, et on en a même vu jusqu'à quatorze à la fois dans un même lac. Les castors, ces animaux si intéressants à étudier pour l'amateur de "*wild life*", augmentent ici très rapidement, et à certains endroits on peut les voir édifier leurs écluses à quelques cents pas d'un camp de gardes-feux dont ils ne redoutent plus le voisinage.

***

Comme résultat de cette politique, il n'est pas exagéré d'affirmer que d'ici quelques années, le sanctuaire dont nous parlions plus haut que constitue *le Parc National des Laurentides* aura atteint son point de saturation et qu'une fois ce point atteint, le gibier se répandra sur les territoires de chasse avoisinant le parc, où il attirera les "sportsmen" et spécialement les Américains d'outre-quarante-cinquième.

Si la chasse est strictement prohibée dans le Parc, il n'en est pas de même de la pêche. Des camps, ou plutôt des chalets, munis de tout le confort moderne, ont été édifiés par le *Département des Travaux Publics, Chasse et Pêcheries,* sur le bord des lacs, le long des routes d'automobiles, où, pour une redevance journalière, les "sportsmen" peuvent se livrer à la plus fructueuse des pêches.

Pour les amateurs de la vie du bois, qui ne craignent pas de se rendre par les portages embroussaillés à des lacs moins faciles d'accès, des installations plus sommaires ont été érigées, près des lacs renommés pour l'excellente capture qu'on y peut faire de mai à novembre chaque année.

En somme l'établissement du Parc National se justifie par l'augmentation du tourisme qu'il favorise, attirant même certaines catégories de voyageurs qui ne visiteraient même pas la province s'ils n'étaient sûrs d'y trouver ce qui devient rare aux Etats-Unis, c'est-à-dire: des étendues considérables de pays où rien ne révèle la présence de l'homme.

***

Au point de vue administratif, s'est-on jamais demandé ce que la chasse et la pêche, dans les Laurentides, rapportent à la province en beaux deniers sonnants? Nous pourrions faire sur ce sujet une infinité de calculs, mais nous pensons qu'un seul exemple suffira.

Il nous a été donné de voir récemment le dernier rapport annuel d'un important club américain, possédant depuis plus de trente ans une licence de chasse et de pêche dans notre région. Ce rapport contient tous les détails imaginables sur les activités sportives des membres de ce club, sur leurs exploits cynégétiques, sur leurs frais et entreprises d'établissement en cette province, sur leurs dépenses d'entretien, leurs déboursés accidentels de voyages et d'excursions — et ce dernier tableau est très intéressant à examiner. En 1935, les membres de ce club ont tué en tout, *dix-sept* (17) orignaux. C'était pour eux une saison sportive à peu près normale. Pour en arriver à ce résultat, ces touristes américains, amateurs de gros gibier, ont versé ici dans la province de Québec, en dépenses diverses, plus de soixante-huit mille dollars en un an, *soit quatre mille dollars par orignal*! Voilà autant d'argent apporté ici d'au-delà de la ligne 45ème, *(Suite à la page 26)*

YVON ROBERT

Futur Champion du Monde?

Par Georges LAFERRIÈRE

MAIS oui, peut-être un prochain "champion du monde". Et cependant, il se trouve encore assez de Canadiens français pour se demander qui est cet Yvon Robert? Les autres, ceux qui le connaissent, qui ont suivi son ascension rapide vers les honneurs, déclarent sans hésiter qu'il est déjà, malgré son entrée assez récente dans les années pleines de promesses qui suivent la vingtaine, le plus fameux lutteur dont on ait entendu parler. Concluons tout de suite qu'au Canada, il ne se connait pas de rival. Et ajoutons qu'aux Etats-Unis, Yvon Robert est en train d'enlever leurs lauriers à toutes les bonnes vedettes de l'arène.

Yvon Robert commença de faire des merveilles à Boston alors qu'il n'avait encore que 19 ans. Le promoteur Paul Bowser lui fit rencontrer le redoutable Pat McGill, et le résultat fut, le lendemain, annoncé dans tous les journaux. Robert venait de compter sa première victoire franchement sensationnelle. La veille inconnu, il goûtait déjà à la joie de la célébrité. Deux ans plus tard, Yvon Robert rendit visite à Eddie Quinn, devenu depuis son gérant. Quelques jours après son arrivée à Boston, Robert se rendit avec Quinn au Boston Garden, où Danno O'Mahoney et Ray Steele devaient, dans la rencontre finale, fournir l'élément sensationnel de la soirée. En semi-finale, Hans Steinke et Léo Numa devaient se disputer les honneurs. Le gagnant de cette semi-finale obtenait automatiquement un contrat intéressant pour faire face au champion, lors du prochain combat. On sut tout-à-coup que Numa ne pouvait remplir ses engagements. Il avait un doigt tellement endommagé que le médecin lui défendait de paraître dans l'arène. Le promoteur Bowser aperçut soudain Quinn et Robert dans l'assistance. Il courut vers eux. Il venait offrir à Robert de remplacer Numa.

Offre originale

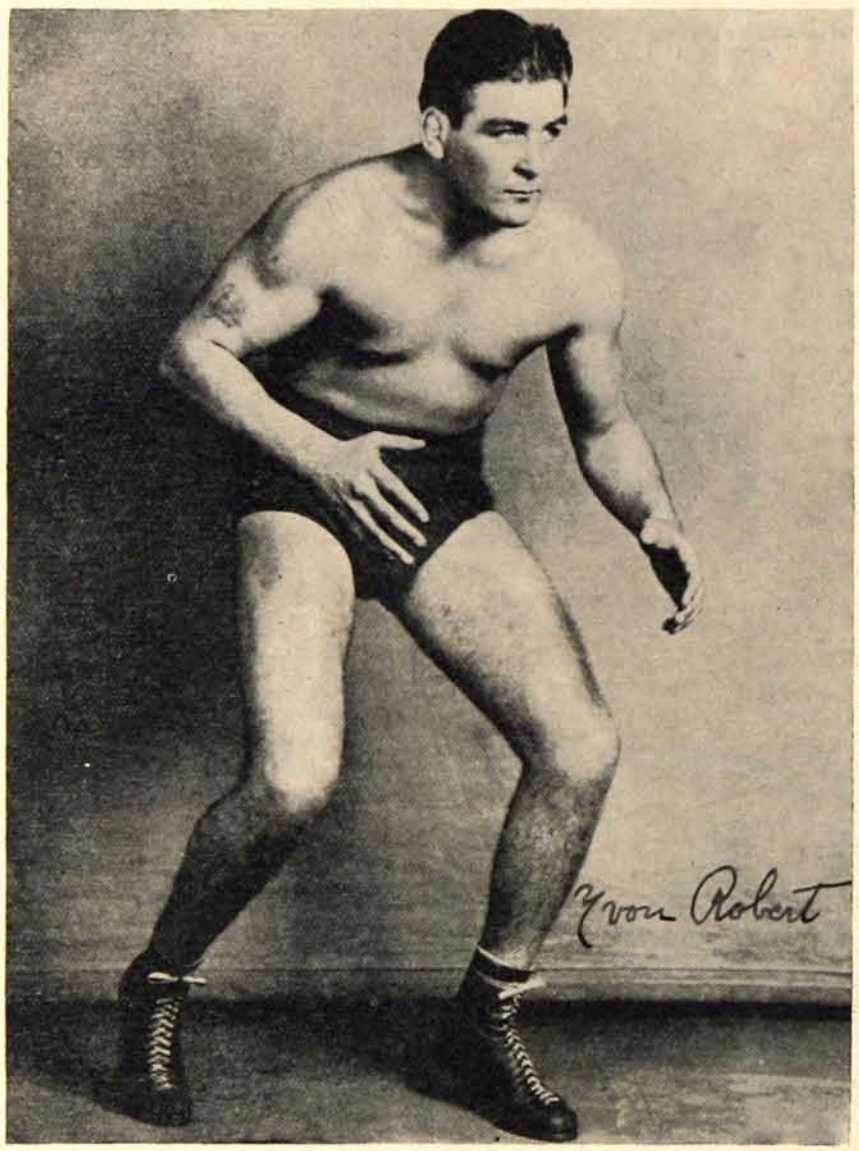
— C'est que... répondit le jeune Montréalais, je ne suis pas préparé à cette rencontre Je viens de prendre un gros dîner...

— Peu importe, fit Bowser. Mais je garantis que le gagnant aura une rencontre de championnat. Si vous le voulez, je fais tout de suite préparer un contrat à cet effet.

— Accepté! fit Yvon Robert.

A la course, il se rend à la chambre des lutteurs et revient aussitôt dans l'arène. Il se défit de Steinke en sept minutes. Les nouvelles de son nouvel exploit se répandirent partout. Mais alors... Danno O'Mahoney et son gérant McGrath refusèrent de l'accepter comme challenger. Il n'y eut rien à faire. Ce que voyant, Bowser décida de lancer Robert contre Ed Don George. Le match devait se disputer entre Noël et le Jour de l'an. Quelques heures avant le 25 décembre, George télégraphia à Bowser qu'il ne pourrait remplir son engagement. Et Bowser ne put trouver de substitut. De sorte que le combat n'eut pas lieu. Et chacun le regrette!

A son engagement suivant, Yvon Robert eut raison de Jim Browning et sa gloire n'eût pas à en souffrir! A la même époque, la presse se montrait entièrement défavorable à Don George. Ce dernier, poussé par son gérant, avertit Bowser qu'il acceptait de rencontrer Robert, à condition que le titre ne fût pas en jeu. Bowser refusa et, de plus, plaça Don George et son gérant sur la "liste noire" à Boston.



Deux semaines plus tard,— comme on voit, les événements commençaient de se précipiter,— Quinn apprit par les journaux que Danno O'Mahoney et Frank Judson se mesuraient à Holyoke, Mass.

— Nous y allons! décida Quinn.

Une autre tentative

Ainsi dit, ainsi fait. Le gérant et son protégé réservèrent des places aux toutes premières rangées, près de l'arène. Robert, considéré comme un favori des foules, fut invité à monter dans l'arène pour lui donner l'occasion de saluer l'assistance. On apprit alors qu'un piège avait été tendu au champion. Yvon Robert avait à peine mis le pied dans l'arène qu'il se débarrassa de son paletôt, de son chapeau de son chandail et de ses pantalons pour paraître prêt à la lutte. Puis, il s'élança vers O'Mahoney. Mais aussitôt, l'annonceur, l'arbitre, le promoteur et des policiers se ruèrent sur lui et l'empêchèrent de donner au public une représentation pour le moins inattendue. Quinn offrit $1,000 à Judson pour permettre à Robert de lutter avec le champion. Judson refusa. Il n'y avait rien à faire.

Foule enthousiaste

Pendant toute la durée de la rencontre O'Mahoney-Judson, comme il fallait s'y attendre, la foule cria en cadence: "Nous voulons Robert!... Nous voulons Robert!" Danno eut raison de Judson en deux chutes consécutives. Puis, immédiatement après la chute de la victoire, il se pencha sur les câbles et cria à Yvon Robert, en le désignant du doigt: "Maintenant, espèce de vaurien, je peux te faire face quand tu voudras." Sans mot dire, mais avec un sourire significatif, Robert sauta dans l'arène. En trente secondes, sans plus ni moins, il terrassa son adversaire furieux et lui colla les épaules au matelas, aux applaudissements d'une foule délirante d'enthousiasme. Comme Yvon Robert se tournait pour saluer, le champion se releva, lui sauta dessus par derrière et le fit rouler au matelas. Mais Robert, agile comme une panthère, et surtout... enragé de cette attaque déloyale, frotta le menton de Danno si rudement que ce dernier fit une nouvelle chute. O'Mahoney dut employer la seule ressource qui restait à sa disposition... celle de passer par les câbles et s'enfuir vers les premières rangées.

Et la suite...

Robert entreprit alors toute une campagne contre le champion, mais ce dernier ne put se résoudre à lui faire face. La réputation qu'il s'était acquise à Holyoke donnait cependant à Robert des offres avantageuses. On le réclamait à New York. Il se rendit donc dans les grands centres de l'est. Il défit Joe Cox, à New York et Ray Steele, à Philadelphie, ce dernier en 22 minutes. Au mois de février suivant, à l'occasion d'un grand carnaval tenu au Boston Garden, le promoteur Alex McLean, rival de Bowser, fut nommé matchmaker. McLean retint les services du champion, mais ce dernier ne voulait pas rencontrer le lutteur de Montréal. N'importe quel autre, mais pas lui! O'Mahoney et le comte Polowski se firent face. Le champion eut raison de son adversaire, mais au prix de maintes difficultés. Or, deux semaines plus tard, Bowser prépara une rencontre entre Polowski et Yvon Robert. Robert prit la première chute en dix minutes, et la seconde, consécutive, en 35 secondes. De nouveau, la foule réclama un match Robert-O'Mahoney. Pendant que le champion s'obstinait à refuser, pour nul autre motif que celui de la prudence, sans doute, Robert ajoutait de nouveaux galons à sa gloire en prenant une victoire au détriment de George Zacharias, à Philadelphie. Quand on examine les statistiques, on reste étonné de voir comment Yvon Robert a eu raison de ses adversaires en beaucoup moins de temps qu'il n'en avait fallu au champion O'Mahoney pour accomplir les mêmes merveilles.

Aujourd'hui, l'étoile de Danno O'Mahoney a pâli. Mais Yvon Robert continue facilement son ascension vers les sommets.

Il convient de mentionner que dès le début de sa carrière, au cours de sa rencontre avec Don George, qu'il a d'ailleurs terrassé, comme on l'a vu, Yvon Robert subit une blessure qui aurait pu mettre fin à ses ambitions. Cette blessure avait même créé dans le temps des inquiétudes assez vives chez les partisans de Robert. Toutefois, grâce aux excellents soins du Dr J. Gabriel Lambert, grâce à une cure naturelle et à un nouvel entraînement du maître Emile Maupas, à Val Morin, il a pu reprendre assez tôt son métier de gladiateur. Il le fit même avec une vigueur et une résistance toutes nouvelles.

Il est actuellement le seul lutteur à posséder la force, l'endurance et la rapidité qui permettent de gagner un championnat, et ce qui est mieux, de le garder.

Voilà pourquoi on ne risque rien à croire que notre compatriote est, en essence, un futur champion du monde.

Un Coeur Fidèle

ROMAN COMPLET

Par

Blanche LAMONTAGNE-BEAUREGARD

Elle portait une cruche vide qui se balançait à son bras

DEMAIN, mes enfants, on laboure la terre d'en haut, près de la rivière Beaugirard. Vous attellerez *la Grise;* on partira matin.

Tout en parlant, le père François Beaulieu, grand homme sec au visage flétri, ôtait ses bottes de cuir et les plaçait près du poêle dont la flamme s'éteignait.

Il venait de rentrer des champs avec ses deux fils, et la mère leur avait servi à souper. Le thé-pot brun, en grès, de forme rebondie, fumait encore sur la table recouverte d'une toile cirée aux dessins verts.

Entre la table et le poêle se trouvait la huche sur laquelle les casseroles à pâtes, rangées et couvertes d'une nappe très propre, laissaient saillir la rondeur des miches qui levaient pour la cuite du lendemain.

La mère Beaulieu était une petite femme dans la cinquantaine, légère et vive, aux yeux d'un bleu si clair qu'ils faisaient penser à un coin du ciel après la pluie. Ses manches étaient retroussées sur ses bras rouges, et sur son front perlaient les gouttes de sueur.

Elle songeait au temps qu'il ferait pour mettre le pain au four dès la première aube. Elle s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors. Ce n'était pas la nuit et ce n'était plus le jour. Les plaines, encore engourdies dans la rigide immobilité de l'hiver, dormaient entre les arbres sans feuilles, pareils à des squelettes. Ça et là, des pièces de terre labourée, à peine visibles dans l'ombre, ressemblaient à des lacs aux vagues figées par le froid.

— C'est mon idée qu'il va faire beau demain, dit-elle.

— Il a venté "soroit" aujourd'hui; c'est bon signe, reprit l'homme.

Neuf heures sonnèrent à la vieille horloge, qui trônait au fond de la cuisine, sur une tablette ornée de papier à jour. A côté était la croix de bois noir.

C'était l'heure de la prière. Ils se mirent tous à genoux, appuyés qui sur des chaises qui sur la table, et ils dirent ensemble, à haute voix, *Notre Père, Je vous salue Marie, Je Crois en Dieu,* et les *Commandements.* Puis le père ajouta d'une voix plus forte:

— Une dizaine de chapelet pour notre semence.

Alors ils prièrent avec plus d'ardeur. Leurs yeux suppliants disaient:

—"Seigneur, bénissez le travail de nos mains; Seigneur, nous avons confiance en vous! Donnez-nous de la grosse avoine pliant sous son poids, de l'orge haute et drue, du sarrasin bien venu et du foin à charrettes pleines, qui déborde de nos granges. Seigneur, nous avons confiance en vous, Seigneur, bénissez-nous!"

Ensuite, ils se mirent en devoir d'aller dormir, et se couchèrent sans rien dire, avec leur lenteur accoutumée, en songeant au travail qu'ils feraient le lendemain sur leur terre d'en haut, près de la rivière Beaugirard.

***

La mère fit comme d'habitude le tour de la maison. Elle regarda le poulailler et les bâtiments voisins pour s'assurer que les portes étaient bien closes. Au ciel silencieux, de rares étoiles brillaient. Elle se dit une deuxième fois qu'il ferait beau temps. Puis elle songea à ses fils dont elle était fière. Vaillants et tenaces à l'ouvrage, ils ne parlaient pas, comme ceux de la mère Duclos, de partir pour les Etats. Une femme qui a du cœur n'aime pas voir partir ses garçons pour aller si loin. C'est naturel chez une mère de vouloir garder ses enfants auprès d'elle, surtout quand il y a grand de terre et que le père commence à se faire vieux...

Elle ferma la porte, tourna le verrou, et, avant de regagner son lit dans la mansarde, elle jeta un regard satisfait sur la pâte qui se gonflait dans les casseroles. Puis, elle sourit de ce sourire fin qui exprimait son contentement.

***

Les Beaulieu habitaient une ancienne maison grise, près d'une rivière qui coulait en cascade, dans les roches.

Cette maison, vieille de plus d'un demi-siècle, et construite par un vieux notaire très riche, avait grand air. A toit pointu, surmontée de deux hautes cheminées, entourée d'une solide "galerie" à feston, elle était une des plus belles maisons du hameau. Mais elle paraissait délabrée. Comme à une jolie femme dont la toilette n'est pas faite, il manquait quelque chose à sa grâce; on eut dit une beauté négligée, en plein sommeil.

Les Beaulieu n'avaient pas songé à la faire restaurer, car dans ce temps là, il fallait peiner dur et bien calculer pour payer les termes qui restaient dus sur la terre.

D'un côté était la rivière, de l'autre, les dépendances, et, attenant à la maison, c'était le jardin, jardin touffu, encerclé par les ronces, débordant de roses jaunes et de cerises de France.

Petit jardin charmeur, souriant de toutes ses roses, tressaillant de toutes ses cerises, il était comme un jardin enchanté devant lequel les enfants s'arrêtaient, paralysés d'admiration et de convoitise.

La maison, à l'intérieur, était immense. Deux salons se suivaient, séparés par une porte en forme d'arche. La cuisine avait quatre larges fenêtres à carreaux et un foyer de briques rouges qui composait à lui seul presque tout le mur du fond. Un air de véritable antiquité se dégageait de cette pièce. Sauf le poêle à la dernière mode, orné de nickel brillant, tous les meubles attestaient, par la forme et par l'usure, la simplicité d'autrefois. Un long banc de bois brut, dont les nœuds ressortaient, achevait ses jours près de la fenêtre qui donnait sur le jardin. La table était grande, épaisse et lourde, les chaises vieilles et difformes. Et quand, le soir, à la lumière d'une lampe à l'huile, le père Beaulieu faisait cuire, dans le chaudron noir du foyer, les pommes de terre destinées à la nourriture des porcs, une odeur âcre se répandait par toute la maison. Et ceux qui pénétraient dans cette ancienne demeure ne pouvaient s'empêcher de songer à ces temps lointains où les premiers colons du Canada, penchés sur le poêle, allumaient leur pipe avec un tison.

***

Le lendemain, au petit jour, le père Beaulieu et ses deux fils s'en allèrent en voiture à leur terre d'en haut près de la rivière Beaugirard.

C'était sur une côte, bien au-dessus du niveau de la mer. Il fallait d'abord gravir une montée tortueuse, serpentant sur le flanc d'une colline très élevée, de laquelle on voyait les flots du large, et les petites îles qui émaillaient la nappe azurée comme des fleurs d'ombre. A mesure qu'on avançait dans ce chemin, le panorama se précisait, s'élargissait. Les prairies qui longeaient le fleuve et dans lesquelles on menait paître les vaches, apparaissaient bizarres, étranges, avec leur terre vaseuse et leurs jeunes herbes luisantes. Au fond, on distinguait les côtes effacées du Nord ainsi que l'embouchure du Saguenay, et les hautes crêtes de Tadoussac; sur le bleu de la mer, se balançait parfois, gracieuse, immaculée, la blanche voile d'un pêcheur.

Mais ce n'était pas encore l'été; une bise froide fouettait le visage des laboureurs. L'herbe commençait seulement à poindre et la terre n'avait pas perdu sa morne physionomie des mois de repos et de silence.

François Beaulieu plissa le front, repris d'un de ces accès de tristesse dont il était coutumier. Il était porté au découragement et voyait toujours les choses du mau-

vais côté. Son visage, marqué de longues rides, était sillonné en tout sens comme un champ labouré. Il avait toujours l'air fatigué et ses yeux avaient une expression de pessimisme qui ne changeait presque jamais.

La terre, encore dure, se livrait mal au soc de la charrue; elle roulait en vagues cassées comme la mer aux jours de tempête.

— Si j'avais labouré cela à l'automne, dit-il, bien sûr que j'aurais mieux fait! La récolte serait double; ici, c'est le meilleur de ma terre.

Les jeunes gens ne dirent rien. Ils connaissaient ce penchant de leur père et ne faisaient pas attention à son air bourru. En face de la jeunesse que valent les plaintes? La jeunesse croit toujours aux moissons éternelles.

Le champ s'ouvrit, les sillons s'alignèrent. Quand le cheval s'arrêtait, essoufflé, un *Avance*! ou un *Marche*! formidable lui faisait accélérer le pas. Des amas de feuilles mouillées, apportées des forêts voisines par le vent, se collaient aux pieds des laboureurs avec des mottes de terre; mais le vent devenait moins violent, et vers midi un soleil de printemps apparut sur la plaine.

Et l'Angelus sonna. Ils s'assirent alors sur une roche pour manger. Lisée, le plus jeune, alla chercher, dans la charrette, les provisions que la mère avait enveloppées dans un linge de toile. C'était du gros lard bien cuit, des tartes sucrées et du pain. Mais il manquait le breuvage. Jean, se chargea de remplir la cruche à la rivière Beaugirard.

⁂

Jean Beaulieu avait dix-huit ans. C'était un beau jeune homme, trapu, de corpulence un peu lourde; mais ses yeux très doux souriaient toujours, encadrés d'un visage rose à l'expression enfantine. Sa voix était légère, ses gestes délicats, et sa conception des choses dénotait une âme exceptionnellement belle et noble comme on en rencontre parfois chez les paysans.

Il connaissait la rivière dans tous ses méandres. Il y avait chassé le canard avec des camarades; sur ces bords escarpés, il tendait, l'hiver, des pièges aux lièvres. Sans savoir pourquoi et sans même avoir cherché à définir ce sentiment, il avait un attachement singulier pour cette petite rivière à laquelle ses souvenirs d'enfance étaient liés. Tout bambin, il y jetait des petites branches cassées qu'il se figurait être des bateaux, et dont il suivait la marche périlleuse dans l'écume qui tourbillonnait jusque sur les bords. Plus tard, il y poursuivit le canard sauvage à tête verte, et parfois même le petit aigle gris, surnommé "Mangeur de poules". Puis, s'enhardissant, voulant connaître des points plus périlleux, il monta dans la vieille chaloupe qui se balançait au bout d'une corde, plus loin, près de la mer. Il fut bientôt, comme tous les fils d'habitants qui vivent près du fleuve, un marin en herbe, un coureur de grèves et un pilleur d'îles, capable de faire face aux gros vents avec la voile et l'aviron. Il éprouvait un grand plaisir, quand, les travaux de la terre finis, il se laissait aller dans son embarcation au gré du courant, sur l'eau claire dans laquelle les îles vertes allongeaient leurs mirages en arcs-en-ciel, où les alouettes au col d'argent passaient en jetant leur cri plaintif. Il rencontrait souvent au large les fils des fermiers voisins, allant comme lui à la chasse ou à la pêche. Ils revenaient alors ensemble, les chaloupes se suivant. Souvent, ils ne rentraient qu'à la nuit tombante et Jean chantait toujours la même chanson, traduction populaire d'une vieille romance anglaise, dont le refrain était:

"Oui, oui, ma bien-aimée
Avec beaucoup d'amour,
Je t'attendrai toujours
Là-bas, à l'ombre du vieux pommier!..."

Parfois, la lune paraissait entre les arbres, et faisait sur l'eau de la rivière des dessins argentés. Sans savoir pourquoi, Jean Beaulieu flânait souvent ces soirs-là, près de l'eau lumineuse sous les reflets de la lune. Et son cœur joyeux chantait comme la rivière harmonieuse. Il était à l'âge des pensées ardentes, des rêves indéfinis, des bras ouverts dans l'ombre de la nuit, à l'âge où l'âme, heureuse et torturée, se sent prise du divin mal d'aimer. Et ses pensées s'en allaient vers une fille brune aux grands yeux noirs: Marie Dumont, la fille de leur voisin, Gros Jean Dumont.

⁂

Du plus loin qu'il pouvait se souvenir, cette Marie Dumont était dans sa mémoire. Pendant des années ils s'en allèrent à l'école ensemble, puis ils se rendirent au Catéchisme pour faire leur première Communion.

Le matin du grand jour, comme il l'avait trouvée belle dans sa robe blanche, avec ses mains jointes et ses yeux baissés! A l'église cette vision troublait ses prières; il regardait toujours de son côté. Parfois il avait honte d'être ainsi distrait, il se redressait et fermait les yeux pour se recueillir mais un pouvoir magique lui faisait relever la tête. Il regardait toujours le groupe des filles pour voir parmi ses compagnes, Marie Dumont en robe blanche. Elle n'était pas indifférente non plus, et le regardait souvent avec un sourire.

A mesure qu'il y songeait, il se sentait envahi par une foule de souvenirs. Il se rappelait qu'en s'en allant en classe il cueillait pour elle dans le foin qui borde la route, les premières fraises mûres et les premières framboises. Avec quel plaisir elle les dévorait et avec quelle joie il les lui donnait! Mais ce qu'elle préférait c'était la mûre tendre et juteuse qui se cache dans la fraîcheur de l'herbe, sur le rebord des fossés. Il en cherchait parfois très longtemps, si bien qu'il s'enfonçait dans le ravin et qu'on ne le voyait plus. Tout à coup, émergeant des buissons, il accourait en criant: "Me v'là riche!" Il s'approchait d'elle, elle ouvrait la bouche, et les fruits savoureux étaient engloutis, laissant sur les doigts du garçon des marques rouges comme du sang frais.

Mais l'idylle était entrecoupée d'impressions tragiques. Tous les enfants connaissaient la "Maison Condamnée". Comme elle était encore vivante dans la mémoire de Jean! Elle se trouvait sur le chemin de l'école, à la troisième terre en haut de chez Gros-Jean Dumont. Abandonnée déjà depuis plusieurs années par une famille qui partit pour les Etats, c'était une vieille maison, triste, enfouie dans un silence de mort. Grise et sombre, courbée, chancelante, avec des planches inégales clouées en travers des fenêtres, elle était sinistre et troublait l'imagination des enfants. Son petit jardin, carré et touffu, fleurissait encore tous les printemps. Les saules se couvraient de longues feuilles vertes, les roses débordaient par dessus la clôture, et les cerisiers, pour rejoindre les rayons du soleil, se dressaient hardiment dans un épais fouillis d'herbes sauvages.

De sombres histoires se rattachaient aux annales de cette maison. Des passants prétendaient avoir vu un fantôme blanc, dans le jardin, durant les nuits noires. D'autres affirmaient qu'une lumière tremblotait dans une fenêtre, tous les soirs, à la même heure. Et ces légendes faisaient peur aux enfants, surtout aux petites filles. Elles prenaient toutes un air apeuré et couraient en passant devant la "Maison condamnée". Seuls les plus grands garçons s'enhardissaient jusqu'à regarder par les fenêtres. Ils avaient parfois l'audace de pénétrer dans le jardin. Comme rien de suspect ne se présentait, quelques-uns finirent par s'y rendre chaque jour pour cueillir les cerises qui étaient mûres. La cueillette était toujours longue et difficile. Ils arrivaient trop tard en classe et se voyaient mis en pénitence. Mais aucune des petites filles ne voulut jamais se rendre près des murs de la maison condamnée. Et parmi elles c'était Marie Dumont qui manifestait les plus grandes appréhensions. Elle tremblait de tous ses membres quand son frère Joseph, laid et taquin, s'ingéniant à lui faire peur, criait, tout à coup, en s'approchant de la "Maison Condamnée": "Un fantôme les p'tites filles, un fantôme!" Paralysée à demi par l'épouvante, la fillette restait clouée sur place, les jambes engourdies. Alors, Jean, se séparant de ses camarades, venait à son secours. Il la prenait par la main, l'encourageait, l'entraînait doucement et finissait par la rassurer.

— Regarde, regarde, disait-il, tu vois bien, y a pas un chat! Elle franchissait toujours avec lui le bout de chemin dangereux, mais il ne réussit pas à la convaincre de l'inexistence du fantôme. Elle fermait les yeux, craignant toujours de voir apparaître l'ombre fatale, du côté de la maison abandonnée.

La peur de la fillette faisait naître dans le cœur du garçonnet une grande pitié, et déjà une amitié tendre s'établissait entre eux. Elle, si frêle cherchait instinctivement en lui la protection que toute femme demande un jour à celui qu'elle aime. Lui, fier du secours qu'elle lui demandait, éprouvait une joie profonde à la protéger, à tenir dans sa main robuste la petite main tiède et tremblante qu'elle lui abandonnait avec une entière confiance.

Mais, en grandissant, Marie sentit s'évanouir peu à peu la crainte du fantôme, et le jour vint bien vite où Jean ne tint plus la main de la jeune fille au passage de la "Maison Condamnée".

⁂

Un oncle de Marie, chanoine du diocèse de Québec, ancien curé de Cacouna offrit de la mettre au couvent de cette paroisse tenu par les Sœurs Grises.

Son père la conduisit lui-même en voiture, sa valise attachée avec soin en arrière du "quatre-roues".

Le premier soir, se trouvant tout à fait dépaysée, se voyant seule parmi toutes ces personnes étrangères elle eut une folle envie de pleurer. Mais les religieuses étaient bonnes et dévouées, quoique sévères sur les points du règlement. Elle s'intéressa bientôt à sa nouvelle vie; elle se fit chez les pensionnaires des amies avec lesquelles elle passait toutes ses récréations. Et la vie fut ainsi toute changée pour elle.

Mais le cœur lui battit de joie quand elle revint du couvent à la fin de juin. Jean était impatient de la revoir au plus tôt. Quand il passait, ils se parlaient près de la clôture, gauchement, avec gêne, lui devenu timide devant l'instruction de cette demoiselle, elle, regrettant presque d'être maintenant différente de lui, mais au fond très fière de voir que l'amitié du jeune homme n'avait pas changé.

La femme de Gros Jean Dumont n'aimait plus voir sa fille en compagnie de Jean Beaulieu. A présent qu'elle était instruite, disait la mère, Marie ne devait aimer qu'un homme instruit. Le jeune Beaulieu, qui avait abandonné l'école bien jeune, ne pouvait pas être un prétendant acceptable. De plus, la fermière arrogante détestait la mère de Jean, et leur rancœur ne faisait que s'accroître. Histoire de bavardage grossi de bouche en bouche.

Mais le jeune homme faisait naître souvent l'occasion de la revoir. Presque tous les soirs il allait, avec son frère Lisée, rejoindre les jeunes Dumont, pour jouer à la balle dans le champ, ou pour jaser tout à son aise. Cela lui permettait de voir Marie. Elle sortait de la maison, en coup de vent et venait guetter la balle pour ne pas la laisser rouler trop loin. Jean, que ce jeu bruyant stimulait, devenait rouge, et ses yeux brillaient de plaisir. Son teint déjà éclatant prenait des couleurs encore plus vives; son visage frais et joyeux avait une frappante expression de jeunesse.

Quand ils étaient las de la balle, les garçons commençaient à jouer au couteau. Ils s'asseyaient sur l'herbe et lançaient, chacun à leur tour la pointe de leur canif sur le sol. Ils étaient tous adroits à cette sorte d'escrime, mais c'était Jean qui y

Avril nous ramène les joyeuses parties de sucre!

Un coeur fidèle

Un coeur fidèle

montrait le plus de virtuosité. Il pressait avec force la lame entre ses doigts, et d'un coup sec faisait tourner le canif sur lui-même. Il avait une manière à lui de le faire tomber droit sur l'herbe, bien planté dans la terre. Son canif atteignait le même point et ne déviait presque jamais.

Marie se réjouissait des victoires de son ami et manifestait son admiration par un sourire significatif.

Quand il commençait à faire "brun" ils allaient s'asseoir sur le bord du perron et jasaient.

Les dernières voitures passaient; les troupeaux revenaient des champs; et dans le lointain, les montagnes sans forme se perdaient dans la brume du soir; mais le groupe amical était encore là. La tombée de la nuit n'était pas pour disperser cette jeunesse.

— Me vois-tu ? demandait Jean à Marie. Moi je te vois plus.

— Je te vois encore le blanc des yeux! répondait la jeune fille.

Et la franche gaieté de l'innocence accompagnait leurs espièglerie.

Mais souvent, même avant que l'ombre du soir descendît sur la campagne, avant que les plaines fussent devenues désertes, la femme de Gros-Jean venait interrompre l'agréable tête à tête.

Quand elle reconnaissait Jean Beaulieu à côté de Marie elle s'avançait brusquement sur le seuil de la porte et disait d'une voix perçante qui était sans réplique:

— Rentrez mes enfants, vous voyez bien qu'il fait froid. Vous tremblez comme des feuilles!

∴

Durant trois années de suite, chaque automne, Marie Dumont repartit pour le couvent. Elle voulait avoir son diplôme pour faire la classe et gagner ensuite un peu d'argent. Durant les dernières vacances, Jean ne put la voir bien souvent. Elle fut chaque fois absente pendant des semaines, en promenade chez des tantes et des cousines qui l'invitaient avec empressement. Son père allait la conduire en voiture le dimanche après les vêpres, et il revenait la chercher le soir, quand les chemins n'avaient pas été ravinés par le mauvais temps.

La visite régulière chez le médecin contribuera à immuniser votre bébé contre les maladies contagieuses.

Et les deux mois de vacances passaient très vite. Le blé poussait et mûrissait, les récoltes se faisaient avec le va et vient ordinaire, les herbes des champs se desséchaient et les feuilles commençaient bien vite à tomber. C'était presque sans transition l'approche de l'automne avec ses vents froids et ses nuits glacées. Bien enveloppée dans son épais manteau de drap brun, un foulard de laine autour du cou, Marie s'en retournait en voiture avec son père après avoir embrassé toute la maisonnée et promis d'écrire souvent.

Quand elle apercevait le clocher du couvent qui se détachait sur le bleu de la mer et s'élevait d'un bosquet d'arbres touffus, elle éprouvait une certaine joie. Elle était attachée à plusieurs de ses maîtresses. Elle aimait aussi d'une solide amitié un grand nombre de ses compagnes. Il lui était agréable de vivre dans cette maison, si propre, si paisible, où les joies étaient aussi profondes que les sacrifices étaient grands. Elle aimait les jours de parloir, les heures de récréation, les promenades, et au printemps, le jardin à l'herbe si verte, vrai tapis caressant pour l'œil comme un velours moiré.

∴

Le couvent de Cacouna, un des plus anciens du bas de Québec, existait depuis nombre d'années. Il n'avait été d'abord qu'une simple maison, guère plus importante qu'une maison d'école. Puis, avec les années l'œuvre s'était développée. On avait fait construire une aile, puis on avait embelli le côté de la chapelle et du parloir. Enfin, le modeste couvent était devenu une demeure imposante, sinon magnifique. Un long parterre s'étendait en avant du portique, et dans ce parterre on pouvait apercevoir de loin une blanche statue de la Vierge, autour de laquelle les pieuses sœurs semaient chaque printemps de la mignonnette et des pois de senteur.

Des saules au large tronc, au feuillage pendant projetaient leur ombre dans la cour. Du toit émergeait un clocher gris argent. Un troupeau de paisibles vaches paissait dans le clos voisin. Des poules s'échappant parfois du poulailler, venaient picorer l'herbe de la cour, aux pieds des élèves, que ce voisinage rustique amusait.

Une des sept religieuses de la maison était aimée de toutes les élèves. C'était Sœur Marie des Anges. Petite, gracieuse, souriante et douce, elle ressemblait à une belle enfant costumée en religieuse. Ses yeux d'un bleu très pur, brillant dans de visage juvénil, donnaient tout de suite l'impression d'une bonté sans égale, d'une douceur qui ne se dément jamais. Elle était jeune et gaie. Elle riait à propos d'un rien, et son rire était de cristal, comme la source qui coule sous les feuilles. La voir une fois c'était l'aimer. Incapable de donner un ordre, elle se faisait obéir sans paroles, comme par enchantement. Sa bonté exerçait un véritable charme sur toutes les jeunes filles.

Marie ne se lassait pas de la regarder; elle aurait pu se jeter dans le feu pour elle.

Sœur Marie des Anges avait pour mission de surveiller le pensionnat et l'infirmerie. Comme elles étaient heureuses celles qui s'éveillaient le matin avec la grippe! Leur mal leur semblait une faveur à l'idée de passer plusieurs jours dans un beau petit lit blanc comme neige, avec à leurs côtés Sœur Marie des Anges prodiguant ses tisanes et son adorable sourire.

Un jour Marie Dumont se leva avec une grosse fièvre. Sœur Marie des Anges déclara qu'il lui fallait se mettre au lit. Marie annonça bruyamment à ses compagnes:

— Je suis malade, je m'en vas à l'infirmerie!

— Chanceuse! répondirent-elles en chœur.

Elle y passa huit jours, sans savoir qu'elle était vraiment malade. Elle s'attacha de plus en plus à Sœur Marie des Anges qui, après chaque repas du midi, lui apportait son propre dessert dissimulé dans les poches de son grand tablier. Tantôt c'était un fruit, tantôt des sucreries. Le dimanche elle apporta des bonbons aux couleurs variées d'où se dégageait une senteur de cannelle et de menthe.

— Tenez, ma fille, c'est pour vous! Elle jeta les friandises sur les draps. La malade, émue, rougit de confusion et de plaisir. Comme elle aurait voulu lui dire son affection et l'affection de toutes ses compagnes! Mais elle était timide et resta incapable d'exprimer l'admiration que la douce religieuse inspirait à toutes ces jeunes âmes.

Chaque matin, elle entrait à l'infirmerie en même temps que le soleil, dont les rayons dorés filtraient en lisières entre les frais rideaux de mousseline. S'approchant de chaque lit elle murmurait: "Ça va bien, mon enfant?" Après avoir apporté les déjeuners et donné les remèdes prescrits à ses clientes, elle passait une grosse serpillière sur le plancher, puis elle époussetait les meubles. Les lits, les chaises, les murs tout était blanc, d'une blancheur immaculée. Tout, comme l'âme de la religieuse, respirait la propreté, la pureté. Mère Marie des Anges ne s'arrêtait presque jamais; elle allait, venait, rangeait

L'enfant *en santé*

Faites subir un examen sanitaire périodique à votre enfant. Demandez l'avis du médecin au sujet de l'immunisation contre certaines maladies de l'enfance.

CHAQUE femme qui a l'espoir d'un enfant est artisan de l'œuvre la plus importante du monde: la construction d'un organisme humain. Les aliments sont ses matériaux de construction — aussi bien les aliments qu'elle prend avant la naissance de son enfant, que ceux qu'elle lui donne au cours de la première enfance.

Le travail de construction doit commencer même avant que le bébé soit au monde. Sous les soins et la surveillance de son médecin, la future mère saura ce qu'elle doit manger, combien d'exercice et quel genre d'exercice elle doit faire, et combien de temps elle doit passer dehors au grand air et au soleil.

Peut-être que la mère devrait suivre un régime spécial concernant l'alimentation et l'exercice, soit par suite de maigreur ou d'obésité, soit à cause de sa pression artérielle, de ses reins ou de son cœur. Il est important de savoir et d'observer ces choses longtemps avant l'arrivée du bébé.

Après sa naissance, le bébé devrait avoir, quand c'est possible, la nourriture qui lui convient le mieux — l'allaitement maternel. Si cet allaitement n'est pas possible, le médecin prescrira le meilleur succédané. L'alimentation du bébé doit fournir tous les éléments nécessaires pour constituer des dents saines, des os solides et de bons muscles. Elle doit renfermer les vitamines dont il a besoin pour devenir vigoureux et pour développer ses forces de résistance contre la maladie.

La Metropolitan vous enverra un livre de 32 pages, "Le Bébé", qui a été préparé par des experts et qui traite non seulement de l'alimentation du nourrisson, mais aussi de l'habillement, du bain, du sommeil et des jeux. Tous ces renseignements constituent un supplément aux avis que vous recevrez du médecin qui examine périodiquement le bébé.

Cet utile petit livre, "Le Bébé", est envoyé gratis sur demande. Ecrivez au Service des brochurettes 4-R-36.

Conservez votre santé — Faites-vous examiner régulièrement

METROPOLITAN LIFE
INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER, PRÉSIDENT

BUREAU CHEF CANADIEN, OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

BERKELEY SQUARE

● *Elancée et charmante... délicieusement féminine... la "Berkeley Square", par sa délicatesse, sa grâce et son charme, est le triomphe de la série Community Plate, dont les fabricants recommandent Silvo pour en préserver la beauté.*

Entretenez-en le Charme avec SILVO

Vous pouvez compter sur Silvo pour conserver à *toute* votre argenterie sa beauté exquise et son éclat. Ce poli liquide, d'action douce et sûre, conserve le lustre éclatant dont vous êtes si fière.

Rien n'est plus beau que de l'argenterie sans défaut. Et rien n'en entretient aussi bien la riche surface que le Poli Silvo pour Argenterie. SILVO est toujours plein d'égards pour la beauté dont il a le culte.

"Veuillez m'envoyer gratuitement la boîte d'essai de SILVO".

Nom.....

Adresse.....

Silvo

POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE

RECKITTS (Oversea) Ltd. 1002, rue Amherst, Montréal

Un coeur fidèle

tout, plaçait et embellissait chaque chose avec la magie d'une fée. Cette pièce, si claire et si paisible, enchantée du sourire de cette angélique sœur, paraissait être aux yeux de Marie un coin privilégié du ciel, habité la nuit par les esprits purs.

***

Les malades de l'infirmerie étaient visitées parfois par leurs compagnes à l'heure des récréations, avec la permission de la supérieure.

Marie eut ainsi, pendant son heureuse réclusion, la visite d'Hélène Desbiens, une "finissante" au nez pointu, à l'œil vif et noir, au regard scrutateur. Elle avait bon cœur et mauvaise tête, parlant n'importe où, n'importe quand, donnant tout et ne se réservant rien, mais toujours insoumise et répliquant à tout ce qu'on lui disait. Elle était spirituelle et ses réparties étaient parfois si amusantes que les sœurs se détournaient furtivement pour rire dans leurs manches.

Fille unique d'un riche marchand de la paroisse voisine, gâtée par ses parents qui l'aimaient avec aveuglement, elle avait une nature maladive, violente, qui faisait d'elle la révoltée du couvent, la brebis égarée du troupeau. Douée d'un esprit scrutateur, passionnée de connaissances nouvelles, elle allait, le nez en l'air, cherchant toujours un nouveau motif d'exercer son don d'observation et de mettre à profit les multiples souvenirs de ses lectures. Ce désir de tout connaître, de tout expliquer, inquiétait ses maîtresses, mais les craintes qu'elle donnait étaient atténuées par la gaieté qu'elle faisait naître partout autour d'elle.

Marie, assise dans son petit lit blanc, lui raconta les bontés, les délicatesses de Mère Marie des Anges, lui expliquant qu'elle se privait de son dessert pour le lui donner, et qu'elle venait même chaque soir, à l'heure du coucher, l'envelopper avec soin dans les couvert es. Là-dessus Hélène Desbiens, fouillant dans sa mémoire, observa:

— C'est bien vrai; j'ai lu cela quelque part: "On ne saura jamais tout ce qu'il y a de tendresse dans le cœur d'une religieuse!" Oh! une bonne religieuse que c'est admirable! Mais, en tout cas, moi je me marie!...

Mère Marie des Anges entendit la dernière exclamation. Elle dit à son tour:

— C'est cela, ma fille, mariez-vous: c'est votre vocation!...

Et les notes de son rire, frais et clair, montèrent, se prolongèrent comme l'air d'une vieille romance.

***

Mère Angélique, la supérieure, ainsi que M. le curé, qui venait de temps en temps voir les pensionnaires, leur parlaient souvent de la vocation religieuse.

— C'est la chose la plus sérieuse de votre vie, disaient-ils. Combien de jeunes filles écoutant les mauvais appels du monde faussent leur vocation et ne sont ensuite que des épaves! Dieu vous appelle presque toutes à son saint Service; si vous n'entendez pas sa voix c'est que vous méprisez sa grâce ou que votre âme n'est pas encore préparée. Priez, mes enfants; entendez le divin appel. C'est le désir de Dieu, pour le plus grand nombre d'entre vous, que vous preniez place dans la légion de ses servantes, dans la pure lignée de ses Vierges. Combien cette vie est douce et suave! Comme elle est au-dessus des vaines inquiétudes du monde et loin des laideurs du siècle corrupteur. Réfléchissez, mes enfants, descendez au fond de vos cœurs, et voyez si vous n'êtes pas appelées à vous élever au-dessus des choses de la terre, au delà des rêves terrestres et des tourments matériels. Entendez, mes enfants, entendez la voix de Dieu!...

Ces paroles faisaient toujours une profonde impression sur les jeunes filles.

Marie Dumont, à plusieurs reprises, affirma qu'elle resterait au couvent. Elle se sentait parfois une âme de religieuse... Quand, dans la claire chapelle, le matin pendant la messe, avant la Sainte Communion, la voix si pure de Mère Marie des Anges chantait le cantique d'amour divin:

"Mon bien-aimé ne paraît pas encore;

Trop longue nuit dureras-tu toujours?"

... il lui semblait éprouver déjà un peu des joies célestes que Jésus accorde à ses servantes dans le grand silence des cloîtres. Elle fermait les yeux, joignait les mains avec extase, dans une ardente et profonde prière, et son âme devenait rayonnante comme une très pure aurore. Le soir, après la prière en commun, il lui arrivait souvent de s'attarder à son banc, dans une douce méditation. Les invisibles puretés de cette maison, les forces mystérieuses, la vieille et vibrante foi de sa race, la secrète magie de la blanche atmosphère dans laquelle elle vivait, toutes ces puissances insoupçonnées faisaient naître en son âme des rêves immatériels. Elle croyait qu'elle serait heureuse dans cette maison, pour toute sa vie, sans crainte sans inquiétude, confiante en la bonté du Seigneur qu'il est si doux de servir. Elle demanderait qu'on la mettre avec Mère St-Alexis, pour le soin de l'autel et la confection des fleurs de cire. C'est elle qu'allumerait les lampions, pour les saluts et les messes solennelles. C'est elle qui disposerait les gros bouquets aux feuilles d'argent, elle qui broderait les fleurs d'or sur les voiles du Tabernacle. Et c'est elle qui, comme l'ange gardien du Saint Lieu, s'agenouillerait la dernière, tous les soirs, dans une muette contemplation, élevant de plus en plus son âme très pure dans l'infini silence de la chapelle où dure la prenante odeur de l'encens et des cierges éteints.

Et sa pensée devenue mystique, flottait ainsi parfois, le soir, dans la chapelle du couvent. A la fin de l'année surtout, quand chacune rêvait d'avenir et que les élèves en parlaient entre elles, elle se disait appelée à faire une religieuse. Mais quand elle était revenue chez son père et qu'elle avait revu Jean Beaulieu, elle ne pensait plus jamais à la chapelle du couvent ni aux paroles de Mère Angélique sur la vocation.

L'érable canadien

Il est plein de sève et de force,
L'ouragan ne peut le ployer.
Sont aussi souples que l'acier.
Pourtant les fibres de son torse

Son feuillage à la mi-septembre,
Au souffle du vent boréal,
Se couvrant d'or, de pourpre et d'ambre,
Brille comme un manteau royal.

En avril, le paysan perce
Son flanc qu'amollit le dégel:
Par sa blessure l'arbre verse,
Tout le mois, des larmes de miel.

Il est bon autant que robuste.
Il berce au vent le nid moelleux,
Et dépouille sa tête auguste
Pour couvrir le gazon frileux.

Après avoir nargué les bombes,
Il se laisse mettre en morceaux,
Afin qu'on en fasse des tombes
Ou qu'on en fasse des berceaux.

W. CHAPMAN

Marie sortit du Pensionnat après avoir obtenu son diplôme d'enseignement. Elle avait un air candide et des manières réservées. La sévérité du couvent avait imprégné sur son visage quelques traits de ressemblance avec la physionomie modeste des religieuses. Dès qu'elle eut mis les pieds dans la maison de son père et que ses frères et ses sœurs lui parlant tour à tour des voisins et des voisines ainsi que des derniers événements, eurent prononcé devant elle le nom de leur ami Jean, le secret désir de le revoir s'empara tout de suite de son cœur. Il était pour elle le compagnon d'enfance dont on se souvient, l'ami de tous les jours qu'on a hâte de retrouver après l'absence. Et la rencontre ne tarda pas, car ce fut le lendemain qu'elle le revit sur les bords de la rivière Beaugirard.

Elle portait une cruche vide qui se balançait à son bras.

— Tu viens qu'ri de l'eau? lui demanda Jean

— Oui; c'est le père qui a soif.

— Depuis quand es-tu arrivée?

— D'hier. Aujourd'hui le père venait semer sur la côte. J'ai dit: j'y vais, il y a trop longtemps que j'ai pas vu cela!

Ils se regardèrent quelques instants, sous l'emprise d'une joie secrète. Puis il reprit:

— T'as grandi, t'as l'air bien! C'était l'expression de son admiration.

Elle était ravissante, en effet, avec son teint de lys et de roses, ses yeux vifs et intelligents, ses lèvres au fin sourire, encadrant deux rangées de dents blanches comme des perles d'ivoire.

Il lui sembla qu'elle était, elle aussi, contente de le voir. Puis à la réflexion, il se dit que c'était peut-être pour lui qu'elle avait voulu venir jusque là malgré le froid et le vent. Heureux, il l'accompagna quelques pas avec sa cruche pleine d'eau et lui dit soudain, d'une voix un peu hésitante:

— On s'en ira ensemble à soir?

— Oui, comme tu voudras.

Elle revint près de son père. C'était un homme doux, sans malice. Il avait un visage rond peu expressif, mais bon. Il sema tout l'après-midi de l'orge dans son champ. Le grain était dans un grand sac qu'il tenait bien solidement sur lui de sa main gauche, et de sa main droite il prenait de grosses poignées qu'il lançait au loin. Il marcha longtemps ainsi d'un pas lent et rythmé. Quand le sac était vide il allait le remplir dans le sac plus grand appuyé sur la clôture. Marie lui aidait à le tenir pour que le grain ne fût pas perdu.

Le vent devenait de plus en plus froid et la "brunante" commençait à descendre.

Gros Jean se battit les mains pour les réchauffer, puis il bourra sa pipe et l'alluma.

La brunante s'étendait toujours. Dans le champ voisin les voix s'étaient tues, et bientôt les deux jeunes gens se retrouvèrent marchant côte à côte derrière les voitures.

Les hommes, debout dans leurs véhicules, parlaient entre eux, pendant que les chevaux allaient au pas.

— C'est dur le métier d'habitant!

François Beaulieu redressa sa grande taille.

— T'as pas à te plaindre, toi, gros Jean! T'as pris une terre toute faite: si t'avais pris comme moi une terre en bois debout pleine de roches!

On travaillait dans l'abatis toute la journée, on dînait sur une souche, on rentrait à la nuit tombante avec du charbon jusque dans le blanc des yeux. On semait, ça venait pas; quand ça venait, ça gelait. Cela c'est de la misère. Mais quand on a pris le dessus, on est bien content d'avoir une terre. Moi, il y a rien que je trouve plus beau qu'une belle terre, nette comme la main, avec une maison dessus. Mon défunt père disait "qu'un habitant est un roi"; je trouve qu'il avait raison.

Un coeur fidèle

— Non. J'aimais mieux le temps que j'étais aux États. C'est vrai qu'on avait chaud des fois, mais le soir on avait de la *belle argent* dans ses poches et on se promenait. Un habitant peut jamais se tenir propre; il est toujours à la tâche.

— Oublie pas qu'un habitant a toujours sa vie assurée. En temps de maladie ça pousse pareil et le soleil est là. Mais le journalier qui est malade perd tout son salaire et la plupart du temps, il a rien devant lui. L'année que j'ai eu ma grosse pleurésie, tout a marché comme de coutume. La femme a engraissé les porcs, les garçons ont fait les travaux; on n'était pas plus pauvre qu'avant. Un habitant est toujours sûr de son pain. Moi je te dis qu'un habitant est un roi!"

Gros-Jean ne répondit pas; il ne semblait pas convaincu.

Les chevaux s'étaient arrêtés devant la

Si vous éprouvez des malaises de digestion à votre travail, il serait sage d'éliminer presque tout élément farineux de vos menus.

grange au-dessus de laquelle le soleil pâle achevait de disparaître. Le vent s'était un peu adouci, et quelques belles étoiles apparaissaient. C'était le moment de rentrer chez soi.

Jean et Marie avaient marché presque sans rien dire. Qu'avaient-ils besoin de paroles? Ils étaient subjugués par la douceur de ce revoir si charmant. La nature était sombre, mais un printemps mystérieux chantait dans leur âme. Ils se quittèrent sur un "bonsoir" ardent indiquant l'espoir de lendemains semblables.

Le jeune homme sentait en lui une impression d'aube qui se lève. Tout ce qu'il avait vu de plus beau jusqu'aujourd'hui n'égalait pas cette joie. Ses promenades en chaloupe par les soirs de lune, ses chasses matinales dans les champs fleuris sous un soleil lumineux, le charme des moissons, l'orgueil des récoltes, rien ne pouvait être comparé à cela. Les étoiles que, par les soirs de printemps joyeux, il avait tant regardées sans en connaître les noms, les étoiles elles-mêmes ne lui semblaient plus aussi belles, car pour lui la plus belle de toutes les étoiles luisait dans les yeux de Marie Dumont...

***

Le lent travail du printemps se fit, jour par jour, aidé de ces vents incessants qui soufflent toujours sur les bords du Saint-Laurent. Le fleuve se débarrassa des dernières glaces que le courant retenait dans les "anses". Les îles et les côtes reverdirent les forêts reprirent leur parure et sur le grand espace bleu de la mer, les habitants purent voir passer de nouveau les joyeuses goélettes qui comme de lointains papillons s'en allaient à tire d'ailes vers les ports de la Gaspésie et de la rive Nord. Partout la vie s'épandait et semblait prendre son élan pour tout envahir. Et ensuite vinrent les jours d'été, aux soirées tièdes, aux clairs de lune silencieux dans la verdure des branches. Ce fut la poussée des rêves d'amour dans l'odorante chaleur des nuits.

Les jours, les semaines passèrent, Jean et Marie ne se voyaient qu'un peu chaque jour, se parlant sur la route ou près du seuil de leurs maisons, mais ces courtes entrevues suffisaient à remplir leur pensée et à peupler leurs souvenirs.

Donc, après le mois de mai, le mois de juin arriva, apportant des bouffées de vent tiède et la fraîche senteur des bourgeons mûrs. Les branches plièrent sous leurs feuilles; les oiseaux chantèrent dans l'épaisseur des buissons, et mille plantes commencèrent à surgir dans la plaine. Le vent du sud persistant, la sécheresse se fit menaçante pour les champs. Les prévisions allaient leur train. Les uns parlaient d'une grosse moisson, les autres de récolte manquée. Mais la nature victorieuse fait son œuvre en silence, sans songer aux craintes des hommes. Il est dans les mœurs des paysans de tout craindre car les temps sont incertains, mais la terre, éternelle prévoyante, n'oublie pas son rôle nourricier. Et la vie sort de ses flancs comme la lumière sort des nues.

Durant le mois de mai, mois de la Vierge céleste, et durant le mois de juin appelé mois du Sacré-Cœur, la prière quotidienne qui se faisait en public à l'église, donna aux deux jeunes gens la joie de se voir plus souvent. Ils revenaient ensemble après la cérémonie religieuse.

Jean, sortant le premier avec les hommes attendait sur le perron la sortie des belles chanteuses. Alors, il marchait à pas lents et Marie le rejoignait. Ils cheminaient un peu éloignés l'un de l'autre, à cause des curieux, et parlaient de choses banales, de choses vagues comme des étrangers. Mais la joie brillait sur leur visage, et sans parole particulière, sans démonstration, sans autre expression que celle du regard, ils comprenaient l'un et l'autre les liens délicieux qui les unissaient. Ils ressentaient en secret la douceur de cet amour qui grandissait de jour en jour, qui devenait puissant comme la tige de blé, prélude de la glorieuse moisson.

Il ne faisait pas noir lors du retour de l'église, mais il y eut quelquefois de ces jours brumeux où le soir vient plus rapidement que d'habitude. Alors, par cet instinct qu'ont les amoureux, ils se rapprochaient l'un de l'autre, les épaules se frôlant. Ces soirs là ils s'en allaient avec une lenteur mesurée, pour faire durer les douces minutes. Et ces soirs obscurs étaient un paradis lumineux n'existant que pour eux seuls.

Une fois, pourtant, durant le mois du Sacré-Cœur, Marie eut la hantise de la vocation religieuse. Tout près de l'autel en face de ces multiples lampions et des cierges dont la lueur multicolore éclairait la forme des statues, elle eut l'ardent souvenir de la petite chapelle du couvent. Elle revit la blanche maison où s'en vont, sans bruit, les pures servantes du Seigneur, souriantes, l'âme claire comme les lumières de l'église... Elle revit sa place dans la chapelle, à côté de ses compagnes.

Les cierges brûlaient et fumaient. La flamme des lampions vacillait en jetant une lueur rouge. La blancheur pacifique, la douceur, le calme du couvent lui revenaient et l'enveloppaient. Elle eut alors, pour un instant, un grand désir de retrouver cette paix, cette silencieuse paix troublée seulement par de légers murmures qui sont comme des bruits d'ailes dans l'air.

Mais cette pieuse vision fut de courte durée.

Jean devait l'attendre derrière elle, près de la grande porte. Tout le temps du Salut il n'avait pensé qu'à cette seule chose: l'attendre, s'en aller avec elle. La pensée de l'affection sans bornes que le jeune homme avait pour elle inondait la

Ne supposez pas, mais sachez exactement

si le remède que vous prenez "contre la douleur" est SANS DANGER!

Ne risquez pas votre santé et celle des vôtres par l'emploi de drogues dont vous ignorez l'origine!

La personne qu'il faut consulter pour savoir si l'emploi régulier de la préparation que vous ou votre famille prenez pour calmer le mal de tête, la névralgie, et les douleurs du rhumatisme et de la névrite, est SANS DANGER — c'est votre médecin ordinaire. Demandez-lui particulièrement ce qu'il pense de l'ASPIRINE.

Il vous dira que les médecins, *avant que la formule de l'Aspirine n'ait été établie*, conseillaient d'éviter la plupart des antalgiques (ou "remèdes contre la douleur") parce qu'ils dérangeaient l'estomac et étaient, souvent, mauvais pour le cœur. Cela donne à réfléchir, si l'on cherche un soulagement prompt et *sans danger*.

La Science nous dit que l'Aspirine est *une des méthodes les plus rapides que l'on ait découvertes jusqu'ici* pour calmer les maux de tête, les douleurs rhumatismales, la névrite et la névralgie. Et l'expérience de millions de personnes démontre que, sauf dans des cas très spéciaux, son emploi régulier est *sans danger*. *Ne l'oubliez pas — c'est dans votre intérêt!*

Les Comprimés d'Aspirine sont fabriqués au Canada. Le mot "Aspirin" est la marque déposée de la Bayer Company, Limited. Exigez les lettres du nom "Bayer", en forme de croix, sur chaque comprimé.

Exigez

l'"ASPIRINE"!

Vos mains sont-elles RUGUEUSES comme du stuc?

■ **Vos mains sont-elles rugueuses au toucher? Votre peau a-t-elle une texture qui rappelle un peu celle du stuc? Est-elle rouge, gercée ou sèche? La soie ou le satin s'y accrochent-ils quand elle vient en contact avec ces tissus?**

Pourquoi n'employez-vous pas le Baume Italien (une seule goutte suffit)? Il est riche s'étend aisément et sèche rapidement. Vous verrez comme votre peau redeviendra vite douce et lisse!

Le Baume Italien est reconnu dans tout le pays comme la lotion pour la peau la plus économique et la plus efficace qui ait jamais été créée. Ces deux qualités remarquables en ont fait, depuis des années, l'émollient de la peau qui se vend le plus au Canada. Introduit aux Etats-Unis depuis quelques années, le Baume Italien y jouit aussi d'une très grande vogue.

Créé à l'origine pour protéger la peau contre les rigueurs de l'hiver canadien, le Baume Italien est aujourd'hui répandu au loin. Employez-le avant de sortir et en revenant de l'extérieur, après avoir lavé la vaisselle ou après avoir exposé vos mains de quelque façon. Il gardera votre peau souple et belle.

Il est fabriqué d'après une formule secrète et scientifique, combinant divers ingrédients spéciaux. Il n'existe rien d'exactement semblable aujourd'hui sur le marché. En vente dans les pharmacies et magasins à rayons en bouteilles durables à 35c, 60c et $1.00 — ainsi qu'en tubes commodes à 25c.

Gratis COMMODE COMPTE-GOUTTES

Ce *compte-gouttes domestique* pour Baume Italien est nickelé et garanti 100%. Se fixe aisément au mur de la salle de bain, de la cuisine ou de la buanderie (bois ou tuile). Laisse tomber *une goutte* quand vous pressez le poussoir. Demandez-le chez votre pharmacien d'abord. S'il ne peut vous le fournir, procurez-vous-le GRATIS en envoyant *un* emballage d'une bouteille de Baume Italien à 60c (plus 10c pour frais d'expédition), ou *deux* emballages à 60c et *pas d'argent* — avec nom et adresse — à CAMPANA, Caledonia Road, 47 Toronto.

Baume Italien

Campana

L'ÉMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU

"Le protecteur de la peau le plus économique au Canada"

Un coeur fidèle

jeune fille d'une joie étrange d'une impression indéfinissable.

Dans le chemin, au sortir de l'église, ils se retrouvèrent encore côte à côte. Ils marchaient lentement, souriants, heureux de l'aubaine qui leur était donnée. Et il leur semblait que tout chantait avec eux, que l'herbe grandissante, que la bise parfumée, que l'oiseau murmurant ses airs tendres dans la langueur des soirs d'été, que tous ces êtres chantaient avec eux leur bonheur d'aimer...

***

Une circonstance imprévue leur donna l'occasion de s'aimer de plus près.

Un matin, vers dix heures, Joseph Gendron du quatrième "rang", beau-père de Gros-Jean, arriva en voiture et s'assit, l'air consterné.

Il dit tout de suite à sa fille, d'une voix inquiète:

— Pourrais-tu venir avec moi? Ta mère est bien malade. Son rhumatisme lui a tombé dans l'estomac; elle peut presque pas souffler. Elle te fait demander pour la soigner, vu que t'as une grande fille pour garder la maison.

— Oui, bien sûr que j'y vas! Elle courut chercher son manteau, son chapeau et toute essoufflée, elle partit, donnant ses ordres à Marie pour la tenue de la maison.

Elle recommanda aux plus jeunes d'être bien obéissants et promit, pour récompenser leur sagesse, d'emporter des bonbons qu'elle achèterait au retour dans les magasins du village.

La malade fut plusieurs jours entre la vie et la mort. Tout le temps que dura sa maladie elle ne voulut pas d'autres soins que ceux de sa fille, et la garde-malade improvisée dut y séjourner deux semaines.

Gros-Jean, ancien chef de cuisine dans les chantiers des Etats, aida Marie dans la préparation des repas, mais il restait à la jeune fille assez d'ouvrage pour s'occuper toute la journée. Son inexpérience la rendait gauche et souvent maladroite. Près du poêle où le bois enflammé pétillait, elle était nerveuse; ses joues roses luisaient comme des pommes. Mais elle acquit bien vite l'habitude qui lui manquait et Gros-Jean ne semblait pas beaucoup s'apercevoir que sa femme n'était pas là.

Le matin, Marie, aussitôt levée, allait jeter leur ration aux poules dont l'appétit devenait de plus en plus exigeant. Ensuite les poulets du printemps, mis à part avec leur mère, recevaient leur pâtée de lait et de pain. Elle soignait aussi les jeunes gorets et Gros-Jean s'occupait des porcs à l'engrais, ainsi que des autres animaux soit aux champs soit à l'étable

Le soir, elle se hâtait de finir sa besogne Elle préparait le lit des enfants pour la nuit et plaçait la vaisselle du souper dans l'armoire. Puis, reprise d'une douce obsession elle allait s'asseoir sur le vieux banc où Jean l'attendait.

Ce vieux banc rappelait tout un passé: il se trouvait entre deux saules, vieux survivants d'une luxuriante végétation.

Autrefois, en effet, la maison des Dumont s'ouvrait sur un jardin magnifique, débordant de géraniums, de rosiers et d'épaisses touffes de cerisiers sauvages. Une haute clôture de petites planches blanchies à la chaux entourait alors le coin verdoyant. Mais les arbustes s'étaient étiolés l'un après l'autre; les fleurs, la clôture avaient disparu. Il ne restait plus qu'un petit lilas aux feuilles éparses et les deux énormes saules dont les branches pendantes touchaient presque le sol.

Le vieux banc, lui, résistait encore, le banc de bois sur lequel les couples anciens s'étaient assis, s'étaient aimés par des soirs semblables...

A la nuit tombante, pendant deux semaines, Jean et Marie se retrouvèrent sur le vieux banc.

Oh! l'attrait des vieux bancs, le soir, au fond des jardins!...

Qui dira le charme de votre solitude, vieux bancs de bois appuyés au tronc des arbres, vieux bancs décrépits que les amoureux recherchent à la fin du jour!

Quand les tièdes nuits d'été ramènent les rêves de tendresse, les soupirs d'amour, les élans du cœur, quand la lune envahit les jardins de sa lumière mystérieuse de ses ombres grandissantes, de sa douceur langoureuse, quand l'air du ciel, l'oiseau des nids, l'odeur des roses, la brise du soir, quand tout chante la joie d'aimer, oh! qui dira le charme de votre solitude, vieux bancs de bois appuyés au tronc des arbres!

Et tous les soirs, pendant deux semaines, le même désir les ramena au vieux banc, dans le silence, sous les branches lourdes où tombait peu à peu l'ombre de la nuit.

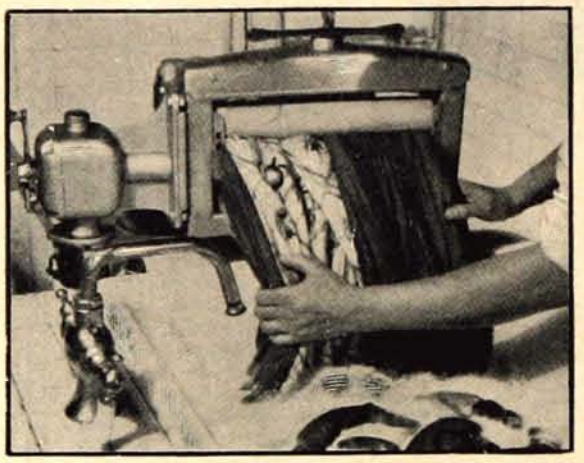
Ils se disaient peu de choses: des riens, des questions, des réponses banales, sans pensées profondes, sans recherche d'esprit, mais des phrases à travers lesquelles ils entendaient battre leur cœur et vivre leur tranquille amour... Ils passaient des heures à briser ensemble des brins d'herbe, à déchirer des feuilles, à se disputer une fleur. Ils étaient de longs moments sans parler, vivant de leur tendresse comme la rose vit du soleil, comme l'oiseau vit de l'espace et de l'immensité. Ils n'aspiraient pas à des joies plus grandes. Nul trouble, nulle fièvre ne les tourmentait: aux yeux de Jean, l'avenir promettait les joies durables destinées à ceux que la vie a unis, et ces joies il les espérait, il y croyait sans chercher à en prévenir le moment. Il avait confiance dans les doux lendemains. Il jouissait de la présence bien-aimée, lentement, paisiblement, comme la terre s'enivre de la rosée que le ciel répand sur elle.

Quand, partout, on entendait fermer les portes et que déjà il faisait noir autour d'eux, il ne cherchait pas non plus à prolonger ce tête à tête. Une dernière fois il la regardait, lui souriait, frôlait de sa main rude la main blanche de la jeune fille, et il s'en allait, fou de joie, ivre de la vie et du bonheur qu'elle donne à ceux dont l'âme vibre, respire, vit pour une autre âme....

Dès que sa mère fut hors de danger la femme de Gros-Jean revint chez elle et reprit sa besogne ordinaire. Jean ne revint plus rencontrer Marie sur le vieux banc du jardin. Mais il ne cessait de penser à elle. Elle était ce qu'il avait de plus cher au monde, et jamais, lui semblait-il, il ne pourrait épuiser le trésor de cette affection. Il croyait que près d'elle il lui serait possible de vivre uniquement des parfums de l'air et du vent qui passe. Comme le papillon qui, dans toute la nature, ne paraît voir que les roses il ne voyait dans l'univers qu'un seul être et c'était Marie.

Quand il se laissait aller à des rêves d'avenir, il se disait que, quand elle lui appartiendrait, il serait l'homme le plus riche de la terre. Pour le moment il n'était pas en état de se marier car il avait toujours travaillé pour son père et le père ne l'avait pas payé. Mais, si elle voulait l'attendre, si elle l'aimait assez pour lui faire crédit de quelques années, il s'arrangerait pour s'amasser du bien. Il demanderait au père de lui donner une pièce de terre qu'il cultiverait de son mieux. L'hiver il s'engagerait comme bûcheron, et quand il aurait assez d'argent, il se bâtirait sur sa propriété une petite maison bien chaude, bien propre, avec un perron en avant et des arbres tout autour. Puis il se marierait avec Marie... Rien que d'y penser le rendait fou. Cela lui paraissait comme un paradis qui bientôt s'ouvrirait sous ses pas...

***



Après un travail de ce genre, toute femme soucieuse de la beauté de ses mains doit les frotter avec une crême appropriée.

Les Beaulieu eurent dans l'été la visite d'une nièce des Etats.

Elle se nommait Rose-Alma Labrie. Son père, frère de la mère Beaulieu, avait, peu après son mariage, vendu sa terre sous prétexte qu'il n'y pouvait vivre. Traversant les lignes, il était allé grossir le nombre des Canadiens employés dans les usines américaines. D'abord, il l'avait regretté, car les salaires n'étaient pas ce qu'il espérait et les travaux étaient irréguliers. Puis sa femme fut malade durant plusieurs années, du mal du pays. Ils commencèrent à se décourager et furent plusieurs fois sur le point de revenir au Canada.

Mais la chance vint à eux tout d'un coup.

Les deux garçons quoique très jeunes obtinrent de bons emplois. Ils étaient intelligents et actifs. Au bout de quelques années ils réussirent à se faire remarquer de leurs chefs qui leur donnèrent des positions lucratives. Les jeunes filles, à leur tour, s'engagèrent dans les filatures, où les salaires grossissaient d'année en année.

La famille Labrie fut bientôt une des plus aisées de Lowell. Ils vendirent leurs vieux meubles et se remontèrent à neuf. Puis les jeunes filles, habillées à la mode, commencèrent à recevoir les garçons. Quelques-uns qui n'étaient pas assez riches furent éconduits. D'autres, qui avaient de belles manières et des apparences de fortune devinrent les habitués de la maison. On sortait tous les soirs. On allait *"aux Vues"* aux plages, on se promenait dans les parcs. Ce genre de vie était suffisamment agréable en attendant l'homme riche qui recevrait le coup de foudre et deviendrait le mari.

Les jeunes filles gagnaient le plus d'argent possible, et le soir, s'habillant ou se déshabillant suivant le dernier chic, elles allaient fasciner, de leurs charmes pleins d'artifices, le jeune homme parfumé et frisé qui recherche les aventures amoureuses...

Au fort de l'été, pour éviter l'accablement de ce climat torride, et par fantaisie de voir quelque pays nouveau, elles ve-

La mortalité au Canada

Le taux de mortalité dans les classes industrielles en Canada pendant le mois de janvier 1936, n'a pas différé de façon appréciable de celui du mois de janvier 1935. Tout de même, les statisticiens de la Metropolitan Life font remarquer que certaines modifications sont survenues dans des causes particulières de décès. Ainsi, on rapporte onze décès causés par la diphtérie, dont dix sont survenus dans la province de Québec. Bien que le chiffre 10.2 par 100,000 ne soit pas très élevé, il montre l'importance de ne pas ralentir l'ardeur de la lutte contre cette maladie.

Dans le mois de janvier 1936, le taux de mortalité causée par la tuberculose, le cancer, la maladie de cœur, l'appendicite et les accidents d'automobile, se compare défavorablement avec le taux de mortalité dû aux mêmes causes en janvier 1935.

D'un autre côté, il y a eu amélioration notable du taux de mortalité en Canada causée par la rougeole, la coqueluche, la syphilis, le diabète, l'hémorragie cérébrale, l'angine du cœur et la pneumonie.

Service de renseignement
Metropolitan Life Insurance Co.

Un coeur fidèle

naient, chacune à leur tour, faire un voyage au Canada.

Cette fois, Rose-Alma fut désignée pour l'excursion. C'était une frêle jeune fille, aux membres délicats, au teint brun, aux yeux noirs, avec un regard vif et pétillant. Elle parlait beaucoup et avec rapidité; sa phrase avait l'air de se presser comme un cours d'eau au débit déréglé. Mais elle était sombre et ne riait que très rarement.

Habillée avec une recherche consommée, poudrée, parfumée, laissant tomber ses cheveux en ondulation d'un art savant, elle fit son entrée dans la demeure de sa tante comme une grande demoiselle qui condescend à venir voir des parents modestes.

Elle eut du succès. Tous s'empressèrent autour d'elle.

Elle se tenait constamment en toilette, et changeait de robe plusieurs fois par jour.

Les chaussures étaient à l'avenant. Tantôt c'étaient des souliers bas à fins talons avec des rubans comme lacets, tantôt des bottines reluisantes et souples qui faisaient valoir les lignes idéales de ses fines chevilles.

Tous les soirs après le souper, quand il faisait beau temps, la mère de Jean lui disait:

— Tu vas promener ta cousine. Alors il mettait son chapeau des dimanches,— un beau chapeau neuf en feutre brun — et il se rendait à la grange où il attelait le jeune cheval à la voiture légère munie de roues caoutchoutées. C'était la voiture de promenade que l'on soignait jalousement et qui ne servait que pour les grands jours.

Pour ce tour de voiture quotidien Rose-Alma tenait à être jolie; elle voulait qu'on dise d'elle et de son cousin qu'ils faisaient un beau couple.

Elle prenait une toilette spéciale, se couvrait de parfums capiteux; mettait un chapeau aux dentelles flottantes sur sa tête frisée, et pour souligner ses grâces, elle attachait à son corsage un bouquet de trèfles roses cueillis au champ voisin.

Elle disposait toujours ce bouquet avec art, comme un peintre l'aurait disposé sur la poitrine de son modèle.

La mère Beaulieu admirait le goût que sa nièce apportait à sa toilette mais elle la trouvait souvent trop décolletée et s'en scandalisait. Et puis son instinct d'économie finit par lui faire prendre toutes ces fanfreluches en aversion.

Rose-Alma croyait que se parer devait être l'unique pensée de toutes les femmes, Etre jolie, attirer les regards, charmer, semer et récolter des sourires, c'était à ses yeux le tout de la vie.

Elle laissait sur son passage une traînée de parfum, les plis de ses robes de soie faisaient entendre une captivante musique de frou-frou. Vraie poupée enchanteresse!

Un jour elle s'aperçut que le cousin Jean était joli garçon et qu'il lui plaisait.

Alors elle chercha à attirer davantage son attention, pressée du désir de commencer avec ce jeune homme candide, un flirt nouveau, un roman différent de tous les autres. Plus elle le regardait, plus elle découvrait de perfection dans ses traits, de flamme dans son regard, de douceur dans sa voix. Vraiment, il allait faire un amoureux sans pareil cet habitant qui, avec son habillement si peu soigné, trouvait moyen d'être beau, d'être plus beau que les garçons des villes!

Elle le fixait inlassablement pour lui découvrir de nouveaux charmes.

Elle se laissait griser à la vue de cette bouche délicate, ombragée d'une jolie moustache blonde, sans oser encore solliciter le moindre baiser furtif.

Souvent, après leur tour de voiture, quand le temps était calme, elle le pressait d'aller s'asseoir avec elle près de l'eau. Elle disait, le tirant par le bras:

— Viens donc, il fait si beau!

Ils s'essayaient sur les bords de la rivière, sur l'herbe, dans une petite "anse" où l'eau était tranquille et le gazon moelleux. C'était tout près de la maison. Mais le feuillage était épais et les oiseaux volaient de branche en branche comme en plein bois.

L'onde coulait à leurs pieds. Les aulnes luisants, teints de rouge, se dessinaient dans l'eau avec d'infinis miroitements, et le remous aux vagues d'or prolongeait le reflet rose que laissaient les nuées du couchant.

Dans ce coin enchanteur tout semblait fait pour entretenir les rêves d'une âme ardente. Rose-Alma, l'œil brillant et la lèvre en feu, trouvait que le roman ne marchait pas assez vite: néanmoins, elle voyait poindre déjà une idylle d'amour. Elle guettait l'instant où son cousin, vaincu comme tant d'autres, s'agenouillerait à ses pieds.

Mais elle attendit en vain. L'indifférence de Jean devint de plus en plus grande. Plus le ciel était rose, plus l'eau était calme, plus le soir était pur, plus la pensée du jeune homme s'élançait vers Marie. Car en face de tout ce qui est beau, le bien-aimé ne pense qu'à la bien-aimée...

DEUXIEME PARTIE

A LA fin d'août Gros-Jean revint chez lui un dimanche en compagnie d'Eusèbe Landry, "du troisième rang". Il le connaissait un peu comme les campagnards se connaissent entre eux pour avoir jasé ensemble et s'être vus bien des fois.

C'était après la grand'messe, sur la place de l'église. Gros-Jean avait dit: "Viens-tu de mon côté?" Et le veuf avait répondu: "J'irai bien faire un tour".

— Tu te souviens d'Eusèbe Landry du troisième rang? dit Gros-Jean à sa femme, en entrant.

Ils échangèrent des poignées de main. En apercevant Marie le nouveau venu dit:

— C'est ta grande fille? J'ai su cela que tu avais une belle grande fille...

Il la regarda, réjoui, les yeux agrandis et brillants, comme quelqu'un qui vient de trouver l'objet rare qu'il cherchait. Il s'assit et regarda de nouveau Marie; il la buvait des yeux. Et craignant de paraître trop osé, il ajouta, d'un air mystérieux, mais assez significatif:

— Quand ça fait huit ans qu'on est veuf, on peut bien regarder les filles!

— Vas-tu finir tes jours comme ça? demanda Gros-Jean.

— Non, je pense pas. J'ai quasiment envie de me marier c't-automne. Vivre seul c'est pas une vie, puis une maison sans femme ça marche pas. Dans les premiers temps je pouvais pas penser à prendre une autre femme; les souvenirs étaient encore trop vivants. Mais aujourd'hui je me dis que les plus belles années de ma vie s'en vont et que je fais mal de m'ennuyer comme ça...

— Oui bien sûr que tu perds les plus belles années de ta vie...

— On va avoir une belle récolte. Le foin est en abondance. Les "patates" vont se vendre bon prix: je vas en retirer gros d'argent... Oui je vas me marier c'et automne.

Il regarda encore Marie. Les flammes d'autrefois se ravivèrent dans ses yeux. Il subissait comme jadis l'enchantement de l'amour. Et son regard était débordant d'honnête convoitise.

Il se leva et se retira en disant: "Je reviendrai".

Les Dumont jetèrent sur leur fille des regards pleins de fierté. Eusèbe Landry était un veuf riche et considéré. Ne possédant qu'une instruction moyenne, il se faisant cependant remarquer par son jugement, son sens des affaires et son honnêteté à toute épreuve. Il était commissaire d'école, marguillier et la confiance qu'on avait en lui était profonde.

Craignant que Marie ne s'obstinât à refuser cette demande en mariage, la femme de Gros-Jean se mit tout de suite à dire ce qu'elle en pensait.

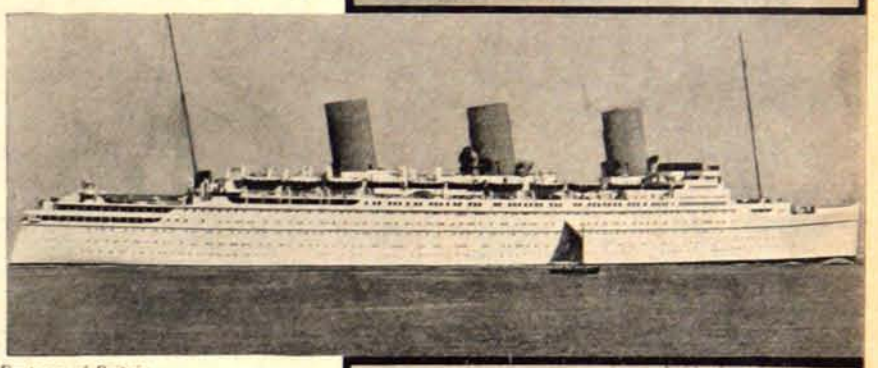
—"Un homme comme cela, ça se refuse pas! Bon garçon, en moyens, ça possède une belle maison bien montée, une terre toute faite d'un bout à l'autre, c'est gréé d'animaux comme pas un dans la paroisse. Un veuf sans enfants c'est à considérer...

— Faut toujours bien qu'elle le trouve de son goût... murmura Gros-Jean sérieux et paternel.

— Oui, bien sûr, reprit-elle, il faut qu'elle le trouve de son goût. Mais il est pas déplaisant du tout. Rien que sa moustache qui est un peu grosse. En tout cas on peut dire que c'est un joli homme".

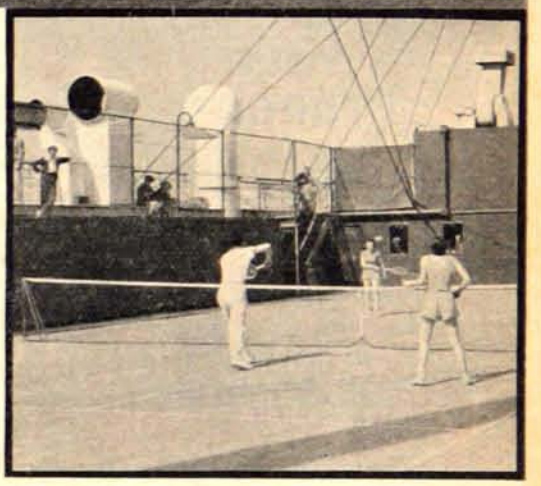
Voyagez
sur un PAQUEBOT
RAPIDE
et
SPACIEUX

Salon "Cathay"



Empress of Britain

Traversez en
EUROPE
par la route du
Saint-Laurent



Court de tennis

Empress OF Britain

L'EMPRESS OF BRITAIN — champion de la marine marchande du Canada — *offre plus d'espace par passager de classe cabine que tout autre paquebot au monde.* C'est lui qui, en outre, détient le *record de vitesse pour la traversée de l'Atlantique*, d'une terre à l'autre, (Bishop's Rock à Belle-Isle en 3 jours, 1 heure et 30 minutes).

Voilà certes deux records fort intéressants pour quiconque projette une traversée de l'Atlantique — d'abord, beaucoup d'espace pour vivre, prendre de l'exercice, s'amuser... des cabines qui sont plutôt des appartements, de vastes et spacieux salons et salles à manger, un court de tennis grandeur régulière, une magnifique piscine de natation intérieure, un gymnase parfaitement aménagé... bref, tout le confort d'un grand hôtel en mer. Puis, une traversée rapide et confortable, un tiers du voyage s'effectuant sur les eaux bien protégées du pittoresque Saint-Laurent. Et, ajouté, à tout cela, une cuisine et un service incomparables. Voilà ce qu'est une traversée en Europe à bord de l'*Empress of Britain!*

Départs bi-hebdomadaires à destination des ports britanniques et français. L'*Empress of Britain* et l'*Empress of Australia* s'arrêtent à Québec, tandis que les paquebots *Duchess* et *Mont* remontent jusqu'à Montréal. Des voyages à forfait sont aussi organisés.

Tous renseignements et imprimés descriptifs de tout agent du Pacifique Canadien.

PACIFIQUE CANADIEN

Les chèques de voyageurs des Messageries du Pacifique Canadien sont acceptés partout.

A votre prochain voyage à Toronto, retirez-vous à l'endroit où les gens chic reçoivent leurs amis... où s'arrêtent toujours les voyageurs de marque. Logez au King Edward Hotel!

La cuisine fameuse du King Edward Hotel est préparée par un Chef que le gouvernement français a décoré. Ecoutez l'excellente musique de Luigi Romanelli, dont l'orchestre a été jugé le meilleur au Canada par les radiophiles. Chambres spacieuses, bien aérées. Location à partir de $3.

King Edward
Hotel

JOUEZ LA GUITARE HAWAIENNE
APPRENEZ A JOUER
la guitare hawaienne, par correspondance. Cours complet, Méthode facile, Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaienne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.
LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE
251 W RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

Un coeur fidèle

Marie écoutait, toute troublée. Elle n'avait pas encore songé au mariage; mais il ne lui était jamais venu à l'idée qu'elle pût aimer un autre homme que Jean Beaulieu. Et voilà que tout à coup la vie lui paraissait toute changée. Elle n'osait pas envisager cet avenir si mystérieux. Le veuf ne lui déplaisait pas. Il lui semblait qu'elle n'aurait près de lui ni crainte ni inquiétude. Elle avait éprouvé une grande confiance à mesure qu'elle le regardait tout à l'heure.

Son air grave promettait le calme et la paix: on devait respirer dans sa maison une atmosphère monacale, un peu comme dans le couvent où Marie avait été élevée.

Cependant, c'était Jean Beaulieu qu'elle aimait le plus, mais il était jeune il pouvait bien changer, et puis elle l'avait vu passer plusieurs fois avec sa cousine Rose-Alma, et cela ne lui avait pas plu...

Elle se sentait comme transportée dans un monde nouveau. Il ne lui était pas désagréable d'avoir si tôt la perspective d'une vie aisée, dépourvue des soucis matériels et libérée de l'obligation de travailler tous les jours sans espoir d'amasser du bien.

Elle était toute troublée, et sentait naître en elle une profonde inquiétude mêlée de bonheur.

***

Eusèbe Landry revint trois jours après le soir, à l'heure des veillées.

Son cheval était noir comme du jais. L'attelage brillait et étincelait.

Lui-même était endimanché comme aux plus beaux jours de fête. Gros-Jean lui dit: "Mets ton cheval dedans, et donne-lui une brassée de foin"...

— Oui c'est correct, c'est correct.

Ils s'assirent, ensemble, et parlèrent . Ils parlèrent du temps probable, du grain qui poussait à pleines clôtures, des "patates" qui s'annonçaient belles. Puis, sans plus tarder, le veuf, saisissant le moment où Marie vint s'asseoir avec eux, annonça qu'il était décidé à se marier. Alors rougissant tout à coup, se serrant les mains avec nervosité, et jetant sur elle un regard suppliant, il murmura d'une voix pleine d'émotion: "S la grande fille me trouve de son goût"...

Marie, toute tremblante comme une feuille au vent, le regarda longuement puis baissa la tête.

Elle sentait ses yeux ardents attachés sur elle; elle savait que c'étaient des yeux pleins de douceur, de bonté solide et profonde. A mesure qu'elle le regardait elle le trouvait plus beau, elle découvrait des raisons de l'aimer.

Il avait des cheveux épais, des épaules larges, l'attitude calme d'un homme sûr de lui. Son visage semblait d'abord sévère, mais quand le sourire relevait sa grosse moustache rousse, toute sa physionomie était transfigurée.

Puisque ses parents disaient que cet homme lui donnerait le bonheur, elle serait imprudente de ne pas écouter l'avis paternel. Au couvent, on lui avait maintes fois parlé de l'obéissance due aux parents. Cela lui porterait malheur de les contrarier. Et puis, elle était tentée par une multitude de choses nouvelles qui brillaient dans le lointain. Elle se vit devenue madame Landry, la femme d'un homme estimé, vivant dans une belle maison où il y avait beaucoup de vaisselle et de meubles. Elle avait tant souffert de la pauvreté de son père qu'elle ne pouvait se défendre d'un certain contentement à la pensée d'un avenir opulent.

Elle réfléchit longtemps. Les minutes parurent très longues. A la fin, elle releva ses beaux yeux et les fixa sur le veuf en souriant. Elle lui disait ainsi son amour neuf et vivant, son désir de lui appartenir à jamais.

Mais voyant qu'elle ne répondait pas, sa mère, pour apporter la certitude à celui qui l'implorait, affirma avec fermeté et douceur:

— Elle vous trouve de son goût, bien sûr qu'elle vous trouve de son goût! Elle est trop gênée pour vous le dire!

Et Marie alors ajouta un faible "oui", qui fut l'engagement formel, l'irrévocable promesse.

— J'suis content, murmura-t-il. J'suis bien content! Ce sera après les récoltes dans trois semaines. Je pourrai pas venir bien des fois parce que j'ai bien de la besogne. En tout cas c'est pas long trois semaines...

Et sa figure s'éclaira d'un immense sourire.

Il répéta encore, les yeux baissés et se tirant la moustache: J'suis content, j'suis bien content!

Puis revenant aux grandes préoccupations matérielles, il s'attarda à parler de sa terre, de ses vaches à lait, et du gros montant qu'elles lui rapportaient chaque année. Il dit qu'il avait déjà commencé ses travaux, qu'une partie de son foin était coupé et que deux de ses champs étaient rasés comme des moutons tondus de frais. Il parla aussi des arrangements, disant que sa nouvelle femme aurait, après qu'il serait mort, tout ce qu'il possédait, y compris les argents prêtés. Tout en parlant, il avait les yeux fixés sur Marie, et son amour grandissant s'exhalait ainsi, sans paroles, en dessous-entendus éloquents.

Il se leva pour partir. Avant de franchir le seuil de la porte, il enveloppa la jeune fille de ses yeux ardents.

Elle ressentit en son âme une ardeur inconnue, comme la fleur qui s'épanouit sous les feux du jour. Transportée dans un monde nouveau elle rêva d'un bien-être insoupçonné jusque-là.

***

Le temps des récoltes était arrivé avec son cortège d'occupations habituelles.

Les champs se peuplèrent d'hommes, de femmes et de jeunes filles, dont les robes claires flottaient au vent. On faucha d'abord le foin, puis le grain qui était mûr.

La faux mécanique, appelée *moissonneuse*, tirée par deux chevaux, faisait entendre dans toute la campagne ce bruit étrange, sec, strident, pareil à la voix d'innombrables grillons qui se répondraient dans l'herbe. Quelques *moissonneuses*, surnommées *moissonneuses-lieuses*, liaient le grain par gerbes en le coupant. Les gerbes tombaient une à une sur le sol. Les hommes les ramassaient et les plaçaient droites sur le champ par groupes de quatre ou cinq. Puis les femmes avec le râteau, venaient glaner les tiges restées à terre.

Enfin, quand le grain fut sec, on en remplit des charrettes traînées par de vigoureux chevaux, et les lourdes charges s'en allèrent vers les granges.

Les mêmes cris, les mêmes voix se firent souvent entendre. L'âcre parfum des moissons emplissait l'air — et des tiges dorées se balançaient le long des routes.

Puis le tumulte cessa. Les granges étaient pleines. Ce fut le temps où, las des travaux des champs, les habitants, assis le soir sur le seuil de leur porte, regardent doucement tomber la nuit...

***

La nouvelle du mariage se répandit avec rapidité.

Jean l'apprit à la porte de l'église où

"Sur les Ailes de la Fumée"

Quiconque serait curieux de savoir comment une compagnie ou un individu prospère d'une façon stable, trouverait bientôt, après enquête qu'un des facteurs principaux de succès est invariablement, la bonne volonté des employés, laquelle est assurée par leur satisfaction des conditions de travail. Cette bonne volonté et cette satisfaction ne peuvent être obtenues que par l'intérêt du patron dans le bien-être social des employés — un certain intérêt paternel — pour user d'une expression dont on se sert de nos jours avec un mépris négligent de son vrai sens.

Dans une plaquette, publiée récemment sous le titre de "SUR LES AILES DE LA FUMEE", on trouve un exemple qui aide à expliquer une des raisons du succès de l'Impérial Tobacco Company. Il appert que ses employés sont considérés comme des membres de la famille IMPERIALE. Ils sont, paraît-il, assurés d'un emploi régulier dans des bâtisses modernes et bien équipées. Pour obtenir de l'emploi avec cette Compagnie, l'applicant doit non seulement avoir un bon caractère mais aussi une bonne santé. Une fois entré au service de la Compagnie, le jeune homme, ou la jeune fille, jouit de services médicaux et d'hospitalisation, — avec certaines limitations évidemment. Une allocation pour incapacité est payée à tous ceux dont l'absence du travail est causée par la maladie, ou par un accident survenu en dehors du travail, sans qu'aucune contribution ne soit exigée de l'employé. Une assurance-groupe, un fonds de pension à contribution mutuelle, un dividende de service calculé sur la base d'un pourcentage des gages des employés de la fabrique, sont des avantages additionnels qui paraîtraient rendre très attrayant un emploi avec l'Impérial Tobacco Company.

Le chapitre de la plaquette sous revue donne l'information intéressante que 75 pour cent des employés des fabriques de l'Imperial Tobacco Company dans la Province de Québec sont canadiens-français, et mentionne que, comme travailleurs, ils n'ont aucun supérieur et peu d'égaux par l'enthousiasme avec lequel ils s'appliquent à leur tâche. La Compagnie évidemment s'y entend en psychologie féminine, car elle fournit à ses employées des uniformes de couleurs gaies, chaque département ayant sa couleur particulière.

D'après l'information contenue dans la plaquette "SUR LES AILES DE LA FUMEE", il est évident que si toutes ces choses fournies par l'Imperial Tobacco Company à ses employés sont suggérées par un intérêt paternel — cet intérêt devrait être estimé à sa valeur.

Cette nouvelle publication dans le domaine des plaquettes essaie de faire connaître au public des faits intéressants et peu connus au sujet du tabac, et elle réussit parfaitement. Elle contient une brève histoire du tabac; la part que cette plante merveilleuse a jouée dans le monde de la littérature; un aperçu des méthodes primitives de culture de la feuille au Canada; la production dans le champ, la préparation et la maturation, la fabrication des cigarettes, l'histoire rétrospective du développement de l'industrie du tabac dans la Province de Québec, et un récit des faits s'y rapportant. Maintenant que le tabac est si universellement connu, la plaquette "SUR LES AILES DE LA FUMEE" devrait être très populaire.

Loue, Vend, Répare, Achète
clavigraphes de toutes marques

Spécialité: Contrat d'inspection mensuelle. Papier carbone, rubans, papeterie.

Téléphone: LA. 7595

General Typewriter Service Limited
1063, rue BLEURY

Un coeur fidèle

il s'attardait toujours le dimanche, après la messe.

On en parlait de groupe en groupe, et c'était la nouvelle du jour.

Il ne le crut pas tout d'abord. "Ce sont de faux bruits qui courent", se disait-il pour se rassurer. Mais il ne tarda pas à se convaincre que la nouvelle était vraie. Lisée, son frère dit qu'il l'avait apprise de Jos Dumont lui-même, et que le mariage se ferait dans quinze jours.

Ce fut pour Jean Beaulieu un coup mortel. Quelque chose s'était brisé en lui. Il ne pleura pas, mais un morne désespoir s'empara de son âme. Voilà que son rêve son beau rêve était détruit, tout d'un coup, comme cela, sans lui donner le temps de remédier à cette catastrophe...

Sa Marie, sa bien-aimée ne serait jamais à lui, elle allait devenir la femme d'un autre... Cette pensée l'étouffait le rendait fou! La détresse lui courait dans le sang, la jalousie lui serrait la gorge. Il allait et venait avec son âme en deuil, et de sombres idées lui passaient dans l'esprit. La vie lui paraissait terne et vide. Que lui importait maintenant de cultiver, de travailler avec son père? Il n'avait plus besoin non plus de se ramasser du bien. Non, bien sûr, il n'allait pas rester là, dans le même village, pour voir passer Marie au bras d'Eusèbe Landry. Joseph Blais et Baptiste Lemieux devaient partir pour le Massachuset: il partirait avec eux.

Il travaillerait, là-bas, dans les usines ou dans les mines, il ferait n'importe quoi, mais il fallait s'en aller au plus tôt. Plus il y songeait, plus il trouvait que c'était mieux de partir. Oh! il ne lui en voulait pas à elle! Il l'aimait trop pour lui en vouloir. Il l'aimait encore comme aux premiers jours. Il savait qu'il l'aimerait sans fin. Mais le mari, quand il le verrait à côté d'elle, bien sûr qu'il se mettrait à le détester terriblement! Non, il ne pourrait jamais supporter de les voir sortir ensemble de l'église, tous les dimanches, et de les voir passer, bras dessus bras dessous, les jours de fête! C'était mieux de partir, bien sûr que c'était mieux. Il n'avait pas de raison pour en vouloir à cet homme, mais il allait le haïr, ce serait plus fort que lui. C'était décidé. Il partirait la nuit, en cachette, et le lendemain il écrirait à son père pour lui expliquer la chose.

—"Ce sera dur pour le père, songea-t-il, lui qui aime tant sa terre. Il se fâchera. Mais, après tout, le mal n'est pas si grand, puisque la récolte est faite, et pour les autres années, Lisée sera devenu un homme capable de me remplacer". C'était décidé. Il partirait la nuit suivante.

Il se rendit au faubourg dans l'espoir de rencontrer ses futurs compagnons de voyage. Il les rejoignit à la porte d'un magasin où ils venaient d'acheter le linge qui leur manquait. Il fut convenu qu'on se réunirait en haut, sur les côtes, le lendemain à midi, et que l'on prendrait une voiture pour se faire conduire à la gare de Cacouna. De là on s'embarquerait pour les Etats.

Quand il revint du faubourg, le soir commençait à répandre sa langueur enveloppante. L'ombre des toits et des arbres s'allongeait sur l'herbe des champs.

Jean s'en revint à petits pas, le cœur serré. Plus les heures passaient, plus son désespoir lui semblait accablant.

En passant devant la maison des Dumont il ralentit encore le pas, espérant apercevoir Marie une dernière fois. Il s'arrêta près de la barrière. La lampe était allumée dans la cuisine. Des ombres passaient près de la fenêtre. Il s'accouda sur la clôture et, comme un maraudeur, il guetta, épiant tous les bruits qui venaient de la maison. Si elle pouvait ouvrir la porte, s'il la voyait apparaître une dernière fois, en plein dans la lumière de la lampe! Si elle venait s'appuyer à la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait dehors! Revoir au moins son visage à travers les vitres, quel rayon de soleil dans sa nuit!...

Mais non, rien. Elle n'ouvrit pas la porte, elle ne vint pas s'accouder à la fenêtre. Les ombres, seules, continuaient de passer entre les lueurs jaunes de la lampe. Il reprit tristement son chemin. La nuit achevait maintenant de tomber, il faisait presque noir. Dans les arbres du chemin, les nids gazouillaient et les feuilles que la bise agitait produisaient un murmure mélancolique...

Entre les frêles bouleaux habillés de blanc et les aulnes colorés comme de jeunes visages, la petite rivière coulait, claire et harmonieuse. Qu'elle était belle la petite rivière et que sa voix était pure!... Jean la regardait, l'écoutait avec admiration. Les souvenirs envahirent son âme et l'amertume lui fit monter des sanglots à la gorge...

Mais il les réprima. Il n'avait plus le temps de songer; il fallait partir. Déjà l'ombre s'accentuait; il fallait fuir bien avant le jour afin que personne ne puisse s'apercevoir de son départ et l'arrêter dans l'exécution de son projet. Non, il n'avait plus le temps de s'attarder!

Il monta avec précaution les marches du perron et leva du bout des doigts la "clanche" de la porte. La maison était plongée dans un profond silence. Nul bruit nulle part. Seule l'horloge comme un cœur fidèle, battait à coups réguliers.

Son linge était prêt. Il avait, le matin même, ramassé ses hardes, et en avait fait un paquet qu'il avait caché dans une armoire. Il alla le chercher à tâtons, sur la pointe des pieds. Si quelqu'un allait s'éveiller! Si la mère, se levant, arrivait tout à coup devant lui, c'en serait fait de son départ; il n'aurait plus le courage de s'en aller!...

Il écouta de nouveau. Tous dormaient d'un profond sommeil. Il jeta un dernier regard sur son lit dont il distinguait la forme, sur sa chaise, et sur le crucifix qui scintillait dans les ténèbres. Son cœur battait à se rompre. Il crut que des ombres mystérieuses que des fantômes, se dressaient devant lui pour l'empêcher de sortir. La sueur coulait sur son front. Il descendit l'escalier de bois, dont les planches étaient creusées par l'usure. Un petit jour filtrait par la fenêtre et tombait sur le portrait du grand'père accroché au mur, près de la porte. Il lui sembla que le portrait s'animait, que les yeux brillaient que la bouche remuait. Il lui sembla que le grand-père, en courroux, lui disait de rester, de ne pas partir comme ça en déserteur... Un instant Jean s'arrêta, presque vaincu. Il fit un pas en arrière et s'approcha d'une chaise pour s'asseoir. Mais voici qu'il eut soudain la vision d'un couple sortant de l'église, de Marie passant au bras d'Eusèbe Landry... Effaré, il ouvrit la porte, et, son paquet sous le bras, haletant, les yeux fous, il se sauva dans la nuit...

***

Le mariage de Marie Dumont eut lieu à la date fixée, le dernier mardi de septembre.

C'était un de ces beaux jours d'automne qui ressemblent à l'été. Une brise tiède agitait les dernières plantes dans les champs jaunis et le soleil envoyait encore à la terre de chauds rayons, comme pour donner l'illusion du printemps à ces deux cœurs qui s'aimaient.

La noce se composait de douze voitures. Les harnais avaient été vernis, les chevaux finement brossés et les attelages brillaient de loin sur la route. Les curieux regardaient aux fenêtres. Comme toujours, les langues malignes jasèrent.

La grand'Louise, vieille fille sèche au nez crochu, en parla sur le seuil de sa porte avec sa voisine, la mère Durand:

— Y paraît qu'elle marie pas celui-là qu'elle aime. Elle aime le beau garçon à François Beaulieu, celui qui vient de partir pour les Etats. Elle sera pas heureuse, certain qu'elle sera pas heureuse! C'est sa mère qui l'a forcée. On peut dire qu'elle a fait une belle affaire!"

Ces deux voisines ne vivaient que de caquetages et leur amitié ne s'alimentait qu'à d'interminables discussions, sur le dos du prochain. Aussi, la mère Durand, heureuse de commencer sa journée avec un débat intéressant rétorqua de sa voix claire:

— Pas tant que ça, ma chère pas tant que ça! Elle sera heureuse tant qu'elle voudra. Une femme est toujours heureuse avec un bon garçon qui est en moyens. Marguillier, commissaire d'école, pas laid' avec ça une belle terre toute faite et des animaux plein l'étable, vous pensez que la petite Marie a fait un mauvais coup? Vous perdez la tête, ma chère!

— Je perds pas la tête. Vous savez bien qu'il faut aimer pour se marier. Autrement c'est l'enfer...

— Qu'est-ce que vous en connaissez, chère voisine? Voyez-vous la fumée qui s'en vient, qui s'en va? L'amour c'est cela. Autant en emporte le vent! La beauté ça donne pas à dîner. Puis l'amour y est toujours quand il y a les qualités. Je vous dis que la p'tite Marie sera heureuse.

La grand'Louise, impatientée, répliqua plus haut:

— Non, mais est-ce que ça vaut la peine de se marier pour comprendre les choses comme cela!

La controverse devenait acerbe. Mais le train du matin venait de faire entendre sa sirène. Les voitures passaient au trot, avec des voyageurs. Les deux femmes rentrèrent et mirent le nez à la fenêtre pour ne point perdre le plaisir d'examiner des figures étrangères.

Elles furent servies à souhait. Le train avait amené trois voyageurs de commerce, deux institutrices et une jeune modiste de Montréal qui venait voir des parents dans le "rang du Coteau des Erables". Elle portait l'enseigne de sa profession par une toilette du dernier cri, et les deux commères avides de cancans, disaient derrière leur fenêtre.

— Qui ça peut bien être? Qui ça peut bien être?

Mais ces voyageurs et voyageuses n'étaient que des comparses survenus ac-

Une suggestion pour le "coin favori" de Monsieur au foyer.

PROTÉGEZ VOTRE SANTE

BOVRIL

LA FORCE MÊME DU BOEUF

Si . . .

vous voulez vous procurer 80 pages de lecture intéressante . . . un roman complet . . . des nouvelles inédites . . .

ACHETEZ "LA PETITE REVUE"

15c. le numéro — en vente partout

FORD HOTELS

Choisissez l'Hotel le plus Economique. 750 chambres. Tarif:
$1.50 à $2.50
Simple, pas de prix plus élevés. Stationnement tres facile pour autos.
Et aussi autres Hotels à

Moderne à l'épreuve du feu. Location très favorable
$1.50 à $2.50
Simple, pas de prix plus élev
Radio dans toutes les chambres
Rochester, Buffalo et Erie

TORONTO-MONTREAL

-TISSU SOYEUX-

Il est difficile de se réprésenter un tissu aussi soyeux, aussi velouté, aussi blanc et aussi doux que le CASHMERE.

Un tissu hygiénique qui protège le bébé et toute la famille — Et il n'y a pas de meilleure valeur que Cashmere . . . 1000 feuilles aux rouleaux, s'adapte aux niches murales. Achetez deux rouleaux, 2000 feuilles . . . pour 25c.

Aussi, la qualité "SNOWCAP", le populaire tissu enveloppé, 3 rouleaux pour 19c.

Produit de CANADA PAPER CO.

CASHMERE

Un coeur fidèle

cidentellement: l'intérêt de la journée n'était pas là.

Les voitures de la noce filaient sur la route vers les "concessions" et les "rangs" de terre éloignés. Comme c'est la coutume à la campagne, les mariés se rendirent en visite chez les parents qui les avaient invités. Ils étaient attendus à toutes les portes et la mariée, si jeune, si fraîche, étouffait sous les baisers amis, baisers retentissants qui claquaient de tous côtés. L'époux s'écriait, de temps à autre: "C'est mon tour!" Et il en prenait sa large part, tout en y mettant une certaine discrétion.

Dans toutes les maisons, on offrit du vin, du gâteau et mille sucreries. Chez Joseph Labrie, qui se relevait à peine du désastre d'un récent incendie, les libations se modérèrent, à la grande satisfaction de la mère Gros-Jean qui connaissait les effets du vin sur la tête de son mari, en semblable occurence.

Quand on revint à la maison pour le repas des noces il y avait trente convives; les places manquaient à table. Et il en vint encore deux autres qu'on n'attendait pas. C'était Lisée Lafortune de Saint-Jean de Dieu accompagné de sa fille Elise maîtresse d'école du faubourg. Ils furent reçus avec joie. C'était un farceur renommé ce Lisée Lafortune; quand il était là on s'amusait toujours beaucoup.

— Je viens pas pour manger, dit-il, je viens pour boire! . .

— Tu feras les deux, lui répondit Gros-Jean, en l'amenant à table. Les convives, quand ils furent assis se touchaient des épaules.

— Tassez-vous! J'ai pas de place.

— Pousse-toi! Pousse-toi! criaient les invités. Et les rires sonores accompagnaient ces exclamations.

La femme de Gros-Jean dit en riant que c'était une bonne chose d'être tassés comme cela, que ça forçait les hommes à se tenir droits . . . Et elle lança un regard sévère à son mari dont le visage devenait de plus en plus rubicond. Enfin, coude contre coude, on mangea avec appétit.

L'air pur des montagnes et la randonnée en voiture avaient stimulé les estomacs. On était d'humeur agréable. Les jeunes souriaient, insouciants, et les vieux, oubliant leurs soucis, riaient comme au temps de leur jeunesse.

Les plats furent nombreux.

Il n'y avait pas de ces mets savants qu'on trouve dans les hôtels à la mode, mais le repas était composé de cette nourriture simple et substantielle des campagnes canadiennes. Rôtis de lard et de poulet, ragoûts à la sauce brune, pâtés à la viande, tartes aux confitures et gâteaux. Le tout mouillé d'un certain vin rouge très capiteux acheté chez un marchand de Rivière-du-Loup.

Il y avait aussi de souples croquignoles ainsi qu'un énorme gâteau de noces, confectionné et orné par la meilleure cuisinière du village.

Lisée Lafortune mangea avec un appétit sans précédent. On ne cessait pas de renouveler ses provisions, et chaque fois qu'on remplissait son assiette, il disait: "Tout ça, c'est pour des estomacs de demoiselle! Ces gaillards-là veulent me faire crever de faim!" Un immense éclat de rire répondait à ces grosses boutades.

Gros-Jean riait de bon cœur. Il avait le visage illuminé.

Quand le repas tira sur la fin, on se mit à réclamer des chansons. Il est de coutume que ceux qui ont un peu de voix se fassent entendre à la fin des repas de noces. Ceux qui avaient l'habitude de chanter furent réclamés tour à tour, en commençant par les femmes.

Ce fut d'abord la femme de Gros-Jean dont la voix était agréable et forte. Elle chanta une chanson comique où le mariage était ridiculisé. Le refrain était le suivant, à rimes très libres:

"Là-haut sur la montagne
J'ai t'entendu chanter,
J'ai t'entendu le rossignol
Qui disait dans son langage
— Mon Dieu, mon Dieu, qu'les filles sont folles
De s'y mettre en ménage!" . . .

On s'amusa beaucoup de ce refrain et on voulut qu'elle chantât autre chose; mais elle s'en défendit en disant que c'était le tour des jeunes. Elle retourna à sa cuisine où la viande mijotait sur le feu. L'odeur des rôtis succulents se répandait par toute la maison. La cuisine débordait de plats, de chaudrons et de victuailles. Les femmes allaient et venaient autour des tables, la sueur au front, les yeux brillants et l'air satisfait. Le bruit clair de la vaisselle se mêlait aux rires et aux chants.

Elise Lafortune, la maîtresse d'école, chanta deux romances apprises dans les chansonniers français.

C'était une brune au teint mat, pas jolie, mais ayant de belles manières et des airs de grande dame. Elle avait, dans les campagnes, une certaine renommée de musicienne. Elle chantait un peu comme les artistes des villes, d'une voix soutenue et tremblante; et sa voix était douce et impressionnante. Elle fit entendre d'abord la *chanson de Colette . . .*

"On dit que le mariage
Est le tombeau de l'amour,
Que jamais dans le ménage
On ne coule d'heureux jours.
Mais depuis que de Colette
L'amour m'a rendu vainqueur,
J'ai gravé sur ma houlette:
Jours fortunés pour mon cœur.

Dans notre petit ménage,
Point de bruit, point de fracas,
Et jamais le voisinage
Ne se plaint de nos débats.
Si quelque léger grabuge
Vient par quelque contretemps,
Nous prenons l'amour pour juge
Et nous payons les dépens . . .

Quand le soir après l'ouvrage,
L'esprit rêveur, tracassé,
Je traîne à peine au village
Mon pauvre corps harassé,
Je reçois de ma Colette
Les soins les plus empressés,
Dans mes bras elle se jette,
Et tous mes maux sont passés.

L'austère philosophie
Nous enseigne bien à tort,
Qu'on ne peut dans cette vie
Se promettre un heureux sort.
Raisonneurs à l'aveuglette
Revenez de votre erreur,
Trouvez une autre Colette
Et vous aurez le bonheur! . . .

L'assistance ayant demandé un autre air, elle donna ensuite "La chanson de Jeannette" dans laquelle une jeune paysanne parle de la passion qu'elle éprouve pour son ami. Tous écoutèrent dans un silence parfait les phrases délicates où s'exhale un amour ardent et tendre. Et l'institutrice, fière de son succès, prenait une voix de plus en plus émouvante:

Sitôt que je me lève,
Je pense à mon ami;
C'est la fin de mon rêve
Car je rêvais de lui.
C'est pour lui que je peigne
Et frise mes cheveux,
Et lorsqu'il me dédaigne,
Il fait pleurer mes yeux.

Ah! Dieu sait que je l'aime
Invariablement,
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

Pour lui seul je m'habille,
Propre comme un bijou,
Et c'est pour lui que brille
La croix d'or à mon cou;
C'est pour lui que j'achète
De jolis tabliers,
Et que les jours de fête
Je mets de beaux souliers . . .

Ah! Dieu sait que je l'aime
Invariablement
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

Quoiqu'étant du village,
Il a si bon maintien,
Un si riant visage,
Un si doux entretien!
Sa main carrée et rousse
Au besoin vous défend;
Mais il a la voix douce
Et les yeux d'un enfant! . . .

(*Suite à la page 26*)

Quand le docteur dit: "C'est contagieux"

COMMENT TRAITER LES MALADIES CONTAGIEUSES CHEZ SOI SANS DANGER POUR LA FAMILLE

S'IL arrive que le bureau d'hygiène mette votre maison en quarantaine et que le docteur vous dise: "C'est contagieux, mais ce n'est pas un cas d'hôpital", savez-vous comment garder un cas d'oreillons, de rougeole ou de fièvre scarlatine strictement confiné à la chambre de l'enfant malade? La vieille idée que tous les autres restent exposés à la contagion et que chacun doive y passer, est tout à fait erronée. Les oreillons exceptés, les maladies contagieuses font beaucoup moins de mal aux adultes qu'aux enfants dont un grand nombre meurent chaque année ou restent infirmes pour la vie seulement par les méfaits de "l'inoffensive" rougeole.

L'isolation dans la maison même est une tâche difficile et délicate. Elle doit se faire dès les premiers signes de fièvre, de mal de gorge, d'yeux larmoyants, de frissons injustifiables, de maux de tête, de perte soudaine d'appétit ou de changements dans l'aspect de la peau, surtout si vous savez que la personne a été exposée à la maladie. Une bonne règle à suivre, c'est de considérer une maladie comme contagieuse tant que le contraire n'a pas été déclaré. Comme beaucoup de maladies sont très contagieuses dans leur première période (telle la fièvre scarlatine en dépit de l'opinion qui veut que le danger ne commence qu'à l'époque de la desquamation), isolez le patient, appelez le docteur, et alors, si le cas est contagieux, mettez-vous joyeusement garde-malade.

Choisissez la chambre la plus grande, la mieux aérée, la plus ensoleillée, et autant que possible assez près de la chambre de bain.

Enlevez de la chambre tout ce qui ne vous est pas utile dans le moment: tentures, moquettes de laine, gravures, bibelots et tout meuble de surplus. Lavez bien vos mains avant de toucher ces articles et placez-les là où vous saurez que personne autre y touchera dans les douze heures suivantes. Videz la garde-robe et les tiroirs de bureau ou de commode. Les vêtements laissés dans la chambre devront être lavés ou nettoyés à sec après que sera disparu tout danger de contagion.

Le savon, l'eau et les rayons de soleil intelligemment appliqués, sont les meilleures armes pour empêcher que se propage la maladie. Dans la chambre du malade il doit y avoir, une cruche d'eau, un bol à mains, un bain pour les pieds, un ou deux bâtonnets de bois d'oranger, une petite brosse pour brosser vos mains, un seau couvert pour l'eau sale, serviettes de papier ou de toile pour les mains, une lotion, des mouchoirs sanitaires, des sacs de papier attachés au matelas pour y mettre les mouchoirs à jeter, un drap de caoutchouc ou de toile cirée pour préserver le matelas, une bassine, un rouleau de papier de toilette ou un paquet de coton absorbant.

Dans une armoire en dehors de la chambre, mettez à votre main un certain nombre de tabliers couvre-tout et de *bonnets* qui couvre bien les cheveux, une douzaine de masques pour le nez et la bouche. Ces masques sont faits de six épaisseurs de fine gaze de 5½ par 8 pouces (en vue du rétrécissement) avec galons cousus à chacun des coins et assez longs pour attacher facilement derrière la tête, tout un assortiment de draps, de taies d'oreillers d'essuie-mains, de serviettes de bain, les vêtements de nuit du malade et des couvertures de laine.

Sur le bureau disposez une tablette et un crayon, ou encore mieux, une carte pour inscrire les ordres que le docteur donne, quand les soins sont donnés, quand ils ont cessé. Aussi un verre contenant du coton sur lequel on dépose le thermomètre.

Près du lit du patient, sur une chaise ou une table, on tient un verre d'eau fraîche, toujours couvert d'une serviette de papier. Faites une ouverture dans la serviette pour le tube à boire, le tube avec coude est préférable, le patient boit plus facilement.

Tout cela est nécessaire pour toute maladie contagieuse, et à part quelques exceptions, c'est à peu près tout. Si le malade souffre de rougeole, mettez un écran devant la fenêtre afin d'assombrir la chambre. Bien que la vieille opinion qu'un malade de la rougeole doive rester dans une absolue obscurité soit complètement fausse, il est vrai que les brillants rayons de soleil ne doivent pas le frapper en pleins yeux. Pendant la convalescence, il ne doit pas lui être permis de lire les caractères fins ou de faire tout ouvrage qui lui fatiguera la vue.

D'autres fois on peut se servir de l'écran pour préserver le malade d'un courant d'air. La peur qu'on avait autrefois de laisser pénétrer l'air frais dans les chambres de malades est depuis longtemps disparue; les médecins recommandent une chambre où entrent à flots la lumière et l'air, cependant, ils ne permettent jamais un courant d'air frappant le malade.

Dans la tuberculose, les crachats sont chargés de microbes. On doit fournir au malade des tasses en papier et les brûler aussitôt qu'elles ont servi. Les bacilles de la fièvre typhoïde se transmettent par les intestins et la vessie. Les excréments et l'eau des bains devront être désinfectés avant d'être jetés. Votre médecin vous dira comment procéder.

Il n'y a pas encore très longtemps, on croyait les fortes solutions susceptibles de tuer les microbes dans dans les chambres de malades. La garde-malade pensait que se laver les mains dans un bassin contenant quelque préparation au nom étrange, était suffisant pour tuer les microbes. Maintenant, nous connaissons mieux. Les savants ont prouvé, sans laisser le moindre doute, que ces désinfectants n'étaient qu'une fausse sécurité, parce que les germes les plus virulents peuvent très bien survivre à la brève immersion d'une faible solution chimique. Une solution qui serait assez forte pour tuer tous les microbes ferait tant de mal aux mains que de frotter avec la brosse à ongles, le savon et l'eau, deviendrait insupportable. Il en résulterait qu'on ne brosserait pas les mains et que l'on compterait sur la solution pour la stérilisation.

Comment donc nettoyer vos mains? Frottez-les longtemps et bien avec une brosse, un savon doux et l'eau. Nettoyez bien sous les ongles et frottez encore jusqu'aux coudes. Essuyez complètement vos mains et appliquez une bonne lotion. Il faut veiller à ce que vos mains ne soient ni gercées ni crevassées.

Lavez toujours vos mains avant d'enlever et de suspendre votre bonnet et votre tablier, en dehors, près de la porte. Dénouez votre masque et jetez-le au sale. Lavez encore vos mains avant de toucher au bouton de la porte. Les boutons de porte sont de terribles transmetteurs de microbes. Comme précaution, servez-vous d'une serviette de papier pour toucher au bouton.

Le bain doit être donné le matin avant de changer le lit.

Le bain donné, les vêtements changés, faites le lit. Pliez un drap dans le sens de la longueur et étendez-le en travers du lit. Vous pourrez ainsi l'enlever facilement quand il sera sale ou chiffonné. Il ne sera pas nécessaire de changer le drap de dessous tous les jours.

Essuie-mains, lingerie de lit, vêtements, tout est plein de microbes. Que quelqu'un étende en dehors, tout près de la porte, un drap qui n'a pas été dans la chambre du malade. Que cette personne ouvre grande la porte. Mettez tout le linge sale dans une taie d'oreillers, et toujours en prenant grand soin de ne pas laisser vos mains ou votre tablier frotter le jambage de la porte, jetez vivement le paquet dans le centre du drap étendu. Revenez dans la chambre, lavez vos mains; enlevez votre masque, votre bonnet, votre tablier, et lavez de nouveau vos mains.

Sortez de la chambre, prenez les quatre coins du drap non-contaminé, roulez-le rapidement autour de la taie d'oreiller, portez le paquet à la cuisine, faites bouillir dans la bouilloire pendant trois bons quarts d'heure. Laissez refroidir recouvert. Le linge peut alors être envoyé à la buanderie ou être lavé sans danger à la maison. Mettre la vaisselle, les verres et l'argenterie dans un seau propre couvert, couvrir les ustensiles d'eau et pour désinfecter, faire bouillir quarante-cinq minutes.

Laissez les fenêtres de la chambre grandes ouvertes quand la quarantaine sera levée et que le malade aura quitté la chambre. Lavez en frottant énergiquement les murs, le plancher, les boiseries, la garde-robe et les meubles. Trempez une brosse dans une eau savonneuse, chaude, et brossez fortement le matelas et les oreillers, et mettez-les dehors bien exposés au soleil, pendant quatre jours pour huit ou dix heures chaque fois. Retournez pour que tous les côtés reçoivent également la lumière.

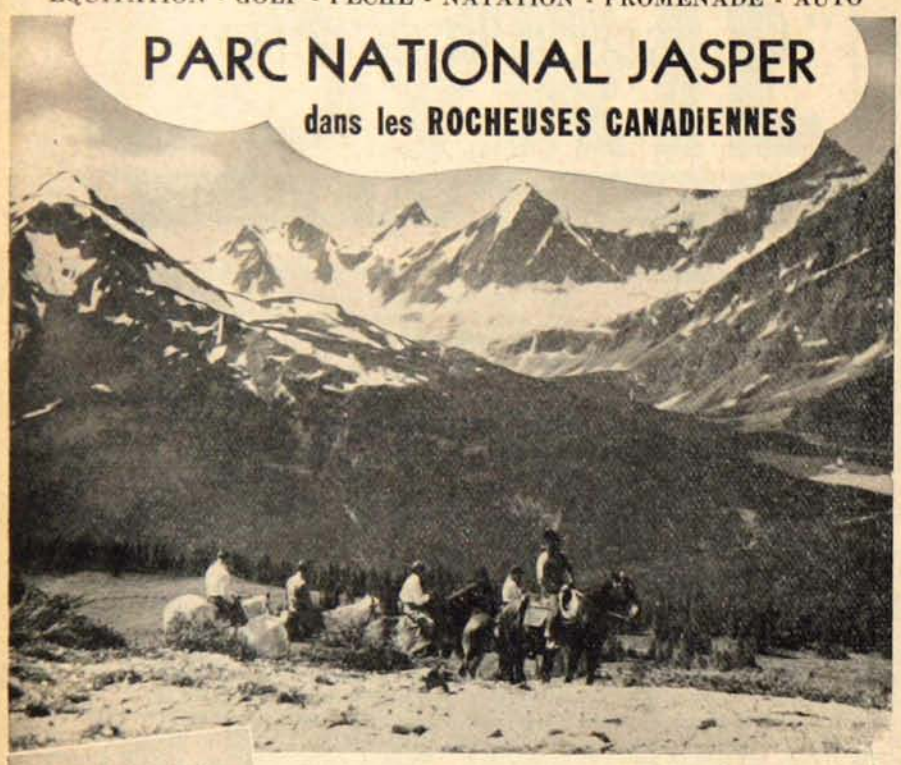
Lavez et faites bouillir tout ce qu'il vous sera possible. Lavez bien et suspendez en plein air tout ce qui ne peut pas être bouilli. Aérez tout ce qui ne peut être lavé et faites désinfecter. Les livres, par exemple, devront être exposés au soleil tous les jours pendant une semaine, au moins; les tenir bien ouverts pour que les feuilles tournent librement à l'air.

Tout ce qui ne peut être lavé, bouilli ou désinfecté, doit être enveloppé et jeté ou brûlé.

(Courtoisie du Delineator)

EQUITATION - GOLF - PÊCHE - NATATION - PROMENADE - AUTO

PARC NATIONAL JASPER
dans les ROCHEUSES CANADIENNES



Vous passerez d'inoubliables vacances à JASPER

LES ROCHEUSES vous offrent plus qu'un site d'une beauté naturelle.

Leur climat tonique porte à l'action — et Jasper Park Lodge vous fournit toutes les occasions de satisfaire vos goûts sportifs: golf, tennis, canotage, randonnées en auto, équitation en haute montagne, bain dans une piscine de plein air chauffée, pêche à la truite rouge ou arc-en-ciel, promenades sous bois. Si vous le préférez, vous pourrez aussi, tout en admirant le reflet des glaciers dans les lacs d'émeraude, goûter la plus agréable quiétude au milieu du plus solide confort.

Jasper Lodge (ouvert du 13 juin au 15 septembre) peut loger 650 hôtes. Chambre et pension: $7.00 par jour.

Jasper est situé sur la grande ligne Montréal-Toronto-Winnipeg-Vancouver du Canadien National. Le "Continental Limité" s'y arrête chaque jour.

Assurez-vous deux vacances dans une; prolongez votre voyage depuis Vancouver ou Prince Rupert jusqu'à l'Alaska à bord d'un luxueux navire du Canadien National naviguant à travers le fameux "passage abrité" bordé de fjords.

En route vers Jasper et Vancouver arrêtez-vous au Minaki Lodge, situé dans la région canadienne du Lac-des-Bois. Le Canadien National dessert tout le pays d'un océan à l'autre et ses agents se feront un plaisir de vous documenter sur Jasper, l'Alaska ainsi que sur les villégiatures de l'Ontario, de Québec et de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Ile-du-Prince-Edouard. Le prix des billets est réduit en été.

CANADIAN NATIONAL RAILWAYS

MÈNE PARTOUT AU CANADA

Un coeur fidèle

(*Suite de la page 24*)

Ah ! Dieu sait que je l'aime
Invariablement,
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

En semaine à la lune,
Le dimanche au soleil,
Quelle bonne fortune,
Quel amour sans pareil !
Nous nous parlons ensemble
Sans rien dire souvent,
Sous la feuille qui tremble
Au caprice du vent...

Ah! Dieu sait que je l'aime
Invariablement,
Et j'en suis toute blême
D'y penser seulement.

Marie écoutant en silence, vit paraître devant elle, au fond de son âme troublée, toutes les visions du passé. Instinctivement et malgré elle, elle revit Jean Beaulieu au visage si doux, à la voix d'enfant. Elle le revit tel qu'elle le voyait jadis; jeune, souriant et rêveur. Elle se rappela leurs promenades paisibles dans les petits sentiers, le long des chemins perdus, entre les arbres aux lourdes branches, frissonnantes et embaumées.

Une grande émotion l'étreignit. Son cœur se serra à la pensée qu'en ce moment il errait sur quelque route inconnue, seul dans la nuit. Il était parti pour les Etats depuis deux jours. Et il s'en allait ce soir, plus triste que les autres soirs, avec son chagrin au fond du cœur, pleurant peut-être silencieusement.

Cette vision lui fit peur.

Elle leva les yeux et vit que son mari la regardait avec douceur. Alors elle chassa ces pensées qui lui parurent sacrilèges.

C'était mal, bien sûr, c'était méchant de revenir ainsi vers le passé. Maintenant qu'elle aimait Eusèbe Landry, qu'elle était devenue sa femme, elle ne devait pas songer aux anciens jours. Cela, d'ailleurs, était déjà éloigné, à demi effacé; cela lui paraissait lointain, imprécis comme un rayon de soleil entrevu dans le brouillard.

L'ombre descendait peu à peu derrière les vitres des fenêtres. Elle jeta un regard au dehors, et des frissons passèrent encore sur elle à la vue des ténèbres profondes, des mystérieux lointains, vers lesquels Jean Beaulieu s'en allait, triste, le désespoir dans le cœur.

Mais les chansons continuaient toujours, et la gaieté avec elles.

Elle regarda de nouveau son mari.

Il tenait ses yeux attachés sur elle, et sa tendresse l'entourait, l'enveloppait... Elle se rapprocha de lui, et la joie revint dans son cœur confiant. (*Suite à la page 35*)

LE TOURISME
dans le Parc National des Laurentides

(*Suite de la page 13*)

et répandu chez nos gens de la région: commerçants, épiciers, bouchers, menuisiers, charretiers, armuriers, quincaillers et guides!

Nous ne supposons pas un seul instant que ces fils de l'Oncle Sam aient limité leurs plaisirs à l'assassinat de quelques orignaux, car il est aussi écrit dans ce rapport que la capture de la truite fut abondante et fréquemment renouvelée. Mais il n'en est pas moins vrai que la chasse et la pêche rapportent aux gens de notre district des revenus magnifiques et insoupçonnés.

Les disciples de Saint-Hubert forment l'une des classes les plus intéressantes parmi les centaines de mille touristes qui visitent annuellement notre province. Ce sont eux qui laissent ici le plus d'argent, et cette source de revenus peut se continuer ainsi pendant des siècles, grâce à la sagesse d'un gouvernement qui a su établir des réserves cynégétiques et ichtyologiques à perpétuité.

Depuis un quart de siècle, le tourisme anglo-américain s'est infiniment développé dans la province de Québec et la chose s'explique aisément par la beauté de nos montagnes et de nos paysages, l'excellence de nos routes, la richesse de nos lacs et de nos forêts, à part l'originale attraction de nos villages français. Pourquoi visite-t-on la Suisse? Pour quelques-uns des mêmes avantages, mais en fait de chasse les compatriotes de Guillaume Tell ne peuvent offrir que la capture du chamois, et au prix des plus grands dangers. Ici, dans notre province et spécialement dans notre région, nous pouvons procurer beaucoup d'autres excitantes aventures aux chasseurs éprouvés, aux limites mêmes du *Parc National des Laurentides*, et aux pêcheurs, amateurs de belles truites, dans les eaux bleues murmurantes de l'intérieur.

***

Pour l'information générale des lecteurs, donnons maintenant quelques autres descriptions particulières du Parc National, et des commodités qu'on y trouve, sujet que nous n'avons fait qu'effleurer jusqu'ici.

Sur le parcours de la route "*Québec-Hébertville*" qui monte directement du sud au nord et parallèlement aux poteaux de la ligne de transmission électrique se trouvent treize luxueux chalets ou camps de pêche, organisés pour donner aux touristes la plus grande somme de confort possible, savoir:

Le *Camp Mercier*, à trente-six milles de Québec; le *Camp du Bec-Croche*, également à trente-six milles de Québec; le *Camp Devlin*, à trente-huit milles de Québec; le *Camp Dufault*, à trente-huit milles de Québec; le *Camp du Portage*, à quarante-deux milles de Québec; le *Camp des Roches*, à quarante-six milles de Québec; le *Camp Taschereau*, à soixante milles de Québec; le *Camp des Bouleaux*, à soixante milles de Québec; le *Camp Jacques-Cartier*, à soixante-sept milles de Québec; le *Camp des Portes de l'Enfer*, à soixante-dix neuf milles de Québec.

Il en est de même des quatre camps ou luxueux chalets situés dans la section du lac Saint-Jean, à l'extrémité nord du parc; le *Camp Laferté*, sur la Belle-Rivière, à cent-dix milles de Québec; le *Chateau Upika*, à quatre-vingt-quatorze milles de Québec; le *Camp des Ecorces*, sur la Rivière-aux-Ecorces, à cent-dix milles de Québec, et le *Camp de la Traverse*, près de la barrière Mésy, à cent-dix milles de Québec. C'est dans la Rivière-aux-Ecorces, à petite distance du *Camp des Ecorces*, que l'on a pris les plus belles truites qui aient jamais été capturées dans les limites *du Parc National des Laurentides*. Rappeler ceci au lecteur est la meilleure publicité que l'on puisse faire à cette incomparable région. Tous les amateurs de pêche, désireux de passer quelques jours dans la solitude reposante de nos forêts doivent se persuader que c'est encore dans le Parc des Laurentides qu'ils trouveront les endroits capables de satisfaire pleinement à leurs plus intimes désirs. Le confort le plus moderne, dans la solitude la plus sauvage et la plus pittoresque, voilà ce que l'on trouvera toujours dans ces camps et dans ces chalets luxueux.

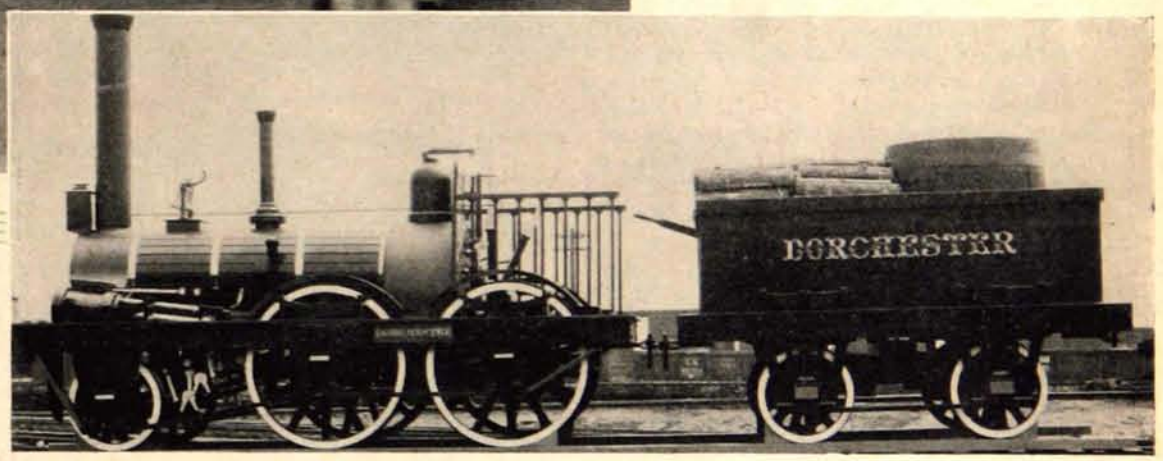
Le PREMIER CHEMIN DE FER CANADIEN

La foudroyante vitesse de 20 milles à l'heure

Au temps des crinolines

Un siècle de progrès

Le Canadien National va fêter cet anniversaire



Un départ en chemin de fer il y a cinquante ans. A droite, le modèle de la "Dorchester", la première locomotive qui a circulé entre Laprairie et St-Jean.

LES Chemins de fer Nationaux du Canada vont fêter, au mois de juin, leur centenaire. Il y a en effet cent ans que fut inauguré le premier train, de Laprairie à Saint-Jean. Et cet anniversaire vaut la peine d'être célébré, car il illustre, mieux qu'aucun autre ne pourrait le faire, les progrès réalisés depuis cent ans.

Sur des rails de bois!

Deux ans après la construction en Angleterre du Liverpool and Manchester Railways, la législature du Bas-Canada (on n'était pas encore sous le régime de la Confédération, pas même encore sous le régime de l'Union) accorda la première charte, à la Compagnie des Propriétaires du Champlain and Saint-Lawrence Railroad. Elle leur permettait de construire une ligne de Laprairie, sur le Saint-Laurent, à Saint-Jean sur le Richelieu.

C'était une route dite de portage. Son but était de raccourcir le trajet entre Montréal et New-York, trajet qui s'opérait encore par le bateau, via le Richelieu, le lac Champlain et l'Hudson. La charte fut accordée en 1835, et la compagnie se mit aussitôt au travail. Avant un an, on put inaugurer, devant un grand concours de badauds, le premier train.

A vrai dire, il ne s'agissait pas à proprement parler de voie ferrée, puisque les rails étaient en bois... recouverts de lames de fer. Il n'y avait pas non plus de locomotive, et les premiers trains qui circulèrent sur ces rails, de Laprairie à Iberville, étaient traînés par des chevaux! Ce n'étaient pas des express!

En 1837, la compagnie fit venir d'Angleterre un ingénieur et une locomotive; celle-ci était la "Dorchester" surnommée la "Kitten". Malheureusement, elle refusa de bouger. L'ingénieur multiplia les vains efforts. En fin de compte, on dut faire venir un expert, en la personne d'un mécanicien américain du Baltimore and Ohio Railroad. L'expert ausculta la Kitten, démonta quelques pièces, les remonta, essaya de mettre en marche la locomotive que des volontaires poussaient pour lui donner l'élan. Il finit par découvrir qu'il fallait plus d'eau et plus de bois. Et en effet, la locomotive, sa provision d'eau et de bois augmentée, se mit en marche. Que dis-je, elle dévora l'espace, atteignant presque les vingt milles à l'heure. Les personnes prudentes mirent en garde contre ce vertige de la vitesse. Les timorés prédirent que cela finirait mal. Mais les jeunes, les téméraires, les casse-cou, souhaitèrent aller plus vite encore... On entrevit le jour où l'homme atteindrait vingt-cinq milles, peut-être trente milles à l'heure...

Départs pittoresques

Ces premiers trains soulevèrent une vive curiosité, et les embarquements de voyageurs de cette époque, tels que de rares estampes nous permettent de les reconstituer, sont pittoresques à évoquer. Le chapeau haut-de-forme qu'on ne voit plus guère aujourd'hui que dans les processions du 24 juin, était la coiffure de rigueur pour quiconque appartenait aux classes bourgeoises. Les dames portaient la crinoline. Vous imaginez, lecteurs, l'embarquement dans les trains poussifs des messieurs haut-coiffés et des dames en crinoline multipliant les gestes craintifs. Mais aussi, quelle gloriole que de pouvoir étonner ses amis en leur racontant le foudroyant voyage, à la vitesse inimaginable de vingt milles à l'heure (parfaitement, ma chère...) de Laprairie à Iberville.

Les résultats furent assez satisfaisants, puisqu'en 1851 on décida de prolonger la voie jusqu'à Saint-Lambert d'une part, et Rouses Point, sur le lac Champlain, d'autre part. Dans l'intervalle, en 1847, on avait construit le Saint-Lawrence and Atlantic, de Longueuil à Saint-Hyacinthe; cette voie fut prolongée jusqu'à Richmond, puis jusqu'à Sherbrooke. On construisit encore une ligne de Montréal à Lachine; puis, en 1852, une ligne de Caughnawaga à Mooers Junction, dans l'état de New-York.

L'élan était donné. On sait quelle ampleur il a pris rapidement, et quel rôle les chemins de fer ont joué dans le développement du Canada. La Compagnie du Champlain and Saint-Lawrence Railroad a été absorbée par le Canadien National, qui possède aujourd'hui 50,000 milles de lignes, et qui est la plus importante compagnie de chemins de fer au monde.

Le Canadien National est fier à juste titre de ces glorieux souvenirs. En comparant les vingt milles à l'heure d'il y a cent ans et les vitesses d'aujourd'hui, en plaçant côte à côte la "Dorchester" de 1837 et les locomotives de dernier modèle, on illustre à merveille un siècle d'efforts et de progrès.

Et si vous souriez, lecteurs et lectrices, devant les photos de l'embarquement en 1836 qui vous paraît désuet, prenez garde que dans cent ans nos modes d'aujourd'hui ne paraissent drôlement surannées, et que les vitesses de nos trains express ne semblent dérisoires!

QUE FAIT-ON DES SOURDS-MUETS AVEUGLES?

Par ROBERT UMILLY

Entrevue avec Mme Corinne Rocheleau • L'histoire pathétique de Ludivine Lachance, infirme des infirmes • Des emmurés vivants : les sourds-muets-aveugles • Comment on fait leur éducation • Visite à l'admirable Institution des Soeurs de la Providence à Montréal.

CORINNE ROCHELEAU est née à Worcester, Mass, dans une excellente famille franco-américaine, en 1882. Ses parents la mirent au couvent de Sainte-Anne, à Lachine, près de Montréal, pour y commencer ses études. Et celles-ci s'annoncèrent le mieux du monde, car la fillette était très douée. L'anglais et le français lui étaient également familiers, et elle était, déjà bonne musicienne.

Jusqu'au jour où l'on commença de constater qu'elle était moins attentive en classe. Elle avait neuf ans. Elle, toujours si docile et si prompte, se mettait à faire répéter les questions ou même à ne point répondre. On découvrit qu'elle devenait progressivement sourde.

Etait-ce une suite des oreillons qu'elle avait eus? Pourtant, des milliers d'enfants ont les oreillons et guérissent sans qu'il en reste de traces, et Corinne paraissait bel et bien guérie. La surdité s'aggrava; avant longtemps elle devint totale. Les médecins n'y comprenaient rien: son système auditif était en état normal.

N'entendant plus parler, Corinne Rocheleau cessa tout à fait de répondre; elle cessa aussi de reproduire des sons; bref elle perdit tout entraînement à la parole, toute habitude de la parole: à quatorze ans, elle était devenue sourde-muette.

Son cas fut étudié par force spécialistes, et soumis à un congrès médical à Vienne. En vain. Des éducateurs, des spécialistes, y perdirent à leur tour leur latin. Corinne voyait sa mère au piano, entourée des autres enfants, garçons et filles, qu'elle faisait chanter en chœur: à cette joie de famille, Corinne n'avait plus sa part. Elle refusa de jouer, s'enferma pendant des heures dans sa chambre, avec des livres. La neurasthénie la guettait.

Un prêtre vint alors parler à ses parents de l'institution des Sourdes-Muettes dirigée à Montréal par les Sœurs de la Providence. M. et Mme Rocheleau confièrent leur fille à cette institution.

L'école des sourdes-muettes

A Montréal, les Sœurs, selon leur tactique habituelle, commencèrent à rendre à leur pensionnaire le goût de la vie. Pas de désœuvrement; des travaux intéressants accomplis avec plaisir, des sourires, de la gaieté, aucune pitié apparente, une atmosphère de confiance. En classe, on lui apprenait... à entendre en suivant le mouvement des lèvres et à parler. Se regardant dans un grand miroir adapté au mur, elle s'efforçait de reproduire les positions des lèvres et des muscles du visage que lui montrait une patiente institutrice. Elle palpait, pour les reproduire aussi, les vibrations de la gorge, des joues, de la poitrine de l'institutrice. Et ainsi elle réapprit à comprendre et à parler, en français et en anglais. Elle reprit ses études abandonnées, et se passionna pour la littérature et pour l'histoire. Elle mordait moins aux mathématiques, mais il fallut bien s'y mettre. Un jour qu'elle avait lancé son livre d'arithmétique par la fenêtre, la maîtresse lui dit d'aller le chercher, et de faire deux heures de racines cubiques au lieu d'une. Car il ne faut pas donner aux élèves infirmes l'impression qu'on leur témoigne ni pitié ni indulgence particulières. Il faut les traiter, en apparence du moins, comme des enfants normaux. Là-dessus les Sœurs de la Providence et Corinne Rocheleau insistent: c'est à la base de leur système.

Cela dura près de quatre ans. Chaque année, aux vacances, Corinne faisait un séjour dans sa famille. Et voyant la joie que ses progrès procuraient à son père, elle se promettait d'en réaliser davantage encore pour lui faire plaisir. Le bonheur paternel était le meilleur stimulant. Ces progrès sont fragiles, cependant, et il faut un continuel effort de volonté pour les maintenir et les augmenter; car si une sourde qui se met ou se remet à parler manque d'entraînement, ses organes s'atrophient de nouveau. Il lui faut s'exercer tous les jours.

Au bout de quatre ans, Corinne Rocheleau pouvait rentrer dans sa famille, dépourvue du triste sentiment qu'il est de mode aujourd'hui d'appeler le "complexe d'infériorité".

Devenue orpheline, elle vécut avec ses frères et sœurs, participa aux veillées, lut — elle lut beaucoup — voyagea. D'une excursion au pays d'Evangéline, elle rapporta un premier essai littéraire, et elle reçut les encouragements d'un prêtre montréalais qui est aussi un écrivain distingué, l'abbé Elie Auclair. Elle apprit encore la dactylographie, passa les examens du Service Civil américain, fut reçue, et fit un stage d'un an à Washington comme fonctionnaire au bureau du recensement.

Sa vie était devenue à peu près normale. Mais elle n'oubliait pas ses anciennes compagnes, et souhaitait faire quelque chose pour elles. Un jour, à l'institution de la rue Saint-Denis, elle avait regardé les visages de ses camarades — beaucoup d'entre elles orphelines et pauvres, beaucoup plus à plaindre qu'elle-même — avec tant d'insistance que la Sœur lui avait demandé: "A quoi pensez-vous donc?"

"Je voudrais, avait répondu vivement Corinne, je voudrais mettre du bonheur sur toutes ces figures".

Elle commença par écrire un livre étonnant, un livre admirable, HORS DE SA PRISON. Et je suis venu demander à Corinne Rocheleau — aujourd'hui madame Rouleau — de me parler de son livre, de l'héroïne de son livre, et des œuvres auxquelles elle consacre sa vie. Mme Rouleau est venue à Montréal avec son mari, qui a quitté le Canada il y a cinquante-neuf ans mais dont le frère habite Saint-Barthélémy. Et ce frère fêtait hier ses noces d'or; et il y avait cent soixante parents — tous parents au premier degré — autour de la table. C'est ce qui m'a donné la chance d'être reçu par Corinne Rocheleau, à l'Institut des Sourdes-Muettes des Sœurs de la Providence, dans la maison même où elle a retrouvé, il y a plusieurs décades, des raisons de vivre.

Ludivine Lachance

Mon livre est l'histoire de Ludivine Lachance, qui est entrée ici lorsque j'y étais moi-même. Les sœurs apprirent que cette infirme des infirmes vivait dans les bois avec ses parents. Ceux-ci étaient honnêtes, mais ignorants et misérables au dernier degré; la consanguinité pouvait être responsable de la faiblesse de leur enfant; le manque d'hygiène, puis une méningite foudroyante dès l'âge de deux ou trois ans, firent le reste. Quand deux Sœurs de la Providence décidèrent d'aller la chercher, Ludivine avait dix-sept ans.

— C'était une jeune fille.

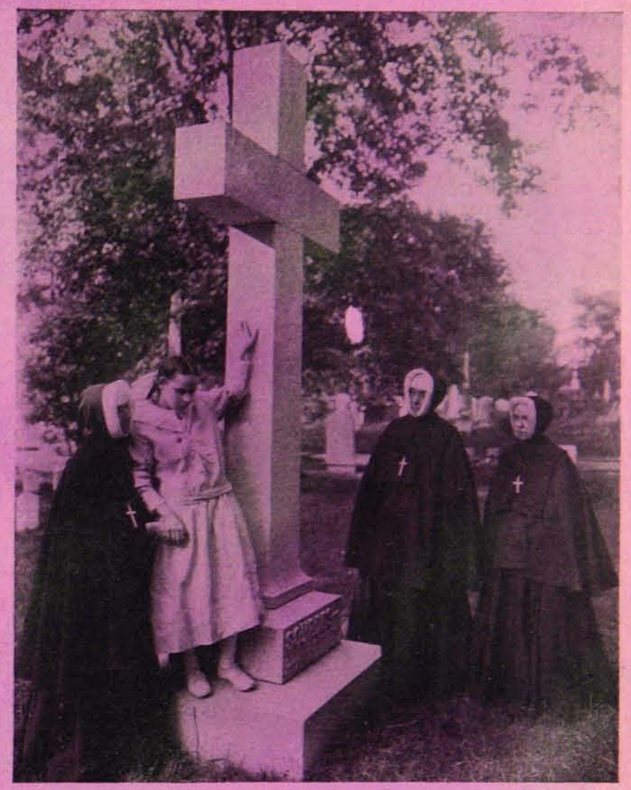
— Hélas, monsieur, elle ne ressemblait à rien de ce que vous pouvez évoquer par ces mots. Elle ressemblait plutôt à une bête sauvage, ombrageuse et repoussante. Je l'ai vu arriver ici; couverte d'un sac en guise de robe, elle était hideuse, avec des ongles longs de plusieurs pouces. Elle n'émettait que des grognements, entrecoupés d'un rire dément, et montrait les dents pour réclamer à manger.

— Les Sœurs ont dû faire un triste voyage avec elle!

— Les pauvres Sœurs ont dû lutter avec elle pour l'empêcher de s'échapper.

— On aurait pu l'envoyer à l'asile d'aliénés.

La classe de dactylographie des sourdes-muettes. Les religieuses, par leur patience et leur dévouement, y enseignent avec de magnifiques résultats.



Ludivine Lachance apprend à connaître les choses de la religion sous les soins patients et charitables des religieuses qui l'ont arrachée à sa triste situation.

— Tout autre qu'une Sœur de la Providence l'aurait fait. Tout autre qu'une Sœur de la Providence aurait désespéré de Ludivine Lachance. Les Sœurs, elles, l'ont nettoyée, soignée, civilisée, christianisée, instruite. Au bout d'un an, on pouvait voir, quand une Sœur tapotait des signes télégraphiques dans la main de Ludivine qui commençait de comprendre et de répondre, on pouvait voir sur son visage, à la place du rictus de naguère, l'ébauche d'un sourire.

— C'était la récompense des Sœurs, n'est-ce-pas?

— Oui, monsieur; et quand Ludivine, qui, à son arrivée, ne savait pas plier les genoux, a commencé de monter les escaliers au bras d'une Sœur, la religieuse était plus fière et plus heureuse que son élève.

— Et cette éducation a duré?...

— Sept ans. Ludivine Lachance est devenue une jeune fille sociable, aimable même, ordonnée, se livrant à divers travaux et avide d'apprendre, aimant à être bien habillée. Et surtout elle était une parfaite chrétienne. Son âme était sortie des ténèbres spirituelles. Mais il ne faut pas oublier l'état dans lequel elle avait vécu jusqu'à dix-sept ans. A son arrivée chez les Sœurs, elle avait tous ses membres atrophiés, toutes ses dents gâtées, ses épaules déviées, elle avait des crises nerveuses, des accès de rage. Ce que les Sœurs ont réussi avec elle a paru miraculeux aux médecins. Mais elle était tuberculeuse, à un degré inexorable. Elle est morte à vingt-quatre ans, d'une manière si édifiante qu'il faut envier Ludivine Lachance.

— Vous avez écrit son histoire pour démontrer qu'il n'est pas de cas désespéré?

— Il faut bien vous l'avouer, c'est à la demande de Mgr Deschamps, évêque auxiliaire de Montréal, que j'ai écrit cette histoire dont j'avais été témoin. J'ai hésité, car j'ai craint de revivre des heures pénibles, mes propres souffrances... de compromettre une paix si durement gagnée.

— Et vous avez écrit HORS DE SA PRISON, qui vous a valu une médaille de l'Académie Française. Et vous n'avez plus cessé de vous intéresser aux sourds-muets.

— Cela m'a conduite à m'intéresser aux enfants infirmes en général, aux sourds-muets en particulier, et plus encore aux sourds-muets et aveugles.

— Des emmurés vivants.

— Les jeunes enfants sourds, muets et aveugles sont, au point de vue intellectuel et spirituel, comme s'ils n'étaient pas nés. Ce sont des âmes à créer.

— Y parvient-on?

— On y parvient. Nous avons obtenu la fondation d'écoles spéciales pour ces triples infirmes, qui sont plus de mille aux Etats-Unis et au Canada; je les ai recensés, avec l'aide de Mlle Rebecca Mack, de Cincinnati, qui est presque aveugle. Ici même, elles sont neuf, confiées à la Sœur Angélique-Marie. Elles apprennent des métiers, elles tissent, tricotent, rempaillent des chaises, tressent des corbeilles d'osier. Elles écrivent avec une machine Braille, disposent d'une bibliothèque en Braille, et viennent de recevoir un dictionnaire Larousse en Braille.

— Elles ne sont plus des emmurées.

— Vous pourrez le constater vous-même. La Sœur Alphonse-du-Saint-Sauveur, qui est la Supérieure, vous le permettra sûrement. Et vous verrez des gens non seulement polis, mais souriants, mais heureux. Vous verrez les Sœurs de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs...

— Un ordre fondé par les Sœurs de la Providence?

— Un ordre fondé ici même, dans la maison, et unique au monde. Toutes les Sœurs qui le composent sont sourdes-muettes et communiquent par signes.

— Sont-elles nombreuses?

— Une cinquantaine; des Canadiennes, des Anglaises. Elles font des ceintures fléchées, des broderies, des dentelles. C'est un peu grâce à elles que la ceinture fléchée n'a pas complètement disparu. Elles enseignent aussi.

— A des sourdes-muettes, je suppose?

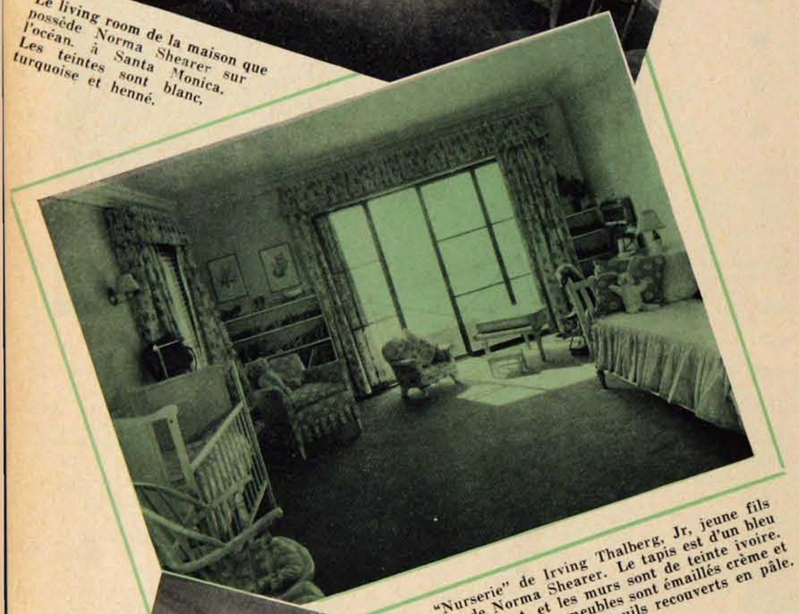
— Oui; elles ont cent cinquante élèves, plus une centaine de pensionnaires, hospitalisées. Beaucoup de celles-ci n'ont pas un sou; les Sœurs les habillent, les entretiennent. Elles leur donnent un cours élémentaire et un cours d'enseignement ménager. Ah, monsieur, il faut voir l'expression intense des visages qui cherchent à comprendre... Et chacune s'occupe, se rend utile, a conscience de se rendre utile; l'infirme ne doit pas avoir le sentiment qu'il est une charge pour la communauté. Le réfectoire est propre comme un sou neuf. Jusque dans la cuisine, tout reluit, tout est en ordre et merveilleusement agencé. Et toujours tout se fait en souriant, tout se fait dans la joie. Une des Sœurs de Notre Dame-des-Sept-Douleurs a coutume de dire: "Je suis la plus heureuse de ma famille". Et elle appartient à une très bonne famille.

— Madame, vous avez tiré de tant d'observations un corps de doctrines que vous avez propagé et qui est officiellement adopté aux Etats-Unis?

— J'ai beaucoup voyagé, j'ai visité les institutions similaires des principaux pays d'Europe et je corresponds avec elles. J'ai fait des conférences, surtout aux Etats-Unis; j'ai parlé à une conférence internationale des œuvres pour les aveugles. J'ai écrit aussi, en français et en anglais. J'ai soutenu quelques idées capitales; la nécessité de prévoir un enseignement et un corps enseignant spéciaux pour les sourds-muets et pour les aveugles, sourds et muets. La nécessité de traiter les enfants infirmes sans trop de pitié apparente. Leur donner l'impression qu'ils peuvent prétendre à vivre comme les autres, ce qui est la vérité. Même quand un enfant semble n'être qu'un animal léthargique, une sorte de larve menant une existence plus végétative qu'humaine, le vrai éducateur cherchera *(Suite à la page 41)*

JE NE DIS PAS

Le living room de la maison que possède Norma Shearer sur l'océan, à Santa Monica. Les teintes sont blanc, turquoise et henné.



"Nurserie" de Irving Thalberg, Jr, jeune fils de Norma Shearer. Le tapis est d'un bleu mat, et les murs sont de teinte ivoire. Les meubles sont émaillés crème et les fauteuils recouverts en pâle.

Le goût et la richesse se rencontrent dans la salle à manger de la demeure de Norma Shearer. L'ivoire antique et le vert sont les principales couleurs que l'on retrouve sur les meubles, les draperies et les murs. Le style est du plus pur Louis XIV. (Metro-Goldwin Mayer).

Une Heure avec Norma Shearer

Norma Shearer incarne une Juliette moderne
Une heure avec la célèbre vedette de Metro-Goldwyn-Mayer
Un message aux admirateurs du Canada

Par Louise-G. GILBERT

"JE trouve très excitant de jouer la 'Juliette' de Shakespeare à l'écran!"

C'est par ces mots que me reçoit Norma Shearer dans le luxueux petit boudoir que la Metro-Goldwyn-Mayer a mis à sa disposition aux studios où elle est depuis quelques semaines occupée à filmer "Roméo et Juliette" avec le meilleur groupement d'acteurs et d'actrices, dont Leslie Howard, dans le rôle de "Roméo".

"J'aurais voulu vous recevoir chez moi, et vous parler mieux de ce que vous désirez savoir, de ce qui m'entoure; mais depuis que nous avons commencé de tourner cette romance dramatique de Shakespeare, le studio est devenu mon "home" pour la plus grande partie de mon temps".

Norma Shearer est en ce moment vêtue d'une tunique d'un bleu indescriptible retenue à la taille par une ceinture dorée.

La scène du balcon

"Je viens de répéter la scène du balcon; c'est celle que je préfère, et celle qui m'a le plus inspirée chaque fois que j'ai assisté à une représentation du drame. On y comprend mieux l'appel de la tendresse, l'impétuosité de la nature ardente de Juliette et son honnêteté innée. Dans cette scène elle est tour à tour une jeune fille timide, une coquette sans s'en rendre compte, et une femme qui aime. C'est là que se joue le noyau du drame, là que, ne sachant pas Roméo dans le jardin, elle murmure dans le soir son amour sous le ciel étoilé, terminant cette déclaration par le célèbre envoi: 'Take all Myself'."

J'ai pu assister à cette scène du balcon, dans les studios de Métro-Goldwyn-Mayer. Miss Shearer y incarne une Juliette un peu modernisée que l'on ne peut s'empêcher d'admirer et d'aimer. Si Shakespeare voyait pour la première fois sa "Juliette" à l'écran, il nous semble que c'est ainsi qu'il la voudrait.

Norma Shearer n'a pas hésité un moment et les difficultés d'un rôle comme celui de la Juliette moderne ne l'ont pas rebutée. Elle aime l'aventure, et toute sa vie elle a su l'envisager avec un courage qui l'a conduite au rang de grande vedette de l'écran.

"Depuis le seizième siècle, le monde a subi des métamorphoses et, si le cœur humain, celui de la femme aussi bien que celui de l'homme, est resté le même dans le secret de ses aspirations, les sentiments, par une évolution plus moderne ont appris une tournure souvent différente de s'exprimer".

Norma s'enfonce légèrement dans ses coussins et ajoute: —"En somme toute l'histoire repose sur un thème bien humain et bien des fois répété: la rencontre de deux êtres qui s'éprennent du grand amour, leurs espoirs, leurs désirs, c'est dans leur séparation qu'ils deviennent pathétiques, leur désespoir, l'exil de Roméo, puis la scène très belle de la mort de celui qui depuis quatre siècles a personnifié tous les amoureux à venir.

Lorsque l'on a dit d'un homme: 'He is a perfect Romeo', l'on comprend qu'il est doué d'un cœur bouillant.

—"Mais je ne vous parle que du drame de Shakespeare," reprend l'aimable actrice, "et je sais que vous aimeriez savoir autre chose."

Un message aux Canadiens

J'ai à peine le temps d'articuler quelques mots du Canada, de Montréal, qu'aussitôt la versatile "Juliette" avoue un peu émue: "Je conserve du Canada, de Montréal surtout où s'est écoulé mon enfance, les beaux jours de ma première jeunesse, le souvenir d'un matin merveilleux, vous savez à ce moment où le grand jour n'est pas encore venu, mais où le soleil pointe, laissant entrevoir la grande lumière.

—"Voulez-vous dire aux Canadiens et, vous savez que cela comprend tout le monde de mon pays, car mon cœur retourne là-bas très souvent, dites-leur que je suis très heureuse lorsque dans mon courrier je trouve des lettres de Montréal. Il me semble qu'alors je reçois des lettres de ma famille, celle qui ne tient pas par les liens du sang, mais que l'on retrouve toujours avec une émotion nouvelle.

—"Il est vrai de dire que ma vie d'artiste de l'écran m'apporte des succès que beaucoup de jeunes filles appelleraient le parfait bonheur. A celles-là vous pouvez dire que ce qui fait la vie meilleure, en dépit des déboires, et de toutes les difficultés que l'on y rencontre, c'est l'amour du travail, l'ambition, le désir de parvenir, dans quelque sphère que l'on se trouve, au sommet de sa condition."

Le bonheur d'une femme

—"A part la vie sociale, l'appel souvent très vif d'une carrière, il existe pour toute femme, et c'est là le réel bonheur, ce cénacle incontestable qu'est son 'home', sa famille, et si elle a le bonheur d'en avoir, ses enfants."

—"Les vôtres doivent être adorables...

—"Comme toutes les mères, je les trouve ravissants. Le fait est qu'ils ont tous les moments de ma vie, en dehors de mes devoirs professionnels. Rien ne saurait remplacer pour aucune femme, me semble-t-il, le sourire de ses petits, et nul bijou, si précieux soit-il, ne vaut pour moi ce cher collier potelé des deux bras de mon aîné, Irving, et de ma petite Katherine. Les caresses des enfants, voilà le baume qui fait oublier la peine des jours. Et bien que les miens, mes jours, ne soient pas malheureux, c'est encore auprès de mes deux amours que je suis parfaitement heureuse."

Le style de la Renaissance est remis en vogue par l'élégante Miss Shearer dans "Roméo et Juliette". Les peintres italiens du quinzième siècle: Botticelli, Carpaccio, Belini, Benozzo, Gozzoli et autres ont fourni l'inspiration des modèles que Norma revêt tour à tour dans ce film classique de Metro-Goldwyn-Mayer. On voit ici l'une des plus ravissantes toilettes portées par Norma dans son nouveau film.

Débuts d'une grande actrice

—"Mais j'ai eu mes jours difficiles; ce furent les premiers, lorsque après un revers de fortune de mon père, il nous fallut partir pour New-York. Ce ne fut pas rose les premières années, mais je crois que la persévérance m'a aidée puissamment à parvenir."

—"Comment avez-vous été poussée vers la carrière d'actrice?"

—"Je crois que la fièvre du théâtre me fut transmise par un oncle et une tante. Le frère de ma mère avait épousé une actrice. Ce sont eux qui, dans les mauvais jours, suggérèrent que je fisse du théâtre. Mais cela ne vint pas tout seul. Cependant je crois que je ne me sentis jamais malheureuse. J'aimais à lutter pour quelque chose, et je ne perdis jamais courage.

—"Après plusieurs mois sans succès à New-York, j'écrivis à un jeune homme d'Hollywood. Il s'appelait Irving Thalberg. Je n'en eus aucune réponse, mais je reçus, après quelque temps, une offre d'engagement de Louis B. Mayer.

—"Pendant quelques années je demeurai à Hollywood. Après trois ans, j'eus un cachet de sept cent dollars par semaine. Ce n'est que quatre ans plus tard que j'épousai Irving Thalberg.

—"Si je devais reprendre ma vie au point où je la laissai en quittant Montréal, je crois que je parcourrais à peu près le même chemin. Il est des forces plus puissantes que tout qui nous mènent parfois, mais la volonté de réussir est une force par elle-même et qui conduit loin".

Nous en étions là, lorsque "Roméo" vint en personne rappeler à la charmante "Juliette" que la scène suivante nécessitait sa présence.

Je serrai la main des deux étoiles, et j'emportai avec moi l'enchanteresse vision d'une Juliette modernisée.

Norma Shearer est une grande actrice!

Ce qu'on pense de LA REVUE MODERNE

HOPITAL DE LA MATERNITE CATHOLIQUE

850 est, rue Dorchester

Tél. HA. 5770

Montréal, 6 mars 1936

Monsieur Louis-H. Duclos, Prés. Directeur,
La Revue Moderne, Inc.
Montréal.

Monsieur le Président,

Nous avons lu avec un vif intérêt l'article publié "Une visite à la Maternité". Nous le saurions assez admirer la grâce charmante et le dévouement que vous apportez à servir la bonne cause, celle des œuvres de charité obscure et parfois méconnue. C'est vous dire que nous vous sommes plus que reconnaissantes; c'est vraiment trop peu de nos remerciements!

Nous ne nous étonnons pas que LA REVUE MODERNE *soit si goûtée dans les milieux cultivés. Nous souhaitons à cette saine publication une diffusion de plus en plus grande.*

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance, réitérée de notre gratitude et de religieux dévouement.

LES SOEURS DE MISERICORDE
Sœur Saint-Tharsicius, S. M.

***

Remerciements et appréciations

Trois jeunes filles dont les travaux ont été primés à notre grand concours de dessin nous écrivent:

Québec, 3 mars, 1936

"... Pas n'est besoin de vous dire que j'ai été satisfaite de mon résultat.

Coincidence heureuse, ma compagne de travail (étant moi-même dessinatrice pour l'Ecole des Arts Domestiques — Gouvernement de Québec) gagne votre 4ième prix, ce qui est, pour toutes deux un encouragement à notre travail ..

Votre obligée,

Cécile LEMIEUX

126 rue St-Cyrille,
Québec.

***

Québec, 28 février, 1936

"... Merci aussi de l'excellente idée que vous avez eue d'organiser ce concours et de publier les peintures comme illustration du couvert de LA REVUE MODERNE, *ce qui est une bien bonne réclame pour notre travail..."*

Irène AUGER

***

De la Côte Nord, nous recevons une lettre fort élogieuse dont nous extrayons:

17 février, 1936

"... Bien qu'une appréciation de la lointaine Côte Nord n'ait pas une grande valeur parmi tant d'autres témoignages d'intellectuelles et de raffinées, les derniers numéros de la Revue m'ont tant plu, que je ne résiste pas au désir qui m'est venu en fermant celui de février de vous le dire, de vous féliciter, de vous remercier. La Revue est toute transformée, et vraiment, vous la faites si attrayante que d'un mois à l'autre nous l'attendrons désormais avec... trop d'impatience. Je pense déjà continuellement à Juana mon aimée et à tous les exquis petits poèmes que je découvrirai, disséminés au hasard des pages et que je savourerai avec délices...!

*** G. O. B.

Québec, 24 février, 1936

"... Je me sens très heureuse d'avoir obtenu quelque succès dans le grand concours organisé par votre Revue et je viens vous remercier à cet effet ainsi que pour les généreuses félicitations adressées..."

Gilberte SOUCY

48 St-Ursule,
Québec.

Il faut payer

10 sous...

JOVETTE

... c'est comme je vous le disais: quand on ne se grouille pas pour prendre le tram avant minuit, il faut payer dix sous. (D'ailleurs, c'est marqué à la craie blanche sur la boîte du contrôleur.) Lui, le monsieur qui a un si pauvre paletot, il a payé ses dix sous comme un honnête citoyen qui ne rejimbe pas avec les lois du matin. Seulement, devant lui était passée une dame, et dans le tohu-bohu des voyageurs pressés et turbulents, tout à coup, on entendit tomber... quoi? trente sous, puis un autre trente sous, et des petits sous à part ça.

— Qui peut bien avoir autant d'argent dans ses poches?... qui? On reluque un peu... Il n'y a pas d'erreur, c'est la dame qui a un si beau manteau d'astrakan garni de rabbicamelovitch. Comme madame ne se plie pas facilement, une jeune fille s'empresse de ramasser les écus, et les remet à la voyageuse qui sourit et empoche.

Mais le contrôleur, qui a tout vu, ne veut pas que ça se passe comme ça! Quoi! cet argent, c'est au monsieur qui est passé derrière la dame.— Vous entendez, madame? (dit-il pour la troisième fois) cet argent ne vous appartient pas."

Mot. Pas un mot, pas un reflexe: la dame regarde ailleurs. C'est du propre, ça par exemple! — "Rendez l'argent à monsieur", crie le contrôleur. La dame se mouche avec lenteur. Les gens sourient, dans l'espoir d'une petite scène amusante.

Alors, la jeune fille de tantôt se sent mal à l'aise: elle rougit, se penche vers la dame et lui dit (on comprend par le mouvement des lèvres) lui dit: "Ce n'est pas à vous l'argent qui est tombé, tantôt, c'est au monsieur d'en face".

— Pardon?... je ne comprends pas...

Le contrôleur sort de son petit emplacement; d'un bond, il est là, rappelant avec autorité: "Il y a la police, vous savez, madame pour protéger les honnêtes gens!"

— Qu'est-ce qu'il me raconte là?... avec ses gestes..."

La voyageuse n'a pas eu le temps de finir que le contrôleur riposte: "Les scènes de naïveté, ça ne vous va plus, madame... on vous fera arrêter au premier stop..."

Et la joie, chez les spectateurs, alors! je n'ai pas besoin de vous le dire... On en avait les yeux mouillés, on gloussait.

— Qu'est-ce qu'il dit enfin? qu'est-ce qu'il me veut cet homme? demande la dame qui commençait à s'exaspérer.

Alors la jeune fille, sans plus de manières, dit à haute voix, en accentuant, sans politesse: "L'argent n'est pas à vous, c'est au monsieur!... au monsieur d'en face..." et suppliant le contrôleur, elle ajouta, tout doux: "Vous voudrez bien l'excuser, monsieur... ma tante est sourde..."

— C'est pas à moi l'argent?... bon, bon, bon... fait la tante, en respirant, fallait le dire, mon Dieu! c'était pas si défécile (sic)... tenez monsieur vos p'tits sous, j'pense que vous en avez plus besoin que moi."

Non!... mais c'est tout de même dégoûtant de se faire insulter avec l'argent qu'on gagne. Le monsieur empoche à son tour. Il l'avait bien gagné une seconde fois, cet argent satané!... Et flouc! et zing! les sous tombent encore. Sa poche était percée, le pauvre...

— Gardez-le vot'argent, ça fait que vous chiallerez pas tant après! (dit comme vengeance suprême la voyageuse, en se drapant de son manteau de rabbicamelovitch). Et elle descendit, majestueusement méprisante, suivie de sa jeune nièce empourprée.

JOVETTE

Et d'un étudiant de Québec

Québec, février, 1936

"... Veuillez me croire, monsieur que c'est avec plaisir et honneur que je viens encourager une œuvre canadienne-française telle que la vôtre, non sans faire quelques manques à ma bourse..."

UN ETUDIANT

***

A propos du 1er prix

Une lectrice nous écrit de Ste-Agathe-des-Monts:

"J'ai lu avec intérêt la pièce de Mlle Alice Roux, qui a obtenu le Premier Prix du Concours littéraire de votre revue. J'en félicite l'auteur. "Une Erreur du Père Noël" est vraiment une pièce charmante, un joli conte plein de fraîcheur, une complainte dont les notes attendries changent de thèmes et deviennent une douce romance...

***

Autre appréciation

De Québec, M. A. S. Martel nous écrit:

"Je reçois ce jour même la visite de votre représentant... En général les solliciteurs ne sont pas toujours bien vus. Le vôtre se présente avec un tel tact, il nous offre une revue d'une si belle tenue qu'on aurait mauvaise grâce à se refuser ce cadeau..."

***

Elle porte son nom...

Un instituteur de Montréal nous écrit une longue lettre de laquelle nous extrayons le passage suivant:

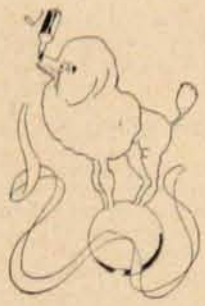
LA REVUE MODERNE *porte mieux que jamais son nom. La toilette nouvelle de vos pages, la manière si inédite de présenter les principaux articles doublent l'intérêt qu'on éprouve à la lecture de ce magazine de luxe. Les concours et les enquêtes que vous lancez à intervalles réguliers lui donnent une vie... qu'on ne trouve pas ailleurs. Sans complexe d'infériorité, on peut dire que* LA REVUE MODERNE *satisfait autant que les belles publications françaises..."*

R. BELISLE, *instituteur,*

rue de St-Valier,
Montréal.

Comment dresser un chien

VOTRE CHIEN PEUT-IL TIRER LA SONNETTE? VOICI UN BON MOYEN DE LUI ENSEIGNER QUATRE TOURS D'ADRESSE INTERESSANTS



C'EST amusant et agréable de dresser un chien.

Voici un tour d'adresse qui vous fera envier de vos amis pour l'habileté de votre chien. Il peut être d'une très grande utilité ou n'avoir tout simplement que le piquant d'un tour adroit.

Attachez une corde à une petite cloche; laissez pendre la corde à une hauteur que votre chien peut facilement atteindre avec son nez. Enduisez la corde d'aliments qui s'y collent bien. Des céréales cuites, par exemple, de la viande hachée, ou de toute nourriture en conserves spéciale pour les chiens. Amenez-y le chien; après avoir flairé la corde, il va la lécher, ce qui va faire sonner la cloche. La surprise ne découragera pas son appétit, à moins qu'il ne soit extrêmement nerveux. Répétez l'instruction plusieurs fois, placez la cloche à des endroits différents. Aussitôt que vous verrez que pour lui la cloche signifie une nourriture dont il est friand, faites-le *asseoir* au milieu de la pièce, et dites-lui: "Va sonner la cloche". Quand il aura appris à obéir, omettez l'appât des aliments et commandez-le. La première fois que dans ces conditions, il aura réussi à sonner la cloche, montrez-vous content, flattez-le, faites-lui des compliments et donnez-lui une récompense. Son instinct animal lui fera éprouver comme un certain orgueil de faire montre de son habileté.

Pour que ce tour d'adresse soit aussi pratique, placez la cloche près de la porte par laquelle votre chien sort et entre ordinairement. Quand il témoigne le désir de sortir, prenez son nez et frappez la cloche si elle est placée assez bas pour cela, ou sa patte pour tirer la corde, faisant sonner plusieurs fois la cloche. Puis, dites-lui: "Mon bon chien, fais sonner la cloche", et faites-le sortir. Mais n'agissez ainsi que lorsque le chien cherche à sortir, de sorte que ces instructions seront des préliminaires obligatoires. Il apprendra rapidement à sonner la cloche pour attirer votre attention et il en sera ainsi chaque fois qu'il voudra sortir. On peut avoir une cloche extérieure et une cloche intérieure. Le chien la sonnera d'une manière décidée suffisante pour que vous sachiez que c'est une question d'affaire. C'est un signal plutôt qu'un jeu ou une démonstration.

"S'il vous plaît, monsieur, me voici." Ne vous hâtez pas trop à lui enseigner ce tour d'adresse. Son dos pourrait être faible quand vous commencerez.

Peut-être avez-vous eu quelque difficulté à habituer votre chien à s'asseoir soutenu seulement par ses pattes de derrière. Il peut être lent parce que son dos est faible; aussi ne vous attendez pas à le lui apprendre vite. Le meilleur moyen est de l'asseoir dans un coin de façon qu'il ait les deux côtés du mur pour appui, tenez-le là une minute ou deux, puis donnez-lui un biscuit. Tenez-le d'abord par les pattes; quand vous verrez qu'il est solide, lâchez-les. Pendant qu'il commencera à se servir de ses muscles, forcé à cette tension par son ardeur à saisir la nourriture qu'on lui tend, essayez de vous mettre à quelques pouces du coin, puis, complètement éloigné. Mais n'oubliez pas que le secret de dresser un chien, c'est de donner la leçon toujours à la même place, de toujours commander de la même manière, jusqu'à ce qu'il comprenne ce que vous voulez de lui. Il ne doit pas y avoir de confusion dans son instinct entre le commandement et l'action requise de lui. Par exemple, ne dites pas: "Assis-toi, Pop. Maintenant, ne tombe pas, tiens-toi bien. Assis-toi, te dis-je. Oh! Pop!" Non, dites simplement: "Assis-toi, Pop", et aidez-lui, puis récompensez-le.

Aller à la recherche des objets lancés et les rapporter, un entraînement utile, donne beaucoup d'importance à un chien

Il y a des chiens qui aiment naturellement à attirer l'attention. Vous pouvez saisir tout-à-coup un acte de votre chien qui puisse devenir facilement un entraînement à un tour d'habileté. Il y en a, par exemple, qui se frottent vigoureusement le museau dès qu'ils veulent qu'on s'occupe d'eux. Ils se jettent sur le côté et avec leur patte se frottent énergiquement, puis regardent en-dessous, pour voir si on a remarqué leur geste. Si on les applaudit et leur donne un biscuit en leur disant: "Mais, c'est très bien de laver ainsi son museau," ils le feront dès qu'on le leur demandera.

Aller à la recherche des objets lancés et les rapporter est un autre tour d'adresse qui exige un bon entraînement, spécialement si vous désirez faire de votre chien un chien chasseur. Même sans cela, le tour est amusant.

Il vaut mieux donner la première leçon ailleurs que sur le terrain habituel de jeux du chien, et sur une pelouse de préférence. Soyez seul avec votre chien, jouez avec lui pendant quelques minutes d'une façon assez bruyante. Alors, prenez votre mouchoir, nouez-le en boule, ou une balle molle de caoutchouc, et captivez son attention par vos mouvements. Pendant qu'il guett l'objet qui est dans votre main, jetez-le à distance d'une

Ronny, le chien "setter" que nous voyons ici, tire la sonnette de la porte du domicile de ses maîtres.

verge ou deux de vous et dites: "Va le chercher!" Il va probablement s'élancer à sa recherche. Mais aussitôt qu'il a saisi l'objet, avant qu'il ait le temps de le mordre, rappelez-le et enlevez-le lui doucement. Surtout pas de lutte, ou l'affaire deviendrait un jeu tout différent. Flattez-le et récompensez-le.

Si le chien hésite à revenir vers vous, faites quelques pas en courant et en vous élignant de lui, il se mettra à votre poursuite. Quand vous le voyez venir à vous, arrêtez, asseyez-vous et appelez-le. Mais ne le laissez pas jouer avec l'objet. Ne lui donnez quelque chose que les deux ou trois premières fois, mais pas plus jusqu'à ce qu'il décide — ce qu'il fera probablement — qu'il n'est pas intéressé à revenir vers vous. Si chaque fois vous lui donniez un biscuit, il ramasserait l'objet et reviendrait en courant seulement satisfaire sa gourmandise.

Un signal facile à enseigner.

Si le chien ne s'élance pas vers l'objet aussi vite que vous le jetez, allez le ramasser vous-même, revenez à votre point de départ et recommencez.

Ne jamais donner une leçon de recherche plus qu'une fois par jour, et éviter que l'animal soit fatigué ou ennuyé. A mesure que les leçons avancent, servez-vous d'objets plus gros, plus pesants, jusqu'à ce qu'il puisse retrouver n'importe quel objet que vous letez et qu'il peut porter. C'est vraiment intéressant que de l'habituer à porter votre journal du matin.

Un chien apprend encore très facilement à faire le saut. Il faut commencer par l'habituer à se raidir les jarrets en se collant au plancher, prêt à bondir au commandement. Tenir alors une canne devant lui (il est préférable d'en appuyer un bout au mur) à environ deux pouces du plancher. Se placer de l'autre côté de la canne, en face de lui, avec la canne, en face de lui, avec un biscuit à la main. Dites alors "Saute!" et faites claquer vos doigts en l'appelant. Récompensez-le quand il aura bien fait le saut. La fois suivante, mettez la canne plus haute.

Les chiens aiment à faire valoir leurs capacités, essayez de dresser le vôtre et bonne chance!

(Courtoisie du Delineator)

Le chien fait le mort (en laissant un de ses yeux ouvert) Ce jeu est souvent naturel.

Les Enquêtes de LA REVUE MODERNE

On se rappelle que nous avons posé à nos lectrices — et aussi à nos lecteurs — les deux questions suivantes:

1° La jeune fille d'aujourd'hui doit-elle choisir le mariage ou une carrière?
2° Quels sont aujourd'hui les meilleurs moyens d'être heureux en ménage?

Nous avons commencé, dans nos deux derniers numéros, de publier les meilleures réponses. Les lettres sont venues si nombreuses et si intéressantes que nous devons encore remettre l'attribution du prix. Cependant nous prions nos lectrices et nos lecteurs de ne plus nous envoyer de réponses à cette enquête. Nous nous réjouissons de l'intérêt qu'elle a suscité. Nous publions encore ci-dessous quelques-unes des meilleures réponses, assez variées comme on le verra, que nous avons reçues. Et le mois prochain, irrévocablement, nous décernerons le prix (nous serons peut être obligés d'en décerner deux, à cause du grand nombre d'excellentes réponses), et nous tirerons les conclusions de cette enquête. Nous saurons si la Canadienne française d'aujourd'hui considère qu'elle doit choisir le mariage ou une carrière, ou encore combiner les deux. Nous saurons aussi quelles sont, aux yeux des Canadiens et des Canadiennes de 1936, les conditions du bonheur conjugal.

Ce n'est pas un défi à l'homme

Mlle Germaine B. de Montréal, nous prie de bien remarquer que ce sont les nécessités matérielles, nées de la crise ou développées par elle, qui forcent la femme à travailler:

"Veuillez bien croire que ce n'est nullement par défi à l'homme que beaucoup de jeunes filles s'astreignent à se rendre tous les jours à leur travail à des heures fixes, et par toutes les intempéries.

"C'est que beaucoup d'entre elles ne veulent pas être à la charge de leurs parents dont les revenus sont diminués. Beaucoup même sont dans l'obligation de les aider à faire instruire leurs jeunes frères et sœurs.

"Mais, une fois libres, soyez persuadés que ces mêmes jeunes filles seront des plus heureuses d'abandonner leur carrière pour se vouer tout entières à celui qui aura été l'élu de leur cœur.

"Une fois mariées, leur expérience leur servira dans la conduite de leur intérieur, et même dans l'éducation de leur petite famille.

"Et si le malheur venait frapper à leur porte, elles auront un moyen convenable de gagner leur vie."

Quant aux conditions du bonheur conjugal, Mlle Germaine B. en voit trois principales: l'égalité d'humeur, le soin de sa toilette, et les fréquentations communes:

"... Une femme ne devrait jamais se négliger après son mariage. Cela arrive trop souvent, et l'époux, qui ne reconnaît plus la jeune fille propre et bien mise d'autrefois, est tenté de la négliger pour une autre plus à la page.

"Ensuite viennent les fréquentations. Une épouse devrait autant que possible accepter les mêmes invitations que son mari. Ainsi l'homme s'habituera à voir sa femme à ses côtés dans la plupart de ses visites, et cela lui ôtera — si jamais il l'a — l'idée de sortir avec d'autres."

★

Une lettre du Manitoba

Une lectrice du Manitoba nous adresse sur les deux sujets des remarques fort intéressantes:

"Autrefois l'on ne parlait pas d'une carrière pour une jeune fille. Sitôt ses études terminées, on parlait mariage.

"De notre temps, ces choses sont bien changées. La jeune fille d'à-présent songe à se créer un avenir certain. Si, munie d'un métier, elle est appelée à fonder un foyer, elle ne craint pas d'entrer dans cette voie, car elle possède quelque chose de stable pour le cas où son mari deviendrait invalide ou la laisserait veuve.

"Une carrière, je crois, aide à développer le caractère. Elle habitue une jeune fille à l'économie, à l'ordre, à la patience, qualités nécessaires pour faire une bonne maîtresse de maison.

"Et enfin, si cette jeune fille reste célibataire, la carrière lui assure l'indépendance et le bien-être pour sa vieillesse.

2° "Pour qu'un ménage soit parfaitement heureux, il est préférable que les époux soient de même religion, langue et nationalité. Pour que la bonne entente règne dans un foyer, il faut que chacun des deux époux, l'homme et la femme, y mette du sien. Que chacun d'eux se dise qu'il a ses défauts, et s'efforce d'être délicat en toutes choses..."

En insistant sur la nécessité d'avoir même religion, même langue, même nationalité, Mme C. M. soulève un point important, et nous l'en félicitons.

On attend partout avec impatience la conclusion de cette intéressante enquête. Qu'on ne manque pas de retenir le prochain numéro de "La Revue Moderne" pour y voir les réponses primées.

L'opinion d'un homme

Un lecteur du Saguenay ne cache pas que, selon lui, la carrière est une très mauvaise préparation au mariage. Voici, Mesdemoiselles, l'opinion (peut-être sévère) d'un homme:

"A mon sens, la carrière ne peut convenir qu'à une jeune fille en ayant besoin, ou à celle qui ne veut pas fonder un foyer.

"La jeune fille qui embrasse une carrière pour le simple motif de se dire indépendante est-elle bien préparée à être une bonne épouse et plus tard une bonne mère? Je ne le crois pas. Avec le fruit de son travail, elle s'est donné le goût de la liberté et l'habitude de satisfaire ses caprices. Avec la facilité de gagner est venue la facilité de dépenser. Le travail ne lui a certainement pas communiqué le goût et l'amour du sacrifice généreux, l'oubli de soi-même si nécessaire à la durée du bonheur en ménage. Fatalement, elle est devenue égoïste. Lorsqu'elle se sera donné un maître combien de difficultés éprouvera la jeune fille à aliéner ses goûts, ses caprices, sa liberté... Certainement elle demandera trop à la vie, et si son mari ne peut la satisfaire, il s'ensuivra des dissensions. Tout homme est un peu gourmand: quels talents peut avoir la jeune fille qui n'a jamais ou si peu fait l'apprentissage de l'art culinaire?

"La maladie; les enfants; la femme ne peut s'exempter de l'un ou de l'autre, parfois des deux. La jeune fille qui travaille n'a aucune expérience en cette matière. Trop souvent hors du logis, elle n'a pas vu sa mère peiner et parfois pleurer. Elle ne sait pas...

"... En outre, la jeune fille qui s'est trouvé une carrière a, du même coup, perdu une chance pour le mariage. Elle a pris la place d'un jeune homme, qui n'a pu se caser, et n'a pu se préparer un avenir. S'il peut le faire plus tard, il sera peut être trop vieux pour songer à prendre une compagne.

★

Une femme réplique

La lettre que nous envoie une lectrice de Magog peut être considérée comme une réplique à cette opinion masculine. Notre lectrice reconnaît que quelques-unes de ses sœurs peuvent donner prise à la critique, mais elle prie les hommes de ne pas s'empresser de généraliser:

"Il est question ici de la jeune fille de classe moyenne, qui a secoué l'oisiveté qui, en la rendant dépendante d'autrui, ne pouvait que lui être nuisible. Celle qui a eu le courage de se mêler à la cohue et de faire face à la vie sous son vrai jour a droit à notre admiration. Vous me direz que cette jeune fille qui quitte le foyer pour subvenir par son travail à ses besoins et à ceux de sa famille perd de son prestige et qu'elle n'est plus réellement femme dans le vrai sens du mot? Détrompez-vous! Celle qui a eu le courage de se soustraire à une vie de parasite et qui ne craint pas le travail, devient par là même utile, non seulement à elle-même et à sa famille, mais à la société. Et c'est également celle-là qui, ayant appris les choses pratiques de la vie, sera la plus apte à remplir son vrai rôle plus tard, son rôle d'épouse et de mère confié par Dieu et qui demeure le rêve de toute jeune fille.

"A mon avis, la jeune fille qui n'hésite pas à embrasser une carrière sera la plus qualifiée pour devenir la vigilante gardienne du foyer, l'éducatrice de ses enfants et la collaboratrice de son mari.

Les enquêtes de "La Revue Moderne"

"Et si mari il n'y a jamais, eh bien, elle ne sera pas comme la jeune fille d'autrefois qui, voyant sombrer les années printanières, s'écriait: "Point de mari, point de salut". Son rêve de jeune fille ne s'étant pas réalisé, celle qui aura su développer sa personnalité pourra continuer de vivre dignement, en ayant la consolation de faire œuvre utile dans le monde.—

MAGOGOISE".

La rencontre des deux lettres ci-dessus, qui expriment des opinions très divergentes est assez piquante. A chacun de se faire une opinion.

Le vrai destin de la femme

La plupart de nos lectrices cependant ne manquent pas d'insister sur ce que le mariage est aujourd'hui comme par le passé le vrai destin de la femme.

Une correspondante qui signe Lise le souligne particulièrement. Elle remarque aussi que, si la jeune fille d'aujourd'hui, plus émancipée, menant elle-même sa barque, affiche un plus grand scepticisme et parfois des airs de bravade, son cœur est resté le même, aussi difficile à pénétrer, et recélant les mêmes vertus. Pour cette femme d'aujourd'hui qui est la femme de toujours, le mariage est le destin normal. Mais pour celle qui n'a pas de "chevalier", elle agit sagement en pourvoyant à sa

"Oui, même aujourd'hui, la majorité des jeunes filles doivent choisir le mariage; malgré leurs apparences d'émancipation, elles font d'excellentes épouses, et toutes semblables à nos mères par le cœur. Quant à la carrière, les circonstances y obligent souvent, mais ce ne sont pas les vues de Dieu . . . ni celles des jeunes filles non plus.

"Quels sont les meilleurs moyens d'être heureux en ménage?

Il faut, pour la femme, être pieuse et bonne. La piété donne le courage dans les épreuves inévitables. La bonté est communicative: l'homme le plus égoïste finit par s'en imprégner sans s'en apercevoir; et c'est le secret du bonheur".

Ne pas être une poupée

Mlle Jeannine Morin se propose, pour être heureuse en ménage, de ne pas choisir un buveur. Et elle a bien raison. Ce vilain défaut gâte les plus belles qualités, abrutit vite les hommes pourvus des dons les plus brillants.

Sur la question de la carrière féminine, Mlle Morin n'envoie pas dire son opinion. Elle ne veut pas être traitée comme une poupée:

"Je crois qu'aujourd'hui une carrière sied bien à la femme. Pourquoi pas? Ses

propre subsistance et peut relever fièrement la tête.

La même correspondante recommande, comme recettes du bonheur conjugal la patience et la bonne humeur. Si le mari se met en colère, lui laisser déverser sa mauvaise humeur. Ne pas le harceler de plaintes quand il rentre du travail. Utiliser en tout temps toutes les ressources de la précieuse vertu de patience.

Une correspondante de Grand'Mère, qui signe et se déclare "Heureuse en ménage avec un beau bébé blond" estime que les femmes doivent revenir aux saintes habitudes de leurs mères. Que celles qui ne veulent pas prendre ces résolutions fassent leur vie comme elles l'entendent, mais en évitant de faire souffrir les autres. Quant au bonheur conjugal, il dépend surtout de la femme, estime notre lectrice, qui écrit: "Ce que femme veut, elle le peut".

Sans en mettre bien long, Mme G. L. Marsolais, de Saint-Eustache, Manitoba, fait dans un tour alerte d'intéressantes réflexions:

dons ne valent-ils pas ceux de l'homme? De nos jours, le sexe féminin est traité comme une poupée que l'on palpe, que l'on tourne de tous côtés; avouons que c'est humiliant. Le choix d'une carrière libère la femme de toute servitude vis à vis de l'homme, assure son avenir et celui de ses parents.

"Si plus tard, le ménage se présente, elle examine les deux genres de vie. Réflexion faite, la jeune femme trouve en sa profession le meilleur moyen d'exercer la charité et de donner aux autres un peu de bonheur".

On voit par cette lettre et un certain nombre d'autres rédigées dans le même esprit que la femme d'aujourd'hui ne se laisse pas marcher sur les pieds; elle se défend.

On voit aussi que la majorité est favorable à la carrière considérée comme provisoire et comme un moyen de s'armer dans la lutte pour la vie, mais en ne reconçant pas au mariage, qui doit rester le but idéal.

découverte de beauté

par helena rubinstein

nouvel ingrédient dans une crème pasteurisée pour la figure

LA crème pasteurisée pour la figure, produit d'Helena Rubinstein, transforme véritablement l'aspect de votre peau. Un nouvel élément biologique ajouté à cette crème pour la figure, déjà si renommée, rend plus effectifs tous les autres ingrédients qu'elle renferme, propres à aviver votre beauté.

EMPLOYEZ-LA! Vous la *sentirez* instantanément pénétrer jusqu'au fond des pores, nettoyant à fond — rafraîchissante, rajeunissante! En même temps qu'elle libère les pores de votre peau des poussières et des molécules étrangères, elle rafraîchit, adoucit et amollit. Un véritable ingrédient dont se sert la nature pour conserver à la peau toute sa jeunesse.

D'ETONNANTS résultats suivront dès le premier usage de la Crème pasteurisée pour la figure. Votre peau s'éclaircit, s'amollit et s'adoucit. Les rides semblent disparaître. Les traits se raffermissent. Votre peau revit d'une santé resplendissante — elle renouvelle sa beauté! Servez-vous aujourd'hui même de cette crème pasteurisée pour la figure. 1.10. Si votre peau est sèche procurez-vous de cette crème pasteurisée spéciale pour la figure, 1.10.

NOUVEAUTE EN MAQUILLAGE. Le maquillage "Film" pour la ville et la campagne, nouvelle formule de beauté d'Helena Rubinstein, *prévient* véritablement la moiteur de la peau... en dissimule les défauts... et conserve au maquillage sa fraîcheur et son éclat des heures durant, 1.65. Les rouges à lèvres lustrés, produits exclusifs d'Helena Rubinstein... et leurs superbes teintes rouges — Red Poppy, Red Geranium, Red Raspberry et le nouveau Terra Cotta-Pâle, 1.25, 1.110, 55c. Fards pour harmoniser, 1.10. Poudres adhérentes, préparées de purs ingrédients, 1.10, 1.65.

On peut se procurer ces produits dans les magasins à rayons et les pharmacies de bonne tenue.

helena rubinstein • 126 Bloor ouest, Toronto

PARIS — LONDRES — NEW YORK

Un coeur fidèle

(*Suite de la page 26*)

Les convives causaient bruyamment. Lisée Lafortune, devenant de plus en plus gai, se leva, un verre à la main, pour fredonner des airs bachiques. Mais les couplets finissaient en bredouillements.

Encore un p'tit verre de vin
Encore un p'tit verre de vin
Pour me mettre en trime,
Encore un p'tit verre de vin
Pour me mettre en train! . .

Il avait des hésitations, une voix chevrotante qu'il exagérait encore pour faire rire, et l'air grotesque qu'il prenait le faisait ressembler à un affreux bouffon. Il devenait tout à coup sérieux et se remettait à chanter:

Prendre un p'tit coup c'est agréable,
Prendre un p'tit coup c'est doux,
Prendre un gros coup, ça rend l'esprit malade
Prendre un p'tit coup c'est agréable,
Prendre un p'tit coup c'est doux! . .

Il finissait dans des contorsions et des grimaces qui déclanchaient une gaîté folle.

Antoine Beaudoin, le violoneux, arriva à huit heures. Il venait de l'extrémité du "cinquième rang" et il paraissait avoir le frisson. Il se secouait, se frottait les mains comme un homme qui grelotte.

"Il fait un vent d'hiver sur les hauteurs!" dit-il. Et il continuait à frissonner. Ces airs frileux ne trompaient personne: une bonne rasade allait le réchauffer, il ne demandait pas autre chose.

Aussi Gros-Jean le servit-il copieusement. Il s'assit sur une chaise de bois, se passa un mouchoir autour du cou, et quand il eut commencé à jouer, les couples se mirent à danser. Les hommes dansaient avec leurs femmes et les garçons avec leurs "*blondes*" . . .

La sauterie avait attiré des amateurs de tout le voisinage; les hôtes les plus inattendus se pressaient dans la salle.

Un nommé Brisebois arrivant des Etats conduisait la danse d'une voix de tonnerre. Il avait appris cela dans les *dancings*, à Wonsocket. Habillé à la dernière mode, rasé de frais et parfumé, il gesticulait comme un pantin. Quoique ses termes de commandement fussent en anglais, tous semblaient le comprendre.

Quand il criait "Swing your partner!" un seul couple tournait. Quand sa voix formidable disait "Swing all around!" ou "All swing"! tous les couples évoluaient dans un immense tournoiement avec un ensemble merveilleux. Parfois il disait plus fort encore: All balance!" Alors, les danseurs partaient en se balançant, faisant le tour de la pièce et revenant toujours au même endroit.

Ces danses s'appelaient "Quadrilles et cotillons".

Les rires de ceux qui ne dansaient pas se mêlaient à ce vacarme. La gaieté brillait sur tous les visages, et parfois, les couples tournaient avec tant d'ardeur que la maison en était ébranlée.

Plusieurs jeunes femmes avaient amené leurs bébés qui reposaient pêle-mêle, dans les chambres, sur les lits. Parfois, un cri d'enfant se faisait entendre. Les mères qui étaient assises accouraient à la hâte, et quand l'enfant était calmé elles revenaient jouir du coup d'œil.

Le tumulte était grand et la chaleur augmentait, mais la plupart des couples ne s'en souciaient guère. Danser était l'unique préoccupation. Quand il arrivait de nouveaux danseurs on souhaitait la bienvenue à ces *survenants*. "V'la des survenants! Venez danser avec nous", et la danse reprenait de plus belle.

Antoine Beaudoin, suant à grosses gouttes, jouait avec rage en frappant du pied avec mesure. Tous les airs sautillants des quadrilles passaient sous son archet. C'était harmonieux, malgré mille sons discordants. C'était l'âme de la race qui

Les housses parfaites

LES CHAISES SEMBLENT AVOIR ETE CONSTRUITES POUR ELLES ET VOICI COMMENT LES FAIRE

DES housses neuves pour les fauteuils de votre vivoir leur donneront l'aspect d'un mobilier neuf. On peut les acheter à bon marché, prêtes à poser, ou les faire faire sur commande. Cela évite beaucoup d'ouvrage.

Mais avec un peu de courage et un joli tissu, vous pouvez les faire vous-même sans aucune difficulté. C'est parfois une réelle économie que d'acheter un fauteuil ou une chaise qui n'est pas recouvert de tissu, et de le recouvrir avec celui de son choix. Non seulement cela permet un plus grand choix de tissu et de couleurs, mais cela procure l'avantage d'enlever les housses facilement pour les nettoyer.

Des housses confectionnées à l'avance se vendent dans toutes les dimensions usuelles des meubles.

Premier pas vers le parfait ajustage. La housse est taillée très juste aux mesures du fauteuil et est en tout semblable à la doublure de mousseline qui la soutient. Pour que la surface soit bien unie, on coupe des crans vis-à-vis chaque patte de la chaise, et si on se sert de fermeture-éclair, choisir celle qui s'ouvre aux deux bouts.

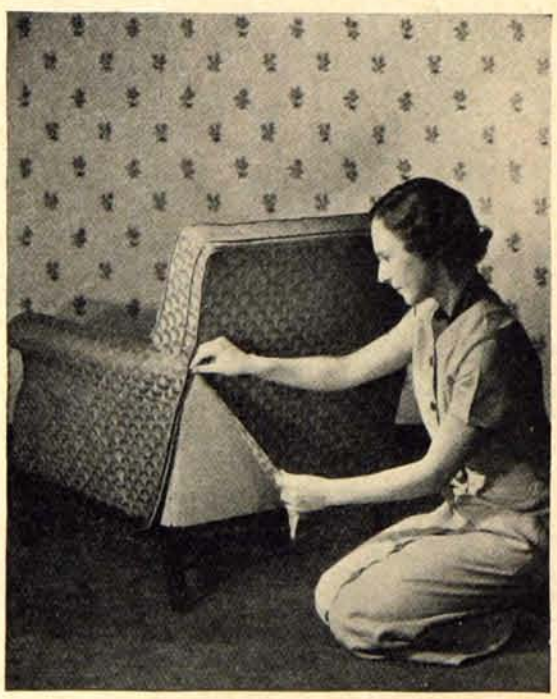
Deuxième pas. Entrer profondément le tissu dans les fentes entre le siège, le dos, les bras, là où ordinairement la housse cherche à remonter, et ajuster les "ancres" en enfonçant les bandes de fibre, genre cable, recouvertes de même tissu que le fauteuil; les plus grandes pour le siège, les petites pour les bras et le dos. Le coussin du siège est aussi fermé par une fermeture-éclair.

Les housses doivent pouvoir être lavées ou nettoyées à sec, sinon, elles ne sont pas très pratiques. Le rétrécissement causait autrefois un grand ennui au sujet des housses. On taillait plus grand pour remédier à cet ennui du premier lavage et les housses s'ajustaient mal. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Les tissus sont soumis à un procédé spécial qui les rétrécit d'autant de pouces qu'ils le seraient par des heures de lavage. Ils sont aussi éprouvés quant à la durabilité de la couleur, et on peut aujourd'hui recouvrir soi-même les meubles en toute confiance.

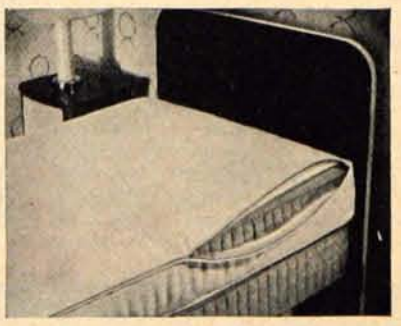
Se munir d'une paire de ciseaux qui coupent bien, d'un galon et d'une verge, d'aiguilles, de fil à bâtir et de centaines d'épingles. On compte généralement de trois à cinq verges de tissu pour un fauteuil et dix pour un sofa. Cependant, il est toujours préférable de prendre les mesures, et voici comment: Mettez votre galon à la base du dos de la chaise, remontez-le jusqu'à la tête en lui laissant du jeu, redescendez-le jusqu'au siège, continuez la mesure du siège et jusqu'en bas du bois en avant. Comptez un pouce pour chaque couture, disons quatre pouces, plus quatre pouces pour replier aux bords. Prenez la mesure des bras en laissant un pouce pour les coutures et quatre pouces pour replier. Le calcul fait, ajoutez huit pouces. S'il y a des coussins de siège, il faut aussi prendre les mesures exactes.

(Courtoisie du Delineator)

Parfait! Voilà le mot. La housse est souple et juste comme la pelure d'un oignon. Elle supportera le lavage sans rien perdre de sa couleur et de sa forme. Ce damassé de coton rayé a été soumis à un procédé spécial qui l'empêchera de rétrécir. Le rinso n'affecte pas ses couleurs inaltérables.



Une housse pratique et durable. Elle imite la tapisserie, mais elle peut s'enlever pour le nettoyage ou pour faire place à la housse d'été. On peut l'ajuster directement sur le fini de mousseline ou sur un tissu usé ou fané que l'on désire rajeunir sans grands frais. Et facile à faire soi-même.



Recouvrir les matelas de housse, les conserve-frais et propres.

Un coeur fidèle

s'exhalait dans cette gaîté douce, cette gaîté robuste que ni le travail ni la rude vie ne peuvent assombrir. C'est l'âme des aïeux qui chante dans les violons, les soirs des noces, quand on danse à la lampe... C'est elle, l'âme ancienne, qui sourit aux épousailles, elle qui bénit les espérances et veille sur les divines promesses des enfants blonds dans les foyers reconstitués! C'est l'âme des aïeux qui, voyant qu'elle va continuer de survivre, chante dans les violons, les soirs des noces...

Il était trois heures du matin quand Eusèbe Landry fit monter sa femme dans sa voiture pour regagner son logis. Il la souleva sans peine à bras tendus et la trouva légère comme une enfant. Il s'assit près d'elle, prit les guides de la main droite, et, de son bras gauche, l'enlaça avec tendresse, l'attirant à lui dans une étreinte aussi forte que douce. Ils firent, en silence, serrés l'un contre l'autre, le long trajet qui les séparait de leur demeure. Il ne faisait pas jour encore, mais la nuit était claire et l'on voyait de loin la route comme une traînée pâle dans le vert sombre des terres. Une vapeur transparente, légère comme un voile, recouvrait les collines et les monts. L'immobilité de la nuit donnait un air fantastique aux lignes des lointaines forêts, véritable mur crénelé, inébranlable malgré les plus violentes tempêtes. D'abord, ce fut un grand silence ce silence infini des nuits où la vie elle-même sommeille. Mais le voile se dissipa et peu à peu les campagnes s'éveillèrent. Les coqs chantaient, les portes grinçaient, et dans les étables on entendait les chevaux hennir et les vaches tirer leur chaîne.

La voiture qui gravit la "côte grise", coupée par le chemin du roi, prit tout à coup une courbe à gauche, et Marie aperçut, tout près, se détachant sur le vert d'un massif de saules et de frêles érables, une maison blanche à toit pointu, haute et large, ayant presque l'air d'un manoir. Elle y venait pour la première fois, quelque invraisemblable que cela puisse paraître. Son mari avait voulu lui réserver toutes les surprises agréables pour ce jour heureux.

Une lueur rose annonçait à l'horizon la venue du matin. Derrière la maison, dans le poulailler clos, les coqs commençaient à chanter. Et la vieille demeure, où plusieurs générations avaient passé, semblait s'éveiller d'un long sommeil. Les fenêtres avaient l'air de sourire Et du fond de cet ancien foyer l'âme des aïeux palpitait d'une vie nouvelle et semblait dire "Viens, ô jeune femme, continuer notre simple existence et prendre place dans notre maison! Tu porteras le fruit de nos anciens rêves, la récompense de nos travaux; tu seras la fleur de notre jardin, tu seras la joie de notre vie transfigurée!"

Le cheval s'arrêta juste au seuil de la porte.

— Nous v'la rendus femme! dit Eusèbe Landry. Et toute sa tendresse s'exhala dans un baiser de bienvenue.

TROISIEME PARTIE

MARIE exerça sans retard sa mission de ménagère. Elle éprouvait un plaisir mêlé de curiosité à découvrir des armoires pleines de linge de toutes sortes, de couvertures de toutes couleurs. Elle trouva des piles de draps fins et des serviettes en pure toile, le tout plié avec soin par des mains habiles, les mains de la première femme, la morte. Comme elle travaillait bien! murmurait-elle, pendant que ses doigts tremblants expertisaient ces divers tissus.

Elle sortit toutes ces richesses des armoires pour en chasser l'odeur de renfermé qui s'en dégageait. Puis elle les fit tremper dans l'eau de savon et les étendit sur l'herbe pour les faire blanchir. Alors elle se rappela les paroles de mère Alphonsine, la grande religieuse maigre et sèche qui, au couvent visitait les tiroirs et passait la main sur les draps. Tous les jours elle leur répétait, en martelant ses mots: "Ayez de l'ordre, mes enfants, de l'ordre et de la propreté! L'ordre dans les maisons c'est une perpétuelle résurrection, c'est la jeunesse, c'est la beauté!"

Eusèbe Landry possédait une des plus grandes terres de la région. Un tiers était couvert d'une forêt de hauts sapins toujours verts, croissant parmi des rochers sombres. Ce bois était surnommé "Bois noir". Le reste était en culture. Une solide clôture de pieux séparait entre eux les lopins de terre sur les flancs de la colline, où le blé, l'avoine et le seigle étalaient, en été, leurs riches couleurs. Tout était rasé depuis plusieurs semaines; mais à cette date les gelées n'avaient pas encore altéré cette teinte dorée dont les récoltes revêtent la terre. Les coteaux alternaient avec les plaines. Marie aimait à regarder par la fenêtre cette belle plaine qui, à l'heure du midi était comme un océan ensoleillé... Et surtout, elle se disait avec un orgueil secret que ces larges arpents de terre fertile leur appartenait, que c'était *"leur bien"*.

Une étable neuve complétait les bâtiments de cette ferme. L'ancienne étable, restée debout, servait de remise à foin et de bergerie. Quoique bien vieille et disjointe dans ses murs, elle était un bon abri pour les moutons qui, tous les soirs, revenaient par le même sentier en se pressant les uns contre les autres, tandis que le chien faisait bonne garde et stimulait les trainards.

Une seule chose contrariait la jeune femme. C'était la présence de "la Noune", une idiote, sœur du veuf que celui-ci s'était engagé à garder toujours avec lui. "Sa vie est attachée sur le *bien*" lui avait dit le père en lui donnant sa ferme, et nul n'avait songé à lui donner congé. Elle faisait partie de la maison comme un meuble qui ne peut plus servir mais dont on ne veut pas se défaire. Ses petits yeux fureteurs semblaient se diriger partout à la fois, et son rire était sec et stupide. Elle avait le front plat, l'air obstiné d'une jeune bête têtue qui vous fait face. Sa folie datait de son jeune âge, et comme elle était l'aînée on ne se souvenait guère de la façon dont ce malheur lui était arrivé.

Elle passait son temps à des niaiseries. Tout au plus pouvait-elle éplucher les légumes et jeter le grain aux poules. Elle s'asseyait près du poêle, même quand il ne chauffait pas, tandis que les arcs de sa chaise berceuse usaient de plus en plus le bois du plancher.

Elle avait une affection sans bornes pour son frère, qu'elle appelait l'Zèbe. Dès qu'il déposait ses habits quelque part, elle courait les chercher pour les brosser et les plier, de sa vieille main raboteuse. A table elle refusait de manger quand il n'était pas là, et, chaque jour, elle entassait pour lui en secret, dans un coin de l'armoire, les plus gros œufs qu'elle dérobait au poulailler.

Marie s'était résignée à subir sa compagnie et les ennuis qu'elle lui causait par sa malpropreté. Mais elle évitait de la regarder tant elle la trouvait laide. D'autres fois elle avait une grande envie d'en rire, et elle ne pouvait s'empêcher de se dire: "Mon Dieu qu'elle ressemble à la *Rouge*!

On appelait ainsi la vache rouge qui avait appartenu au père Landry; la bête était célèbre par ses coups de sabot malicieux et ses révoltes. Elle n'avait jamais voulu se laisser traire tout à fait, et, avec désinvolture, elle lançait une ruade formidable qui faisait rouler sur le sol le seau et le personnage accroupi. Elle était bien faite de corps, mais sa tête démesurée laissait voir deux yeux bruns très espacés l'un de l'autre, et pétillants de malice. On ne réussit jamais à la traire comme les autres, et Landry finit par la vendre au boucher.

Plus Marie regardait la folle plus elle lui découvrait de ressemblance avec la "Rouge". Elle trouva ainsi une raison pour ne pas trop s'attrister de cette laideur qu'elle devait avoir sous les yeux, chaque jour.

Elle lui apprit à se rendre plus utile. Au printemps quand il fallut tondre les moutons c'est la "Noune" qui monta au grenier chercher les gros ciseaux suspendus aux longues fiches de fer. Une fois que les moutons avaient les pattes attachées, c'est elle qui les tenait sur la planche pendant que Marie et Eusèbe faisaient tomber l'épaisse toison. La laine grisâtre, lourde de sueur, encore tiède, s'ammoncelait à leurs pieds. Le lendemain elle était lavée, étendue et démêlée. Ensuite, entre les dentes des cardes, elle allait se transformer en doux flocons blancs comme neige...

Après ce premier printemps, quand les soirées lumineuses se prolongèrent, Marie se mit à filer. Ce travail ne lui était pas familier, et plusieurs fois, dans les débuts, le fil cassait ou se tordait en mille enchevêtrements. Mais, de jour en jour, la fileuse devint plus habile, et les écheveaux de laine soyeuse se succédaient sur le dévidoir. Elle aimait le beau linge de maison, les chaudes couvertures dans lesquelles on s'enveloppe la nuit, pendant que la brise froide souffle au dehors. Elle voulait en tisser plusieurs, et faire aussi de la flanelle pour lingerie fine. Elle filait tous les soirs. Elle filait avec l'ambition des fileuses d'autrefois, les femmes diligentes, ses aïeules celles qui vivaient au temps où l'on faisait tout de ses mains. Le souvenir de sa grand'mère lui revenait souvent, au cours de ce travail.

Elle se rappelait volontiers cette petite vieille toute menue, toujours à son rouet, près de la fenêtre, avec une coiffe blanche bien droite sur ses cheveux d'argent, fredonnant des romances et racontant de belles histoires du temps passé. Marie se rappela un jour avoir appris auprès d'elle cette légende de la fileuse qu'elle trouvait si belle:

—"Une pauvre vieille femme, veuve depuis longtemps, filait sans cesse pour les autres, afin de subvenir à sa subsistance. Mais les privations de toutes sortes la rendirent aveugle, et, depuis lors, nul ne voulut lui confier de l'ouvrage. Elle mourut de misère à côté de son rouet. Or le Bon Dieu envoya quatre de ses anges la chercher sur leurs ailes. Et dans le paradis on lui donna un rouet d'ivoire incrusté d'étoiles, avec lequel elle file encore pour habiller le petit Jésus et la Sainte Vierge."

Elle aimait tant la laine que cette légende lui semblait vraie... Pendant que le rouet chantait sa chanson frêle et monotone, elle portait son regard charmé sur la laine, la douce, la bienfaisante laine. Et des visions passaient devant elle, des visions de champs immenses peuplés de moutons blancs innombrables.

Pour la décoration intérieure, il convient plus que jamais de choisir un papier-tenture qui s'harmonise bien avec le style de chaque pièce.

Aurore Printanière

DES MURS qui sont reposants sous la lumière de la lampe... rafraîchissants comme une aurore printanière quand le soleil projette ses rayons! Vous pouvez obtenir cet effet magique avec les nouveaux papiers-tentures Empire pour chambres à coucher — dont le modèle "Draperie" ci-contre est un exquis exemple. *Demandez à votre décorateur de vous le montrer ainsi que toute l'attrayante collection qui se trouve dans le livre d'échantillons Empire pour* 1936.

Modèle "Draperie" avec glands et pois polka blancs — bordure en haut et en bas avec ruban et boucles — Vert Nil, Gris Perle, Rose, Bleu d'Azur, Jaune et Beige, en relief sur papier épais. Un papier-tenture "Sunworthy", semi-rogné, de 22 pouces de largeur, dessiné et préparé exclusivement pour

Empire Wallpapers
LIMITED

"La plus grande Maison de Papiers-Tentures au Canada"

3455, avenue du Parc, Tél.: LA. 4281
(entre Sherbrooke et Milton)

Conseils d'experts pour la décoration murale ultra-moderne.

Cette brochurette GRATIS

Empire Wallpapers Limited
3455, avenue du Parc,
Montréal, P. Q.

Veuillez m'envoyer votre brochurette "L'Art de la Décoration Intérieure".

Nom .....

Adresse .....

Vous trouverez un

CATALOGUE COMPLET

de

LIVRES

dans

L'ALMANACH DU PEUPLE BEAUCHEMIN

•

En vente partout

PRIX FRANCO:

$0.35

•

Librairie Beauchemin

LIMITÉE

430, rue St-Gabriel

MONTRÉAL

Demandez

LA PETITE REVUE

en vente partout

• 15c •

Le médecin dit:
Prenez la prescription
REINOL
Pour nettoyer votre **rein** et soulager le **mal de dos.**
En vente partout - 50¢ *la boîte*

NÉVRALGIE
RHUMATISME
RHUME
GRIPPE

seront immédiatement enrayés par l'usage des capsules

U-No

ABSOLUMENT INOFFENSIVES
En vente partout, 25c la boite

Laboratoire U-No, Montréal

Distributeurs: LYMANS Ltd.
Echantillon envoyé sur demande

Un coeur fidèle

Une nuit, elle rêva que, sur leur terre, des multitudes de moutons paissaient, face au soleil couchant qui poudrait de rose leur blanche toison, tandis que là-bas, au haut du champ, un berger mystérieux lui souriait: il avait les traits de Jean Beaulieu.

Elle s'éveilla toute troublée et l'âme éblouie par un rayonnement qui ne s'effaça que peu à peu.

Les jours passaient un par un. Chaque soir, les troupeaux revenaient de la plaine et le soleil déclinait derrière la colline où l'oiseau jetait les dernières modulations de son chant. La jeune femme s'attardait à son rouet. Et quand Eusèbe Landry était de retour avec sa faucille sur l'épaule, il lui disait doucement: "Laisse donc ça, femme; il y a belle lurette que le soleil est couché!"...

***

L'été s'écoula avec rapidité. Aux jours de chaleur brulante durant lesquels la terre est altérée, succédèrent des jours de pluie, des jours de brume et des jours de froid. Mais le soleil réapparaissait toujours et la terre reprenait son sourire. Il y eut encore beaucoup de ces journées resplendissantes où la vie s'obstine à ne pas disparaître, où l'on voit les herbes se relever et redresser leurs tiges alanguies.

Les récoltes furent faites sans retard, car l'automne s'annonçait hâtif. En peu de temps le "Bois noir" était devenu roux. Les petites savanes, couvertes de génévriers et de bluets, avaient pris une teinte rouge-vin, emblême de maturité. Puis le rouge disparut pour faire place au brun, qui est la couleur des choses mourantes... Les champs et les collines se dénudaient. Les forêts assombries, effacées et lointaines, semblaient se retirer, s'éteindre comme un rêve s'éteint dans la nuit. Et la campagne apparut dans toute sa sauvage grandeur...

Un an s'était déjà écoulé depuis leur mariage: Marie avait à peine remarqué l'approche du premier hiver dans sa nouvelle demeure; cette fois, revenue de ses premières ivresses, sans rien perdre de son cher amour, elle laissait errer sa pensée sur cette campagne où chaque saison répandait de nouveaux charmes. Elle savoura particulièrement cette fin d'automne, écoutant les oiseaux qui chantaient leurs adieux, avant le départ vers les plages hospitalières.

La lente agonie de la terre terminée, la neige commença à la recouvrir de son blanc suaire.

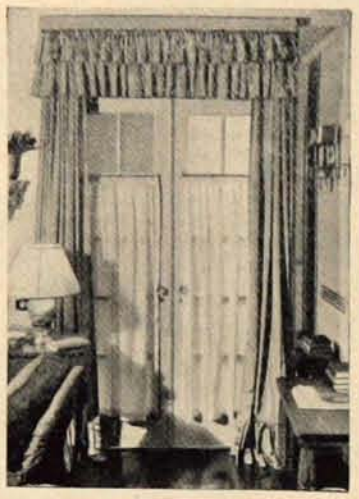
Lentement, jour par jour, les plaines furent ensevelies dans leur parure immaculée, et, à la tombée de la nuit, le ciel allumait ses étoiles, lumières lointaines qui scintillent, durant la saison de la mort, comme des cierges autour d'un corps endormi de son suprême sommeil.

Néanmoins, la nature n'est pas en tout semblable aux humains: elle se prête mal à la rigidité de la mort et l'automne semble parfois lutter contre l'hiver.

Un jour, le soleil ayant fondu à demi la neige des chemins, Eusèbe Landry mena ses vaches dans le champ voisin du "Bois Noir". Mais, vers le soir, il n'eut pas le temps d'aller les chercher avant que la tempête survint. Un vent furieux s'éleva, accompagné d'une neige épaisse et glacée. Les sapins pliaient sous le fardeau de givre et le vent sifflait comme dans les nuits de plein hiver.

Les pauvres bêtes affolées, s'étaient blotties sous les arbres. Elles se serraient les unes contre les autres et regardaient de tous côtés avec inquiétude. Landry eut grand'peine à les faire partir; elles s'entêtaient à rester là. Une fois debout, elles allaient de côté et d'autre, ne pouvant plus reconnaître leur chemin. Avec beaucoup d'efforts, il réussit enfin à les ramener à l'étable, mais il était transi jusqu'aux os. Il alla s'asseoir près du poêle. Le froid courait dans ses veines et ses dents claquaient. La mère Blouin qui arrivait, dit: "Ses frissons m'inquiètent". Marie lui fit prendre une tisane bien chaude. Mais les frissons continuaient à le secouer. Il se coucha. Les voisines consultées dirent qu'il fallait le faire suer. Des sacs de blé chaud furent apportés dans son lit, ainsi que des bouteilles d'eau bouillante. On lui recouvrit la poitrine de cataplasmes qui laissaient des brûlures sur la peau. Il était en nage et cria qu'il étouffait. Les frissons cessèrent, mais la fièvre le prit, les poumons se contractèrent et sa poitrine devint haletante.

Dans sa gorge de plus en plus serrée, sa respiration laissait entendre de sinistres sifflements. L'oppression se calmait parfois, pour reprendre plus fort. Ses poumons gonflés semblaient vouloir éclater, mais, après des efforts inutiles, le malade retombait sur son oreiller, pâle et les yeux voilés.



Ces grands rideaux plissés corrigent l'effet désagréable d'un plafond trop bas.

Le médecin, qu'on envoya chercher en voiture, homme silencieux, au visage long, aux sourcils en broussailles, ne dit que ces mots: "Je n'en réponds pas".

La fièvre et l'essouflement s'aggravèrent. La crise dura une semaine. Il y eut encore quelques belles journées qui rappelaient l'automne déja disparu. Les rayons de soleil entraient dans la chambre du malade et créaient une atmosphère plus rassurante.

Durant un de ces jours magnifiques, la fièvre sembla le laisser. Pour la première fois depuis sa maladie il s'intéressa à leurs travaux. Il demanda à sa femme si la paille avait été mise à l'abri, et si les "engagés" avaient battu le blé au moulin. Aucun de ces travaux n'avaient encore été entrepris. Mais pour ne pas l'attrister Marie lui répondit affirmativement. "Oh! je suis content de ma terre c'te année!" murmura-t-il. Et ses yeux assombris s'éclairèrent d'une vive flamme.

Mais vers le soir la fièvre reparut, accompagnée de délire. Son souffle devint faible et rapide, son regard vitreux prit une fixité qui ne laissait presque plus aucun espoir.

La nuit passa ainsi, nuit interminable où les râles du moribond étaient entrecoupés d'appels inintelligibles.

Au petit jour, la mère Blouin entrant tout à coup dans la chambre, s'écria: "Mon Dieu, il s'en va, il s'en va!" Le curé qui arrivait au même instant eut juste le temps de l'administrer. Le mourant essaya de parler, balbutia quelques syllabes, puis il ferma les yeux: il était mort.

Ne pouvant croire à son malheur, Marie Dumont s'écroula sur une chaise, le visage dans les mains. Elle sanglota jusqu'au soir, paraissant ne rien voir, ne rien soupçonner de ce qui existait autour d'elle. Elle était là, dans une inertie qui ressemblait à de l'inconscience. Sa mère était arrivée et la mère Blouin, sa voisine, ne la quittait pas.

Mais il fallut revenir à la réalité. Les voisins arrivaient, de plus en plus nombreux; ce furent des témoignages sans fin de la plus profonde sympathie. Après les veillées funèbres, Marie dut dire un dernier adieu à celui qui était son unique soutien. Elle prit le long voile noir du veuvage.

La *Noune* n'avait pas compris tout de suite le malheur qui la frappait. Tant que le mort était resté exposé dans le salon, au milieu des draps blancs, elle crut que son frère dormait, revêtu de ses habits du dimanche.

Mais quand elle vit qu'on l'enfermait dans une boîte noire que plusieurs hommes portaient religieusement, elle comprit enfin qu'il n'était plus. Sans une parole, sans une larme, elle s'assit dans sa chaise à sa place ordinaire, et sa douleur s'exhala dans une sorte de plainte bestiale. Elle se lamentait comme une bête blessée qui souffre. Puis, la plainte diminua, et enfin, elle cessa tout à fait. Mais sa pensée était complètement éteinte: elle fut dès lors en tout pareille à une enfant.

La neige se mit à tomber sans répit: c'était bien l'hiver, cette fois, c'était l'hiver sans perspective de printemps dans le cœur de Marie. Seule, toute seule dans cette maison immense! La "Noune",

Votre **VADE-MECUM**

La Direction de

LA REVUE MODERNE

afin de parfaire l'excellence de ses relations avec les lecteurs, annonceurs et dépositaires de ce magazine, considère de précieuse utilité de se trouver plus intimement en contact avec tous et chacun. LA REVUE MODERNE *veut accomplir pleinement l'agréable devoir de vous plaire. Elle n'existe que dans ce but. S'il arrive donc que vous ayez à vous plaindre d'une déficience de service, je vous saurais gré de m'en faire part personnellement. Ma plus dévouée coopération vous est à l'avance assurée.*

En ce qui concerne la rédaction de LA REVUE MODERNE, *la qualité de ses articles, le choix de ses enquêtes, la présentation de ses pages, vos commentaires nous aideront sûrement. Quant à l'item de l'abonnement à notre Revue, il convient de mentionner que chaque représentant autorisé de* LA REVUE MODERNE *porte une carte d'identification. Dans le cas où l'abonnement est payé par versements, disons, pour éviter toute fausse interprétation, que la première somme versée à notre représentant constitue un paiement initial et que cette fraction du tarif ne saurait assurer la réception des douze livraisons de l'année si les versements ultérieurs ne sont pas effectués. On voudra bien voir en page 52 pour renseignements plus précis.*

Avec mes remerciements anticipés, je demeure votre entièrement dévoué,

Louis H. DUCLOS,
Président-directeur

"A travers l'Eden"

LA REVUE MODERNE

publiera le mois prochain un grand ROMAN FRANÇAIS INEDIT intitulé: "A Travers l'Eden", dont le manuscrit vient de lui être expédié par l'auteur, ANDRE CERCAMP. En retenant des ROMANS INEDITS directement en France, LA REVUE MODERNE *sait qu'elle plaira davantage à ses lecteurs et lectrices; qu'elle soulèvera partout un intérêt encore plus intense.*

Le roman inédit d'André Cercamp rappelle assez curieusement le genre de "Ces Dames aux Chapeaux Verts". C'est en somme le roman de l'héroïne, qui raconte son "eden" à la première personne. Autant la variété des situations captive le lecteur, autant le choix des personnages ajoute de charme au récit. Le calvaire de Mme d'Erblé, les espièglerie de Jeanne et Pierrot, l'étrange caractère d'Yseult, l'humeur du père Bécart donnent une vie extraordinaire de vérité à cette oeuvre. Ne manquez pas de lire ce GRAND ROMAN FRANÇAIS INEDIT dans le numéro de mai de LA REVUE MODERNE.

Un coeur fidèle

après plusieurs mois de survivance toute animale s'éteignit à son tour, loque humaine qui ne rappelait rien du bien-aimé disparu.

Après avoir réglé les affaires les plus importantes, Marie se remit machinalement à son ouvrage, sans trop savoir pourquoi. Elle filait, à certaines heures, mais elle ne tardait pas à laisser le rouet, comme si elle avait entendu la voix de son mari: "Laisse donc ça, femme: il y a belle lurette que le soleil est couché!"

Malgré tout il fallut songer à diriger les travaux de la ferme. Au printemps ce fut la semence, l'été la récolte, et l'automne les labours.

Dès que vint le printemps, Marie prit comme "engagé". Pit Lefrançois. Il avait déjà travaillé sur leur terre, s'entendait bien aux travaux des champs, était robuste et vaillant comme quatre. Il se levait au petit jour et déjeûnait en marchant. A l'ouvrage il n'avait pas son pareil. Aussi s'en remit-elle beaucoup à lui pour la conduite des travaux.

***

Cinq ans s'écoulèrent ainsi, cinq ans de labeur sans joie. Les mêmes saisons revenaient toujours avec les mêmes tâches, mais les ambitions d'autrefois s'étaient évanouies.

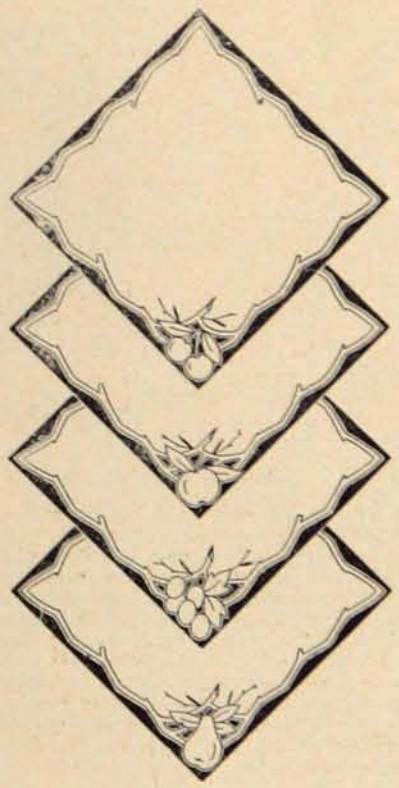
Marie ne voulait pas, néanmoins, quitter cette terre qui lui rappelait tant de souvenirs heureux. Car Eusèbe Landry lui avait procuré des joies bien douces: elle s'était trouvée dans son milieu, sans dévier des traditions de sa race, en s'attachant à la terre.

Toute autre se fut peut-être prévalue de son éducation soignée pour s'orienter vers les grandes villes où l'on rencontre tant de plaisirs captivants. Mais la fille des Dumont, après ses études, n'avait pas entrevu d'autre avenir que la vie des champs. Elle avait vu s'évanouir il est vrai, un premier rêve, un premier amour; mais les cœurs simples n'ont rien de romanesque et une affection solide peut remplacer les premières tendresses et créer quand même du bonheur.

C'était donc la cinquième année de veuvage. On était à l'automne. Les récoltes avaient été abondantes plus encore que de coutume. Pit Lefrançois était décidément un habile contre-maître.

Mais voici que des événements imprévus allaient surgir, par un beau soir de l'arrière-saison.

La "brunante" tombait. Un cercle violet enveloppait les collines et le paysage achevait de s'évanouir dans l'ombre du



Avez-vous songé à préparer des serviettes de ce genre-ci pour le lunch?

soir. L'hirondelle s'en allant d'un vol rapide, rasait le sol. Marie Dumont dans son jardin, sarclait une plate-bande où les feuilles sanglantes des betteraves et les feuilles vertes des choux se mélaient aux géraniums en fleurs. Soudain, du côté de la maison elle entendit des pas légers. Elle releva la tête et resta interdite en apercevant près de la clôture un homme qui s'avançait vers elle avec lenteur. Il s'arrêta à la barrière et se mit à la regarder sans parler. Il était de hauteur moyenne les épaules larges, et portait un chapeau à la mode des villes, un chapeau à bords roulés qui lui descendait bas sur le front. D'abord elle le prit pour un inconnu. Elle allait lui demander ce qu'il voulait quand tout à coup, mille impressions lui revinrent du fond du passé. Voici maintenant qu'elle le reconnaissait, qu'elle reconnaissait ce beau visage bruni à la blonde moustache et ces yeux qui brillaient doucement comme des étoiles lointaines... — Mon Dieu! Est-ce que je rêve! s'écria-t-elle. Mais, c'est Jean Beaulieu!

— Non, tu rêves pas, c'est moi! Il ôta son chapeau et s'avança en lui tendant la main.— Viens à la maison, dit-elle, je vas allumer la lampe pour te voir comme il faut...

Elle l'entraîna dans la cuisine où il s'assit puis une fois la lampe allumée elle le regarda longuement pour bien s'assurer que c'était lui.

C'était bien lui, le compagnon de jeunesse, c'était encore la même expression de bonté partout empreinte sur son visage, c'était bien son regard aussi doux qu'un ciel d'été... Cependant, comme il avait vieilli! La tristesse se mêlait à son sourire, des rides traversaient son front et des cheveux gris paraissaient sur ses tempes. Comme il avait souffert!... Un sentiment de pitié profonde envahit la jeune femme, puis un sentiment de remords. Comme il avait dû souffrir! Et tout cela à cause d'elle. Les sombres jours de désespoir dans l'ombre des routes inconnues, les années d'ennui vécues loin des siens, l'horreur de se trouver seul dans un pays étranger, loin, si loin de tout ce qu'il avait aimé, il avait souffert tout cela à cause d'elle puisqu'il s'était enfui après son abandon, cet abandon brutal qui avait tout détruit.

Assis devant elle, un peu courbé en avant, tournant entre ses mains son chapeau de feutre mou, il regardait avec ardeur, de toute son âme, celle qui était pour lui la seule, l'unique bien-aimée. Il était comme un avare qui a retrouvé son trésor. Il la regardait sans cesse ne pouvant en détacher sa vue, comme l'assoiffée regarde la source que ses lèvres brûlantes recherchent. Il s'enivrait d'elle, de sa chère présence, et son visage avait pris une expression lumineuse.

Mais ce silence ne pouvait durer.— Je suis arrivé depuis deux jours seulement, dit-il. J'étais engagé sur la ferme d'un millionnaire à Lowell. L'ennui m'a pris, je suis parti. J'ai su l'année dernière, ajouta-t-il, en baissant la voix, que ton mari était mort...

Il ne détachait pas ses yeux de ses yeux à elle, épiant l'étincelle révélatrice d'un aveu d'amour, cherchant la confiance nécessaire aux confidences les plus intimes.

Marie se sentait de plus en plus remuée en face de cet amour simple, tenace comme un chêne, de cet amour qui n'avait pas faibli, que ni le temps ni les distances n'avaient pu ébranler.

Elle demanda. — Comment t'arrangeais-tu là-bas? As-tu rencontré de la misère?

— Ah! oui, à plein! Tu sais que je suis parti avec deux autres, Joseph à Albert Blais et Baptiste Lemieux. On a fait un bout en char, mais l'argent a manqué, il a fallu aller à pied. Par là c'est pas comme ici: on héberge pas les passants. On couchait dans les granges, et on s'arrêtait dans les bois pour manger le pain et la viande qu'on prenait sur les planches des magasins. C'est effrayant, mais c'est vrai. On s'est rendu comme ça à la frontière des Etats, puis là on s'est engagé à un moulin de bois pour le flottage des billots. Deux jours après, Baptiste Lemieux est tombé à l'eau et a disparu pour toujours. J'ai donné la moitié de mon salaire pour le faire chercher, mais on l'a jamais trouvé. Ça nous a fait bien de la peine. La semaine d'après on est parti pour l'Abitibi. On s'est engagé à Amos chez un habitant polonais. Deux mois plus tard, Joseph Blais se mariait avec la fille du voisin, un canadien qui avait grand de terre. Il se trouvait établi. Quand j'ai vu cela j'ai dit: je m'en vas. Je reste pas ici comme un as de pique! Pourtant il y avait la belle-sœur de Blais qui me faisait une belle façon. Elle m'invitait à tout bout d'champ. J'aurais eu rien qu'un mot à dire, mais je l'aimais pas.

— Tu voulais pas te marier toi, Jean?...

— Je pouvais pas, je pouvais pas... j'avais l'idée ailleurs...

Ils se turent tous les deux, lui ému, elle ravie. Elle écoutait, curieuse et charmée,

(*Suite à la page 43*)

"Je me suis toujours servi de l'Huile 3-en-Une pour ma machine à coudre. Je couds depuis 32 ans — pour les autres aussi bien que pour ma famille — sur cette même machine, et elle fonctionne encore parfaitement. MME ANNA BOND, *Iowa*

UN PRODUIT CANADIEN

L'Huile 3-en-Une est légère, pure, ne renferme pas de colle. Spécialement préparée pour protéger de 3 manières, elle nettoie, lubrifie et prévient la rouille. Ayez-en sous la main. Employez-la souvent.

3-IN-ONE OIL

Le docteur dit:
Prenez la prescription

BILOCOLATE
aux sels biliaires
Pour soulager **douleur au foie.**
1 *En vente partout* - 50¢ *la boite*

IL NE FAUT PAS RISQUER

qu'un simple mal de gorge dégénère en inflammation des amygdales, abcès, catharre ou occasionne une affection plus grave encore. Evitez l'opération de la gorge. Depuis des années,

TON-SI-NOL

a donné des résultats surprenants parce qu'il agit directement sur les tissus malades. Ce n'est pas un remède qui ne fait que passer dans la gorge, mais bien un gargarisme efficace.

TON-SI-NOL

n'a rien de commun avec des préparations d'ordre secondaire et à prix inférieurs. C'est un remède sérieux qui peut vous éviter l'opération.

●

Fabriqué par
La Société TON-SI-NOL
Enregistrée
NORMANDIN, QUE.

No. 15028 — Loi des spécialités pharmaceutiques ou médicaments brevetés.

En vente à la
PHARMACIE MONTREAL
916 est, Ste-Catherine HA. 7251

$1.25
LA GROSSE BOITE

LES RECETTES DE NOS CORDONS-BLEUS

Soufflé aux noix

FAIRE sécher des noix au four; les éplucher et les concasser; faire cuire, par ailleurs 4 lbs de pommes dans très peu d'eau, avec sucre et vanille; laisser refroidir. Battre en neige ferme trois blancs d'œufs, y mêler les noix puis, peu à peu, la purée de pommes. Faire prendre au bain-marie.

Fonds d'artichauts florentine

TROIS artichauts pour 2 personnes, une cervelle de veau, une cuillerée et demie d'épinards à la crème par artichaut, une cuillerée à entremets de gruyère râpé par fond d'artichaut, jus de veau, citron, huile.

Pendant que cuisent les artichauts à l'eau bouillante salée, faites dégorger la cervelle à l'eau tiède, blanchissez-la dans de l'eau bouillante salée, additionnez d'un peu de jus de citron, de sel, de poivre.

Les artichauts étant cuits, débarrassez les fonds du foin et des feuilles; pour qu'ils ne noircissent point, frottez-les de citron puis posez-les dans une sauteuse contenant, jus de citron, un verre et demi d'eau, une cuillérée d'huile, sel, poivre, le tout bouillant. Après une demi-heure de douce cuisson, retirez les fonds, égouttez-les pour les placer dans un plat de service à gratin. Garnissez chaque fond avec la cervelle pilée amalgamée avec les épinards, l'amalgame relevé d'une pointe de muscade et d'une de Cayenne. Saupoudrez de gruyère, arrosez de beurre fondu, faits gratiner au four et, si vous disposez de jus de veau, arrosez en chaque fond.

Oignons entiers sur croutons

DE gros oignons, sel, poivre, bouquet garni, beurre, un peu de farine, vin rouge, un cornichon, un filet de vinaigre, croûtes de pain grillé.

Epluchez de gros oignons, en évitant de couper les points, afin qu'ils restent entiers à la cuisson; faites-les bouillir quelques minutes, égouttez-les et placez-les l'un contre l'autre dans une casserole avec sel, poivre, bouquet garni et beurre. Faites à part un roux, jetez-y un peu d'oignon émincé, mouillez au vin rouge, liez la sauce et versez-la à travers une passoire sur les oignons. Mettez ceux-ci au feu et cuisez doucement en ajoutant un cornichon haché et un filet de vinaigre. Disposez chaque oignon sur une croûte de pain grillé, couvrez avec la sauce.

Curry d'aubergines

QUATRE aubergines. Deux oignons, 4 onces de lard de poitrine. Quatre cuillérées d'huile. Un œuf de beurre. Une cuillérée de poudre de curry.

Pelez les aubergines, épépinez-les, coupez-les en tranches égales, faites-les revenir dans l'huile, à la poêle. Par ailleurs, dans une poêle contenant du beurre, faites revenir à feu doux, durant dix minutes, le lard divisé en dés, puis blanchi et égoutté; joignez-y les oignons, puis saupoudrez de poudre de curry. Ajoutez alors les tranches d'aubergines, terminez en couvrant et cuisez à feu doux.

Servez très chaud avec du riz cuit ou même avec des pâtes cuites à l'eau salée. dont la saveur fade sera ainsi relevée.

Pour le Thé

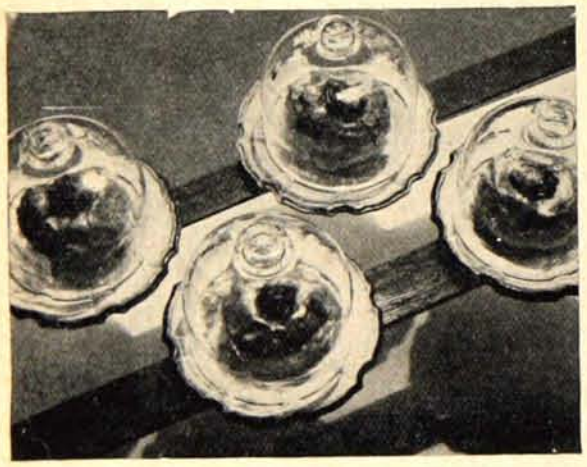
Merveilles frites

FAITES un puits avec de la belle farine et mettez-y deux œufs, une grande cuillerée de crème fraîche ou du lait tiède, 2 onces de beurre et un peu de sucre. Pétrissez le tout un bon moment et laissez reposer deux heures et demie. Etendez cette pâte de manière à lui donner l'épaisseur de deux pièces de cinq sous et coupez-la par morceaux de formes variées; mettez-les dans la friture très chaude et servez-les biens jaunes et saupoudrées de sucre.

Crème de concombre

UN concombre. Deux oignons. Un piment. Un petit œuf de beurre. Deux jaunes d'œufs. Un grand verre de lait. Croûtons frits.

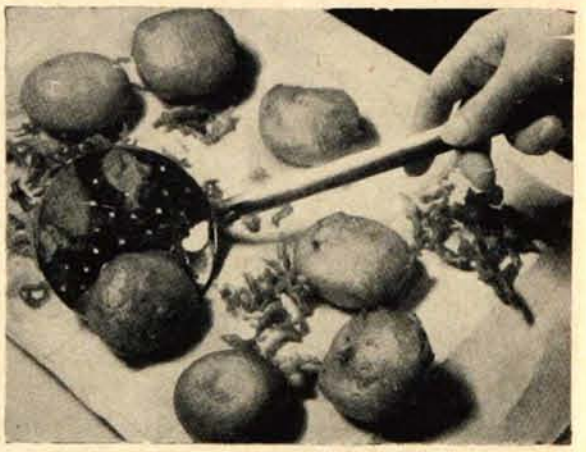
Ayant pelé le concombre, coupez-le en tranches pour le faire dorer dans du beurre chauffé dans une casserole en même temps que les oignons émincés; le tout étant doré à point, mouillez avec une chopine et demie de bouillon de légumes ou, mieux encore, du bouillon de volailles; sel, poivre, pointe de muscade, un piment, un clou de girofle. Donnez trois quarts d'heure d'ébullition continue; passez au tamis, faites bouillir à nouveau. Vérifiez l'assaisonnement. Cinq minutes avant de servir, liez avec les jaunes d'œufs délayés dans le lait. Ajoutez hors du feu une noix de beurre, peuplez le potage avec des croûtons frits au beurre ou de gros pois cuits à l'eau salée.



Petits gâteaux chauds

2 tasses de farine,	½ c. à thé de sel
4 c. à thé de poudre à pâte	1 œuf
2 à 4 c. à table de beurre ou graisse	2 c. à table de sucre
¾ tasse de lait	1 tasse liquide
	½ tasse d'eau

TAMISER la farine 2 ou 3 fois avec la poudre et le sel, battre l'œuf, ajouter au lait et au sucre, puis incorporer ce mélange aux ingrédients sec. Ajouter le beurre fondu. Faire tomber par cuillerées sur une tôle graissée. Cuire 20 à 30 minutes.



Coupe Melba

POUR six personnes: Choisir 3 belles pêches de qualité tendre et bien mûres, les diviser en 2 parties, les débarrasser de leur pelure, les déposer dans une terrine, les couvrir de sirop bouillant parfumé a la vanille et les faire refroidir sur glace.

Garnir 6 coupes en cristal, aux trois quarts de leur hauteur, de glace à la vanille. Sur la glace de chaque coupe, poser une demi-pêche, le côté extérieur en-dessous. Un noyau en pâte d'amande praliné, placé dans le creux de chaque demi-pêche donnera l'illusion du noyau naturel. Masquer les demi-pêches de purée de framboises sucrée. Jeter sur chaque coupe un léger voile de sucre pilé.

Côtelettes d'agneau Mont-Royal

FAIRE macérer dans de l'huile, pendant deux heures, des côtelettes d'agneau, en ayant soin de mettre dans l'huile de nombreux grains de poivre rouge. Egoutter ensuite soigneusement les côtelettes, les passer des deux côtés et les faire griller vivement sur le gril. Les servir brûlantes sur une purée de topinambours ou de fonds d'artichauts, ou encore sur une purée Soubise (purée d'oignons).

Sauce cossetarde

DEUX cuillerées à thé de sucre, 1 cuillerée à thé de farine, une pincée de sel, 1 jaune d'œuf bien battu, 1¼ tasse de lait amené au point d'ébullition, ½ cuillerée à thé de vanille.

Combinez ensemble le sucre, la farine, le jaune d'œuf. Ajoutez une petite quantité de lait, en brassant vigoureusement. Ajoutez le reste du lait dans le bain-marie et cuisez jusqu'à ce que le mélange épaississe en remuant constamment. Refroidissez. Ajoutez la vanille. Cette recette donne 1½ tasse de sauce.

Gelée de pruneaux

UN tiers de livre de pruneaux; 1 tasse de sirop de blé-d'Inde; ¼ tasse de jus de citron; 2 cuillerées à soupe de gélatine granulée; ¼ de tasse d'eau froide.

Faites cuire les pruneaux dans l'eau jusqu'à ce qu'ils soient tendres. Enlevez les noyaux. Faites tremper la gélatine dans l'eau froide et ajoutez-y deux tasses de jus, dans lequel les pruneaux ont cuit. Ajoutez le sirop de blé-d'Inde, le jus de citron et les pruneaux. Moulez, faites refroidir et servez avec ou sans crème.

Endives braisées

LAVER des endives laissées entières, bien les égoutter et secouer; faire chauffer un bon morceau de beurre dans un plat à feu assez grand, y ranger les endives crues côte à côte, les saler et les arroser copieusement de jus de citron. Couvrir d'un papier huilé et les mettre au four jusqu'à ce que ces légumes commencent à jaunir en dessous. A ce moment, ils doivent être cuits. Retirer les quelques feuilles grillées du dessus et servir arrosé de bon jus de veau ou de sauce madère, ou encore de beurre fondu.

Saucisson de volaille

AVANT de mettre la poule au pot, retirez-en le foie, le gésier, le cœur, les poumons, et hachez le tout ensemble. Ajoutez-y alors un œuf entier et de la mie de pain autant qu'il est nécessaire pour faire du tout une pâte consistante; salez et poivrez. Roulez ensuite votre pâte dans une feuille de chou en donnant la forme d'un saucisson et attachez.

Mettez votre saucisson dans la marmite où suit la poule, une demi-heure avant que celle-ci soit cuite.

Ce saucisson peut se manger chaud, mais il est meilleur froid.

Pommes de terre portugaises

(Vingt cinq minutes de cuisson.)

SIX pommes de terre, quatre tomates, deux cuillérées d'huile, sel, poivre, ail, bouquet une noix de beurre.

Epluchez pommes de terre et tomates. Creusez les pommes de terre, coupez les tomates en deux, et farcissez chacun de ces légumes d'un hachis composé d'ail, de sel, de poivre, de persil et d'un peu de beurre. Faites chauffer de l'huile dans une cocotte. Quand elle est bien chaude, disposez, en les alternant, tomates et pommes de terre. Mouillez d'une très petite quantité d'eau chaude, salez légèrement, ajoutez un petit bouquet garni et faites cuire à petit feu pendant vingt-cinq minutes environ.

Salade au riz

FAITES bouillir de l'eau salée, mettez une demi-tasse de riz Caroline, faites bouillir pendant 18 minutes et laissez refroidir à l'eau froide. Quand le riz est refroidi, égoûtez-le bien, il faut qu'il soit bien sec. Placez-le dans un bol avec 2 piments rouges coupés en petits dés. Salez, poivrez, ajoutez un jus de citron et liez-le avec de la mayonnaise. Vous pouvez ajouter du homard ou des crevettes.

Ce plat se sert comme "hors-d'œuvre".

Que fait-on des SOURDS-MUETS AVEUGLES?

(*Suite de la page 29*)

l'étincelle cachée que cette fruste enveloppe peut recéler. Et cette étincelle divine trouvée, tout devient possible. On a réussi des transformations presque incroyables.

— Celle de Ludivine Lachance.

— Elle n'est pas unique. Et c'est heureux. Il y a aux Etats-Unis, plus de dix millions d'enfants anormaux.

— Dix millions!

— Cela paraît effrayant, mais les statistiques l'établissent. Cela comprend les infirmes, les tuberculeux graves, les arriérés mentaux, des enfants de conduite extravagante, les plus affligés parmi les bègues, et quelques autres catégories. A ceux qui ont le bonheur d'être élevés dans leur famille, il faut laisser leur part de responsabilité, de décision. Car cela aussi s'ankylose, et se récupère difficilement. Qu'ils participent autant que possible à la vie de la famille, qu'ils aient des amis parmi les enfants normaux.

— Votre école est celle de la confiance, de l'énergie, de l'activité.

— Ma propre vie est si affairée, si pleine de choses, de gens, de mouvement, que malgré ma surdité le monde me paraît plutôt bruyant que silencieux.

Mme Rocheleau est aidée par son mari, fonctionnaire retraité du gouvernement de Washington, qui participe à la croisade pour les infirmes. Tous deux me parlent encore de la France et du Canada que ces Franco-Américains n'oublient pas. Madame Rouleau est une grande et belle femme, au buste large. Elle s'est animée, et sa voix, un peu rauque aux premières syllabes, paraît bientôt normale, basse et pressée. Comme je l'admire, cette maîtresse d'énergie qui admire tant les petites Sœurs! Nous sommes dans une chambre claire de la vaste maison des Sœurs de la Providence, dont j'aime longer, le matin, en me rendant à mon travail, les beaux ormes et les érables rouges. Les fenêtres sont ouvertes; on entend les tramways grincer sur leurs rails.

Je ne pourrai plus passer devant ces fenêtres sans évoquer ce que je viens d'entendre, la grande leçon de Corinne Rocheleau.

La joie de vivre retrouvée

Depuis cette entrevue, j'ai fait visite à la Sœur Angélique-Marie et à ses neuf sourdes-muettes-aveugles. J'ai encore mieux compris quelle patience, quel dévouement, quel travail formidable, arrivent à transformer ces déshéritées en personnes heureuses de vivre. Et je dis bien: heureuses de vivre. Une des sourdes-muettes-aveugles a fait rapidement ma connaissance, et constaté, avec ses doigts qui ne sont pas aveugles, comme je suis grand et efflanqué. Nous causons. Je lui demande, par le truchement de Sœur Angélique-Marie, si elle ne s'ennuie pas. La réponse ne trahit nulle hésitation.

— Les journées ne sont pas assez longues, monsieur. J'aime tant à lire. Le moment de me coucher vient toujours m'interrompre... Mais si je ne dors pas la nuit, je n'ai pas besoin de lumière, comme vous, pour lire. Nous lisons, au toucher, nos livres en Braille; c'est bien pratique et bien agréable.

Puis j'assiste à une leçon de géographie. La sourde-muette-aveugle me montre sur la carte, en les énumérant, les comtés de la province de Québec. Combien de gens qui entendent, parlent et voient ne sauraient en faire autant.

Une religieuse, à voir que les "élèves" ne se sont pas trompées devant le visiteur, rayonne de plaisir. Cette jeune religieuse commence, sous la direction de la Sœur Angélique-Marie, son apostolat auprès des sourdes-muettes-aveugles. Quant à la Sœur Angélique-Marie, qui se consacre à cette œuvre depuis un assez bon nombre d'années déjà, et fut l'éducatrice de Ludivine Lachance, il est sans doute superflu de dire si elle aime sa tâche, qui est, selon l'expression de Corinne Rocheleau, de créer des âmes.

J'ECOUTE...

(Respectueux hommage à mon épouse.)

J'écoute; vous chantez un chant harmonieux...
Sur le blanc clavecin vos frêles doigts s'agitent,
Et mon cœur frissonnant, calme et silencieux,
Se plaint que ces instants trop vivement s'effritent...

O très chers moments de douceur
Et d'espérances charmeresses!...
O bruissements de bonheur,
Légers, subtils, si pleins d'ivresses!...

J'écoute; vous parlez, sereine, infiniment,
Et je suis suspendu tout entier à vos lèvres.
Une larme en vos yeux tremble confusément.
Je me sens consumé d'une implacable fièvre...

O l'heure des aveux si doux,
Des rêves ébauchés dans l'ombre!
O les regards presque jaloux,
Et les illusions sans nombre!...

J'écoute car enfin vous me parlez tout bas
Dans la nuit qui s'abaisse oppressée et discrète;
J'écoute... et votre voix, la plus douce et secrète,
Me murmure des mots que je n'écrirai pas...

Rosario VENNE

Extrait d'une œuvre en préparation: *La chaîne aux anneaux d'or.*

Gilbey's LONDON DRY Gin

En vente partout au Canada
W. & A. GILBEY, LTD. Londres, Ang., New Toronto, Ont.

Heureux de n'avoir pas eu l'appendicite!

JOHN HART, de Halifax, a de la chance de n'avoir jamais été opéré de l'appendicite!

En effet, cet innocent a été à deux doigts d'être condamné pour un crime qu'il n'avait pas commis. Accusé d'un vol de vêtements au camp de chômeurs d'Eastern Passage, il a été sauvé de la condamnation à la prison par l'examen médical révélant qu'il n'avait aucune trace abdominale d'une opération pour l'appendicite.

La plainte avait été déposé contre un certain John Hart qui, hospitalisé quelque temps au camp de chômeurs, en était parti en volant des vêtements. Le chômeur John Hart, arrêté à Halifax, protesta de son innocence, affirmant qu'il n'avait jamais séjourné au camp. Les autorités du camp fournirent à la Justice un bon moyen de le confondre: Hart avait été opéré de l'appendicite, à l'infirmerie du camp même, et l'on trouverait sur lui les traces du bistouri.

L'accusé se prêta volontiers à l'examen médical: ne portait aucune trace d'opération. On en conclut que le coupable est un homonyme.

John Hart a tout de même de la chance de n'avoir jamais eu l'appendicite!

● **GLACE AU CHOCOLAT AU LAIT EAGLE**

2 carrés chocolat non sucré — 1½ tasse (1 boîte) Lait Eagle Condensé-Sucré
1 cuil. à soupe eau

Faites fondre le chocolat au bain-marie. Ajoutez le Lait Eagle Condensé-Sucré. Remuez au-dessus de l'eau bouillante 5 minutes, jusqu'à épaississement. Ajoutez l'eau. Laissez tiédir. Etendez sur le gâteau froid. Suffit à glacer le dessus et les côtes de 2 étages de gâteau (9 pouces) ou généreusement le dessus et les côtes d'un gâteau en forme de pain, ou environ 24 Petits Fours.

N'employez jamais que du LAIT EAGLE *Condensé-Sucré pour la préparation de cette recette. (Vous ne la réussirez pas avec du Lait Evaporé. Comprenez-en bien la différence)*

Vous ne *pouvez* pas manquer cette glace au chocolat parfaite! Elle n'exige que deux ingrédients et cinq minutes de cuisson. Se peut-il rien de plus rapide et de plus facile? Elle s'étend en ondes lisses comme du satin; elle n'est ni granuleuse, ni trop épaisse, ni trop claire; et, mieux que tout cela, elle est à l'épreuve de la faillite.

GRATIS! Nouveau et merveilleux livre de recettes!

La couverture, brillamment coloriée, est prometteuse de friandises. Trente-six grandes pages, remplies de Recettes Magiques, d'une facilité et d'une rapidité incroyables, contiennent: onze glaces, tartes succulentes, petits fours, bonbons, cossetardes! Mayonnaise en 2 minutes! Méthodes faciles et rapides pour préparer sauces, breuvages, crèmes glacées (à la sorbetière ou au réfrigérateur automatique)! Ecrivez à: The Borden Company Limited, Yardley House, Toronto-2, Ontario.

Nom_____
Rue_____
Ville_____ Prov._____
(Ecrivez nom et adresse en lettres moulées)
6-46 Ce coupon peut être collé sur une carte postale 133F

LA FEMME CHEZ ELLE

Le domaine de la mode

Combien en est-il qui contemplent avec mélancolie un manteau de fourrure défraîchi et râpé. Il est de toute évidence qu'il n'ira pas jusqu'au bout... et le bout de l'hiver ce n'est pas mars. Car si, dès le début de février, le printemps se glisse entre les nuées, en revanche, jusqu'au coeur de mai l'hiver a des retours et des traîtrises.

Mieux vaut donc faire face résolument à la difficulté. Ce manteau usagé qui va faire mauvaise figure pendant deux ou trois mois, sacrifions-le et, de son rôle de premier plan, faisons-le passer au rôle d'utilité. Assignons-lui un modeste emploi de fourrage, et puisque l'hiver va vers son déclin, nous ferons de ce fourrage un fourrage présentant plusieurs avantages. Un avantage pratique d'abord, puisque, grâce à sa mobilité, nous ne le glisserons sous notre manteau qu'autant que la nécessité s'en fera sentir. Un avantage de facilité ensuite, car ce fourrage que nous pourrons porter le poil en dehors n'exigera pas une transformation complète de notre vêtement. N'oubliez pas en effet, Lectrices Amies, que dans un fourrage le sens du poil ne doit pas être le même que dans un manteau. Pour un manteau, dans un grand nombre de fourrures le poil doit être placé les pointes en haut. Dans un fourrage, les pointes des poils seront toujours tournées vers le bas... faute de quoi la fourrure agissant comme ces épis appelés "voleurs" que les enfants se glissent dans la manche, agripperait le tissu de votre robe et le ferait remonter peu à peu de la manière la plus incommode et la... moins convenable.

Pour établir votre fourrage, vous enlèverez les manches de votre vêtement dont les morceaux en bon état vous permettront de réparer les parties les plus abîmées de votre manteau; vous maintiendrez la ouatine, qui vraisemblablement étoffe votre fourrure, et vous doublerez d'un satin souple en soie ou en rayonne.

Ainsi établi ce fourrage se glissera, quand le besoin s'en fera sentir, sous un joli manteau de lainage tout frais et pimpant qui vous permettra de finir l'hiver en beauté et de commencer le printemps sans honte.

Détails et accessoires

L'extrême simplicité de la mode actuelle favorise l'éclosion d'une foule de jolis détails. Le collier, par exemple, prend une extrême importance sur les robes toutes simples. Il est la note indispensable qui donne le fini à un ensemble très sobre. Comment décrire cette multitude de perles, d'anneaux, de rondelles, d'olives, qui entrent dans la composition de ces colliers! On mêle volontiers à des torsades de fil d'or des perles de verre de la grosseur d'un très petit pois, très lisses, de coloris très francs empruntés à la gamme des pierres précieuses. Ces perles se disposent en groupe et forment des fleurs ou des fruits rappelant la mûre. Mêlées aux fils d'or, ces perles composent des bijoux d'un éclat charmant; on assortit le plus souvent le bracelet au collier, à moins que ce ne soit la boucle de ceinture ou le fermoir du sac.

Avec les premiers soleils printaniers, on verra apparaître, encadrant le délicat ovale féminin, des fraises tuyautées en linon ou organdi; elles seront en excellent accord avec les petites toques Henri II piquées d'une plume sur le devant.

Un peu de tout

La mode ne se désintéresse pas de notre coiffure. Elle nous engage actuellement à dégager notre front et à séparer nos cheveux, parfois par une raie médiane, et à les rouler en petites boucles au-dessus de l'arcade-sourcillière... à les disposer en tresse formant couronne autour du front... ou encore à les peigner simplement rejetés en arrière en vagues souples.

Le Japon multicolore

Samedi dernier, Mlle Edith Baker, sœur de l'assistante garde-en-chef du Sanatorium Laurentien, y fit une causerie sur le Japon où elle résida quelques années et enseigna. Elle est donc très versée dans tout ce qui concerne l'Empire du Levant. Vêtue d'un kimono mauve orné d'un large ceinturon appelé obi, chaussée de sandales aux semelles épaisses, et une fleur en ses cheveux, elle personnifiait bien la gracieuse Japonaise au costume exotique. Des vues d'un merveilleux coloris, montrées à la lanterne magique, agrémentèrent cette causerie pleine d'intérêt, de vivacité et de charme.

La première vue représentait le Foudji-Yama dont le sommet est couvert de neiges éternelles. Au pied du "mont sacré" s'élèvent Tokio et son port de mer. Yokohama, qui est relié à la capitale par un large boulevard où de luxueux automobiles roulent près des rickhaws, et par un canal où les barques chargées de marchandises se croisent et s'entrecroisent. Tokio, dont la population est de quatre millions, est la plus grande ville du monde par son étendue. Les imposants édifices de sa partie commerciale lui donnent l'aspect d'une ville d'Europe ou d'Amérique. Il en est de même de Nagasaki, Kobé, Osaka et autres villes, dont les constructions modernes contrastent étrangement avec les demeures, les temples, les palais, aux toits pointus et retroussés, couverts de tuiles roulées, à la façade de bois sculpté ou recouvert de laque noir, rouge ou verte. Les maisons y sont d'un ou deux étages et les murs composés de panneaux de papier ouverts au grand soleil durant tout le jour.

Les nombreux temples et sanctuaires shintoïstes et boudhistes s'élèvent tous au milieu de sites enchanteurs, car le Japonais est un grand admirateur de la Nature et vénère les fleurs et les arbres, surtout le cerisier dont la floraison est célébrée par des fêtes populaires. La foule envahit alors les parcs pour y prendre le thé, danser et jouer à l'ombre des arbres fleuris. Les azalées, les iris et les chrysanthèmes sont les fleurs favorites et ornent les jardins de rocaille, lesquels, avec leurs arbrisseaux multiformes et leurs ruisseaux franchis de ponts arqués sont caractéristiques des paysages japonais.

L'élevage du ver à soie, le filage et le tissage de la soie forment l'industrie essentielle du Japon, mais la soie artificielle lui fait forte concurrence. Dans ces îles montagneuses et volcaniques le sol fertile est restreint et est affecté à la culture du thé et du riz. Les rizières exigent beaucoup de labeur et rapportent peu, de sorte que la classe rurale est là aussi pauvre qu'en bien d'autres pays. Heureusement, les japonais sont très frugaux et le minuscule menu des classes aisées, elles-mêmes, étonne souvent les occidentaux.

Les Japonais aiment le théâtre dramatique avec décors et costumes somptueux. Les acteurs se composaient autrefois exclusivement d'hommes, mais avec l'adoption de certaines coutumes étrangères, les femmes ont fait leur apparition sur la scène nipponne. Le cinéma y est de plus en plus populaire, et il est étrange d'observer que grâce à lui le peuple japonais apprit à rire, car en ce pays où la politesse et la réserve sont excessives, il était considéré impoli de rire ou de pleurer en public.

Très moderne sur plusieurs points, le Japon reste au fond traditionnaliste. Les journaux ne rapportent-ils pas que malgré les troubles et l'agitation causés par les récents assassinats politiques, des préparatifs se font dans tout le pays pour la fête des Poupées, qui est la fête annuelle des enfants! Ceux-ci, dit-on, sont les bijoux du Japon. Il n'y a pas de doute que les parents, riches ou pauvres, prennent grand soin de leurs trésors et qu'il n'y a pas d'enfants plus heureux que les petits Japonais.

Marguerite Brodeur

Le domaine de la mode

Eclectisme

Mais sans doute rêvez-vous déjà, Madame, aux premiers beaux rayons de soleil qui vous permettront de vous risquer dehors avec un joli tailleur réchauffé d'un renard.

Quelle coupe convient-il d'adopter? Le plus agréable des électisme règne dans la mode actuelle. Vous pouvez choisir selon votre type personnel le genre qui vous convient le mieux. Etes-vous mince, de tournure vive et légère et d'un âge en accord avec le renouveau? Adoptez une de ces charmantes jaquettes courtes qui prennent bien la taille, découpent la silhouette, accusent les lignes pures. Vous noterez que la mode actuelle préconise volontiers la jaquette différente de la jupe. Tantôt la jupe est en tissu classique et la jaquette en tissu fantaisie, et tantôt c'est l'effet contraire qui est choisi. Mais il est plus logique de porter une jupe classique avec une jaquette fantaisie. On fait pour celle-ci toutes sortes de séduisants tissus et notamment des tissus ciselés qui constitueront une des nouveautés de la saison.

Pour en revenir à la forme des vêtements, vous pouvez choisir, si vous êtes grandes, la longue jaquette trois-quarts qui a toujours si belle allure. Vous aurez, en outre, la ressource des petits paletots vagues et celle non moins intéressante de scapes, sans compter le blouson qui, lancé aux sports d'hiver, va continuer une carrière printanière.

l'aveu de ce douloureux amour qui avait été pour lui sa joie, son unique joie.

Elle avait tout de suite saisi le sens de ces paroles: "j'avais l'idée ailleurs"... Elle comprit qu'il voulait dire: "C'est toi que j'aimais, tu le sais bien! C'est à toi que je pensais, jour et nuit, au travail, au repos, c'est toi qui étais mon rêve, ma pensée, ma vie!"...

Ils demeuraient ainsi sans parler. Par la porte entr'ouverte on apercevait les branches secouées par la brise embaumée du soir. Les coteaux étaient couronnés d'un nimbe léger. Le cri sec du grillon se faisait entendre par intervalles et le vent commençait à s'élever, faisant onduler l'avoine au fond des champs...

Les épaules courbées, pâle, le regard plein de tristesse, à voix basse, Jean relatait les principales étapes de la pénible vie qu'il avait menée depuis son départ du pays. A raconter ainsi ces tristes moments il les revivait dans son imagination, et son âme se trouvait comme plongée dans un flot d'amertume. Le dos de plus en plus courbé, le front de plus en plus pâle, il parlait lentement et les souvenirs affluaient...

— Personne sait ce qu'on endure quand on n'a pas de chez soi, qu'on est comme le juif-errant qui va de place en place! J'oublierai pas cela du restant de mes jours...

J'ai eu gros d'peine, gros d'peine...

Des fois, le soir, quand j'étais rendu au bout de mes forces, je frappais à la première porte pour demander à coucher. Tout d'suite j'entendais pousser le verrou et personne me répondait. Il fallait coucher sur la paille dans la grange, comme les vagabonds...

J'ai eu gros d'peine, gros d'peine...

Mais une fois j'ai été bien reçu. C'était chez un couple d'habitants, des français qui restaient près d'Amos. L'homme m'a dit: "Vous êtes un Canadien français; vous parlez la même langue que moi, venez vous asseoir". Il m'a fait asseoir près de lui et il a parlé longtemps avec moi. La femme m'a préparé un bon repas. La maison était bien tenue. C'était pas riche, mais tout était si propre que ça se trouvait plaisant à regarder. Il y avait trois beaux enfants qui jouaient ensemble. Tout le monde avait l'air content. Je les regardais et je pensais en moi-même: "Ils sont heureux ceux qui reviennent tous les soirs à la même maison, ceux qui mangent à la même table, qui couchent toujours dans le même lit, ceux qui ont un chez soi ceux là sont heureux"... Il se tut, honteux de lui avoir dévoilé ces détails humiliants. Elle, navrée par le récit si lourd de douloureuse détresse, demanda aussitôt:

— Et quand donc es-tu parti pour Lowell?

Justement quand j'ai laissé Joseph Blais. C'est là que j'ai eu le plus de misère.

En partant d'Amos il y a un grand bois qui finit plus. Je me suis informé, ils m'ont dit qu'il y avait un chemin, mais ils m'ont pas dit que ça prend une journée pour le traverser. Je savais pas cela, je suis parti le midi, et quand la "brunante" s'est mise à tomber, j'étais seulement à moitié chemin. C'était pas un chemin de voiture, mais rien qu'un sentier de chasseur. Je voyais plus rien, là je me suis aperçu que j'étais écarté. J'ai eu peur. Les branches craquaient autour de moi. J'entendais crier les loups, je croyais à toute minute en voir arriver une bande sur moi. Je t'assure que dans ce temps-là, les heures sont longues! C'était l'automne tard. Les gelées commençaient à glacer la terre, les pieds et les mains m'engourdissaient. J'avais des allumettes; je me fis un petit feu et je passai la nuit assis à côté, sans fermer l'œil, guettant les loups. Je croyais mourir là... Oh! quand j'y pense, il m'en passe encore des frissons!

Une pâleur terrible traversa son visage au souvenir de cette nuit d'horreur.

— C'est affreux, murmura la jeune femme, c'est affreux!

— Mais je le regrette pas, dit-il, à voix basse, non je le regrette pas...

Qu'aurait-il pu regretter puisqu'il la revoyait, qu'elle était là devant lui, qu'il la regardait, qu'il lui parlait! De quelle profondeur était faite cette âme aimante? Il aurait recommencé à souffrir toutes ces horreurs pourvu que, comme récompense, il la revît, ne fut-ce qu'une seule fois...

Mais l'heure avançait, et la nuit avec elle. Dehors tout s'était tu. Les nids, les bois, tout était silencieux.

— Je m'en vas, dit-il, enfin. Si je repars pour les Etats, on se reverra plus...

Il se leva, elle le suivit jusqu'au delà du seuil de la porte.

La lune montrait son arc doré au-dessus des champs. La grange entr'ouverte était inondée de clarté nocturne. Par instants les bois semblaient s'éveiller. Le rossignol lançait un cri d'amour. Une feuille sèche et rougie se détacha comme une flèche et tomba sur le sol, dans l'herbe verte: Image de la fragilité des choses, de la longue souffrance, de la lente mort dont la vie est faite. Bientôt, si la jeune femme ne parlait, bientôt, ce court bonheur serait fini pour toujours. Jamais il n'aurait osé lui dire: "Je resterai si tu me gardes". Il ne savait pas, il ne pouvait pas savoir si quel que chose de lui était resté dans son cœur, si les anciens souvenirs s'étaient ranimés en elle. Il avait dit: "Si je repars pour les Etats, on se reverra plus"... C'était l'adieu et la prière, le cri de détresse de sa pauvre âme endolorie, débordant de souffrance. Il la regardait toujours, suppliant et tourmenté, lui offrant, dans ces instants de silence et d'amour, son âme fraîche et pure comme la source des bois...

Le temps passait, elle ne parlait pas. Elle avait la tête penchée, les yeux bas et songeait. Un flot de pensées l'envahissait. La pitié, le remords, l'amour la troublaient tour à tour, ainsi que le souvenir du mort qu'elle avait aimé.

Mais il ne lui pardonnerait pas, il lui en voudrait dans sa tombe si elle vendait la terre. Elle se rappelait qu'il avait dit plusieurs fois devant elle à l'heure des récoltes: "Ma terre, j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux; je la vendrais pas pour tout l'or du monde!"... Non, il ne lui pardonnerait pas de s'en défaire, de la vendre, de l'abandonner à des mains inhabiles, qui peut-être la laisseraient dépérir.

Pour conserver son bien, il faudra donc tôt ou tard qu'elle se remarie. Et si elle se remarie ce sera avec Jean Beaulieu. Elle ne devait pas le laisser partir. Elle se marierait avec Jean Beaulieu. Que cette pensée avait pour elle de tristesse et de joie! Elle mettait une douce obstination à se souvenir de celui que la mort lui avait enlevé, mais voilà que maintenant, en face de l'homme qui l'avait tant aimée, elle était étonnée de se trouver si heureuse.

Que vous êtes puissants, parfois, ô lointains souvenirs! Voilà que le passé lui apparaissait vivant comme autrefois, rayonnant, joyeux et pur, et Jean Beaulieu était là qui la regardait, portant en lui son long, son fidèle martyre, implorant d'elle enfin le bonheur qu'elle lui avait jadis refusé. N'avait-il pas mérité d'être heureux, cet homme dont l'amour avait résisté à tout, dont la pensée, plus forte que la vie, plus forte que la mort, s'était nourrie de regrets et de larmes? Non, elle ne pouvait pas, elle ne devait pas le laisser partir... Et la nuit troublante chantait par ses mille voix. Elle disait:

—"Il faut monter à deux les collines de la vie, et vider la coupe de tendresse avant que la mort brutale ne l'arrache de nos mains...

L'amour, oiseau farouche, ne se pose pas pour longtemps; il faut le saisir avant qu'il ne s'envole...

Femme, appuie-toi sur l'épaule bien-aimée, et toi, homme, empresse-toi d'effeuiller sur les lèvres chéries les roses du baiser, car la nuit vient bien vite remplacer le jour, et l'automne bientôt, mordant les feuilles, fera sa moisson de choses mortes... Hâtez-vous d'aimer avant que la mort ne vous prenne!...

Suivez, suivez à deux les routes de la vie!"...

Ainsi chantait la nuit aux mille voix, Ainsi chantait la nuit dans les branches encore vertes, dans la plaine qui avait produit de riches moissons, dans les bois voisins qui ne voulaient pas rester déserts. Il fallait un homme pour mettre en valeur cette terre généreuse, et cet homme était là!...

— Comme ça, Marie, dit-il, on se reverra plus...

Il lui tendit sa main que l'émotion faisait trembler, pendant qu'il refoulait dans sa gorge le sanglot prêt à s'échapper.

Alors, émue à pleurer, s'approchant de lui si près que ses cheveux effleurèrent la moustache blonde, elle lui dit comme dans un souffle:

— Non, pars pas, Jean; on se mariera après la dernière récolte.

FIN

Un coeur fidèle

(*Suite de la page 39*)

28 PRIX

***pour* COLLETS TRICOTÉS**

LAISSEZ votre crochet à tricoter vous conquérir un prix et... la renommée. Envoyez le coupon pour obtenir les détails du concours fascinant ouvert pour la confection du meilleur collet tricoté à la main. Eprouvez votre dextérité!

1er PRIX	2ème PRIX	3ème PRIX
$25.00	**$20.00**	**$15.00**

et 25 PRIX consistant chacun en 1 DOUZAINE de BALLES de MERCER-CROCHET J. & P. COATS

Les explications sur la façon de confectionner ce charmant article de cou, et d'autres encore, se trouvent dans le Livre No 55.

MERCER-CROCHET
J.&P.Coats

FABRIQUÉ AU CANADA PAR LES FABRICANTS DU COTON À 6 BRINS, EN BOBINES, DE COATS ET CLARK.

Un Crochet à Tricoter de MILWARD — célèbre depuis 1730 — accélérera votre travail. 227F

The Canadian Spool Cotton Company,
Dept. B-52, Case postale 519, Montréal, P. Q.
Veuillez m'envoyer les détails sur le Concours de Collet au Crochet ( ). J'inclus 10c. pour le Livre No 55, "Crocheted Neckwear" (Parures de Cou au Crochet) ( ). Marquez les imprimés que vous désirez.
NOM.....
ADRESSE.....
DATE DE CLÔTURE: 1er JUIN 1936.

LAISSEZ à un produit scientifique le frottage du cabinet de toilette. Sani-Flush est scientifiquement préparé pour nettoyer la cuvette de la salle de bain. Il supprime toute besogne déplaisante. Jetez-en un peu dans la cuvette. (Suivre instructions sur la boîte). Faites jaillir l'eau.

Il enlève les taches de rouille et autres malpropretés. La porcelaine brille, blanche comme neige. Plus d'odeurs ni de germes. Sani-Flush purifie même la conduite cachée sous la cuvette qu'on ne peut atteindre d'aucune autre façon. Essayez Sani-Flush pour un cabinet de toilette mieux nettoyé. Nouveau procédé sanitaire. Il n'abîme pas les conduites. *Sani-Flush est également efficace pour nettoyer les radiateurs d'auto (instructions sur la boite).* En vente dans les épiceries, pharmacies et ferronneries — 25 et 15 sous. Fabriqué au Canada. Distribué par Harold F. Ritchie & Co. Ltée, Toronto.

Sani-Flush

NETTOIE LES CABINETS SANS QU'IL SOIT BESOIN D'ÉCURER.

La flore des régions canadiennes

LE Dominion du Canada couvre un tel territoire qu'il peut y avoir des différences considérables d'opinion relativement aux régions florales qui peuvent y être reconnues. Tenant compte de la topographie et du climat, et de la distribution actuelle des plantes, on peut dire qu'il y a six régions florales bien tranchées, savoir, les régions Arctique, du Nord, de l'Est, du Sud, des Prairies, et de l'Ouest, ou des Cordillères. En ce qui concerne la région Arctique, où la saison de végétation est courte et où les couches inférieures du sol restent toujours gelées, ce serait une erreur de croire que cette région est entièrement dépourvue de vie végétale. En fait, les couleurs des fleurs de l'Arctique, comme chez les superbes lupins bleus, les azalés, les rhododendrons, les primevères de l'Arctique, sont plus intenses que partout ailleurs. De même que les autres régions florales, l'Arctique a des plantes que l'on ne trouve pas en dehors de ses limites. D'autre part, dans la région du Sud il y a 47 espèces de plantes qui ne se rencontrent nulle part ailleurs au Canada. Il n'y a que trois espèces d'arbres qui paraissent être indigènes aux Prairies, (le cotonnier à grandes feuilles, le cotonnier à feuilles étroites et le frêne des Prairies), mais cette région se vante d'avoir 267 espèces de plantes caractéristiques qui ne poussent pas en dehors des grandes plaines tandis que dans la région de l'Est les espèces de plantes que l'on trouve dans cette partie seule sont trop nombreuses pour pouvoir être énumérées Les frontières des différentes régions ne peuvent être définies d'une manière très précise car les flores de deux régions adjacentes empiètent souvent l'une sur l'autre.

Un homme prudent

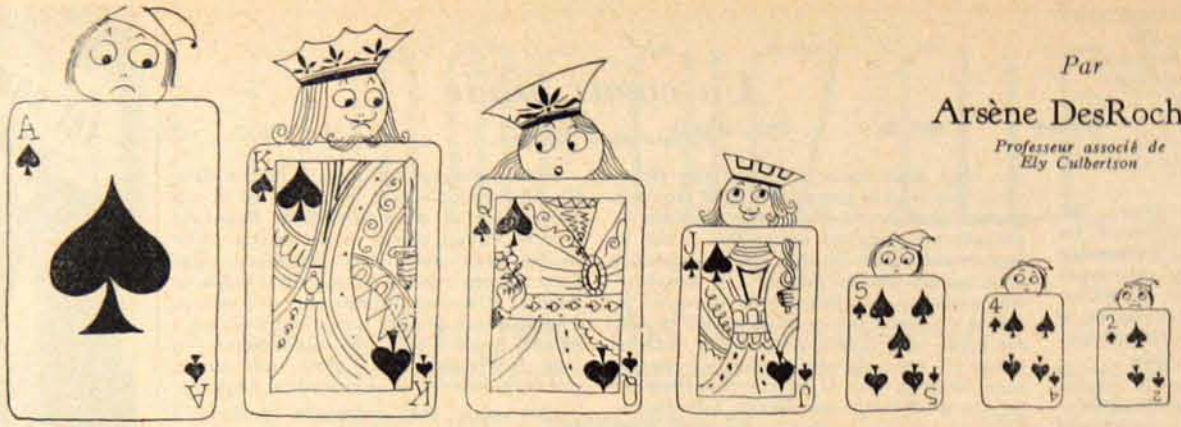
C'est cet acteur très riche, que l'on sait plutôt avare, à qui récemment un banquier disait:

— Pourquoi garder toute votre fortune chez vous? Confiez-moi vos capitaux, je les ferai travailler.

A quoi notre artiste répliqua:

— Non, merci, vous les tueriez de travail!

La Revue du Bridge



Par
Arsène DesRochers
Professeur associé de Ely Culbertson

Où le Partenaire-Répondant met un frein aux ambitions de l'Ouvreur

Donneur: Nord

	♤ A R 10 5 ♡ 9 7 4 ◇ 10 3 ♧ A D V 6	
♤ D 6 3 ♡ A 8 ◇ A R 7 4 ♧ 10 5 4 2	● N ● O E ● S ●	♤ V 9 4 2 ♡ R 5 ◇ D 8 6 5 ♧ R 8 2
	♤ 8 7 ♡ D V 10 6 3 2 ◇ V 9 2 ♧ 9 7	

Les déclarations:

Sud	*Ouest*	*Nord*	*Est*
- - -	- - -	1-♧	passe
1-♡	passe	1-♤	passe
2-♡	passe	passe	passe

La marche du coup:

Ouest attaque du Roi de Carreau. Après avoir fait un inventaire de son jeu, le Déclarant constate qu'il lui faut perdre 2 levées d'atout, 2 levées de Carreau et une levée de Trèfle, soit 5 levées en tout. Il s'empressera donc de faire ses levées au plus tôt et fera atout chaque fois qu'il prendra la main. La réussite de son contrat étant assurée sans qu'il soit nécessaire de faire une seule impasse, il n'aura pas recours à cette tactique.

Cet exemple démontre:

1° *L'Ouvreur doit préférer une couleur Mineure à une couleur Majeure avec les jeux minima.*— Quand l'Ouvreur possède un jeu contenant deux couleurs déclarables de 4 cartes chacune et environ 3½ Levées d'Honneurs, le choix de la couleur qui servira à faire la Déclaration d'Ouverture ne se fera qu'après avoir anticipé les réponses possibles du partenaire. Ainsi, avec le jeu ci-haut, si l'Ouvreur ouvre par 1-Pique et que son partenaire réponde 2-Cœurs ou 2-Carreaux, déclarations qui sont impératives pour un tour d'enchères, la déclaration est rapidement rendue au niveau dangereux de 3 levées, et, avec un jeu minimum, l'annonce du Trèfle peut mener au désastre. Sans Atout est hors question, tout comme une Surenchère à Cœur.

Par conséquent, avec les jeux contenant une couleur Majeure déclarable de 4 cartes, une couleur Mineure déclarable, aussi de 4 cartes, et comptant moins de 4 Levées d'Honneurs, il est préférable d'annoncer la Mineure d'entrée. Alors, si votre partenaire fait un Changement Impératif pour un tour, vous pouvez déclarer votre seconde couleur tout en maintenant l'enchère à un niveau raisonnable. Si votre partenaire fait la Réponse Négative de 1-Sans Atout, vous passez. Cet exemple démontre très clairement les grands avantages de cette importance phase du Principe d'Approche.

2° *Le Changement de Couleur Impératif pour un tour.*—Quand le Partenaire-Répondant fait un Simple Changement de Couleur à la suite de la Déclaration d'Ouverture d'une levée à une couleur de son partenaire, l'Ouvreur est obligé de faire une autre déclaration, à moins que les adversaires interposent une déclaration. Le Simple Changement de Couleur au niveau d'une levée annonce que le Répondant détient une couleur déclarable et un maximum de 3½ Levées d'Honneurs, ou un minimum qui peut descendre jusqu'à ½ Levée d'Honneurs si la couleur déclarée est une Majeure de 5 cartes ou plus. (Quand le Répondant a déjà passé ou, avec une marque partielle, si telle déclaration ne donne pas la Manche, cette réponse *"One over One"* n'est pas Impérative et toute redéclaration par l'Ouvreur est une réponse libre, accusant un supplément de valeurs).

3° *La Déclaration à Signal d'Arrêt par le Partenaire-Répondant.* — Le Signal d'Arrêt par le Partenaire-Répondant se reconnait quand il appelle sa couleur au moins deux fois avec le minimum de levées possibles, signalant ainsi les dangers d'une déclaration élevée. Dans l'exemple ci-dessus, la déduction de *sauvetage* est des plus claires et il ne peut y avoir aucun malentendu entre les partenaires. Voici pourquoi: l'Ouvreur a déclaré deux couleurs; non seulement le Répondant n'en soutient aucune, mais il ne déclare ni 2 ou 3-Sans Atout, ni 3 ou 4-Cœurs; il n'a donc pas un jeu fort.

La Déclaration à Signal d'Arrêt indique une Levée d'Honneurs ou moins et une couleur de 6 ou 7 cartes. Les jeux trop faibles pour permettre d'annoncer la même couleur au moins deux fois sans risquer une sérieuse pénalité doivent être passés sans regrets.

♧

DICTIONNAIRE DU BRIDGE-CONTRAT

Nous poursuivons la publication de notre Petit Dictionnaire du Bridge-Contrat, notre humble contribution à la bonne cause de la refrancisation.

DECLARATION DE BARRAGE.— (en anglais: *Shut-out Bid*). Déclaration d'Ouverture faite à un niveau élevé par laquelle celui qui la fait espère empêcher les adversaires de déclarer.

DECLARATION IMPERATIVE.—(en anglais: *Forcing Bid*).— Déclaration par laquelle un joueur commande à son partenaire de tenir l'enchère ouverte si l'adversaire intermédiaire passe parole.

LEVEE D'HONNEURS.— (en anglais: *Honour Trick*). — Ce terme, généralement accepté par les écrivains français, désigne les levées composées d'honneurs, combinés ou en séquence, qu'un joueur espère réaliser à n'importe quelle déclaration.

PASSER-PAROLE.— Le fait, pour un joueur, de ne pas déclarer un nombre de levées à une couleur ou à Sans Atout, ou de ne pas contrer ou surcontrer.

REDECLARATION.— (en anglais: *Rebid*).— Déclaration subséquente faite par un joueur qui a déjà déclaré.

SURENCHERE.— (en anglais: *Raise*).— Le fait, pour un joueur, de confirmer à son partenaire qu'une déclaration donnée est celle qui semble convenir le mieux aux deux jeux combinés.

SURENCHERE DE BARRAGE.— (en anglais: *Shut-out Raise*).— Surenchère à saut par laquelle le Partenaire; Répondant espère empêcher les adversaires de s'entendre.

Prendre ou ne pas prendre

LA plupart des bridgeurs connaissent les situations dans lesquelles il convient de pas prendre une levée immédiatement à Sans Atout, et ceux où il faut donner un ou deux coups en blanc dans une couleur contenue dans un Mort dépourvu de rentrées.

Dans d'autres cas moins bien connus, il est parfois avantageux d'abandonner aux adversaires une levée qu'on aurait aucun mal à remporter.

Voici un exemple de ce cas:

	♤ 6 4 ♡ R 9 7 4 2 ◇ 7 5 4 ♧ 9 7 6	
♤ A 8 7 5 ♡ A V 10 ◇ V 8 3 ♧ V 8 5	● N ● O E ● S ●	♤ D V 10 ♡ 6 3 ◇ D 10 9 6 ♧ D 10 4 3
	♤ R 9 3 2 ♡ D 8 5 ◇ A R 2 ♧ A R 2	

Sud est le Déclarant à un contrat de 2-Sans Atout.

Ouest attaque Pique: le Déclarant fait la levée et renvoie la Dame de Cœur.

Si Ouest joue son As de Cœur sur la Dame, il réalisera certainement deux levées à Cœur, sinon il n'en fera faire qu'une seule. Mais Ouest, après réflexion faite, songe que Sud a peut-être trois cartes de Cœur en mains. Dans ce cas, s'il prend avec l'As au premier tour, le Déclarant, au second tour de Cœur, donnera un coup en blanc, après quoi il aura trois Cœurs affranchis au Mort avec une reprise de main par le Roi de Cœur.

De plein gré, Ouest abandonne donc la première et la seconde levée au Déclarant et conserve l'As de Cœur jusqu'au troisième tour, manoeuvre qui met le contrat à court. Le Déclarant n'arrive à faire qu'une levée à Pique, deux levées à Carreau, deux à Cœur et deux à Trèfle.

Si Ouest avait tenu à faire deux levées à Cœur, le Déclarant aurait réalisé trois levées à Cœur, deux levées à Trèfle, deux levées à Carreau et une à Pique, soit huit levées en tout telles que déclarées.

◇

LE BRIDGE POUR TOUS

● L'événement de l'année le plus important en matière de Bridge-Contrat est sans conteste, au Canada français, la parution de l'ouvrage tant attendu de tous les bridgeurs, Le Bridge pour Tous, que vient de publier M. Arsène DesRochers.

Ce traité comprend les nouvelles conventions du système Culbertson et contient une lettre-préface de M. Culbertson lui-même. De plus, il contient un résumé des lois et la marque en vigueur depuis le 1er avril 1935; l'auteur est assuré que ces lois seront en vigueur pendant plusieurs années.

Un beau volume de 208 pages, format 5 x 7½, 200 exemples et tableaux, en vente aux bureaux de LA REVUE MODERNE ou chez votre libraire... un dollar.

Pour régaler les gourmets

Epaule de mouton à l'anglaise

FAITES désosser une belle épaule de mouton d'un poids suffisant pour qu'elle ne soit pas trop nerveuse. Faites-la rouler, puis mettez-la dans une marmite avec les os. Couvrez-la entièrement d'eau froide. Ajoutez un bouquet garni, poivre et sel. Amenez à ébullition. Puis recouvrez la casserole et mettez-la sur le côté du fourneau afin que l'épaule cuise pendant trois heures doucement et constamment dans de l'eau. Comptez deux cuillerées à soupe de riz par convive. Lavez-le soigneusement et une heure avant de servir, jetez-le dans le bouillon de l'épaule. D'autre part, faites la sauce suivante: Mettez dans une casserole un gros morceau de beurre, une cuillerée de farine; mélangez bien. Mouillez avec du bouillon de l'épaule, tournez longuement pour faire une belle sauce épaisse. Ajoutez-y un ou deux jaunes d'œufs et le jus d'un citron. Au moment de servir enlevez l'épaule de son bouillon et disposez-la sur un plat chaud. Découpez-la. Entourez-la de riz bien cuit et encore humide de bouillon. Si la sauce reste trop épaisse, incorporez-y encore du bouillon. Mettez la sauce en plein feu. Tournez avec la cuillère de bois, ajoutez-y un demi-flacon de câpres. Tournez bien et versez la sauce sur l'épaule bouillante. Chauffez fortement les assiettes, car si la viande n'est pas bien chaude, viande et riz se figeront rapidement dans les assiettes, et le plat sera détestable.

Les étonnantes possibilités de la mémoire

J'étais loin de me douter en arrivant chez mon ami C. F. Borg que j'allais être le témoin d'un spectacle vraiment extraordinaire et décupler ma puissance mentale.

Il m'avait fait venir à Paris pour parler aux Français de l'héroïsme de l'Armée canadienne pendant la Guerre et de la glorieuse offensive de Vimy et, le soir de mon arrivée, après le champagne, la conversation roula naturellement sur les difficultés de la parole en public, sur le grand travail que nous impose à nous autres conférenciers la nécessité de savoir à la perfection le mot à mot de nos discours.

Borg me dit alors qu'il avait probablement le moyen de m'étonner, moi qui lui avais connu, lorsque nous faisions ensemble notre droit à Paris, la plus déplorable mémoire.

Il recula jusqu'au fond de la salle à manger et me pria d'écrire cent nombres de trois chiffres, ceux que je voudrais, en les appelant à haute voix. Lorsque j'eus ainsi rempli du haut en bas la marge d'un vieux journal, Borg me récita ces cent nombres dans l'ordre dans lequel je les avais écrits, puis en sens contraire, c'est-à-dire en commençant par le dernier. Il me laissa aussi l'interroger sur la position respective de ces différents nombres; je lui demandai par exemple quel était le 24e, le 72e, le 38e, et je le vis répondre à toutes mes questions sans hésitation, sans effort, instantanément, comme si les chiffres que j'avais écrits sur le papier étaient aussi écrits dans son cerveau.

Je demeurai stupéfait par un pareil tour de force et je cherchai vainement l'artifice qui avait permis de le réaliser. Mon ami me dit alors: "Ce que tu as vu et qui te semble extraordinaire est en réalité fort simple; tout le monde possède assez de mémoire pour en faire autant, mais rares sont les personnes qui savent se servir de cette merveilleuse faculté".

Il m'indiqua alors le moyen d'accomplir le même tour de force et j'y parvins aussitôt, sans erreur, sans effort, comme vous y parviendrez vous-même demain.

Mais je ne me bornai pas à ces expériences amusantes et j'appliquai les principes qui m'avaient été appris à mes occupations de chaque jour. Je pus ainsi retenir avec une incroyable facilité mes lectures, les conférences que j'entendais et celles que je devais prononcer, le nom des personnes que je rencontrais, ne fût-ce qu'une fois, les adresses qu'elles me donnaient et mille autres choses qui me sont d'une grande utilité. Enfin, je constatai au bout de peu de temps que non seulement ma mémoire avait progressé, mais que j'avais acquis une attention plus soutenue, un jugement plus sûr, ce qui n'a rien d'étonnant puisque la pénétration de notre intelligence dépend surtout du nombre et de l'étendue de nos souvenirs.

Si vous voulez obtenir les mêmes résultats et acquérir cette puissance mentale qui est encore notre meilleure chance de réussir dans la vie, priez Borg de vous envoyer son intéressant petit ouvrage: "Les Lois éternelles du Succès"; il le distribue généreusement, sans demander un centime, à quiconque désire améliorer sa mémoire.

Voici son adresse: C. F. Borg, 106, rue Cardinet, Paris (17e), France. Ecrivez-lui tout de suite, avant qu'il quitte Paris pour une tournée de conférences.

E. BARSAN

Hâchis de pommes
(Mincemeat)

Voici la façon de faire un hâchis de pommes pour les tartes:

2 tasses de pommes canadiennes aigres
1½ pinte de tomates vertes tranchées
1 orange hachée
3 tasses de sucre brun intermédiaire
2 cuillerées à soupe d'épices mélangées moulues
1 livre de raisins.

SAUPOUDREZ les tomates de sel et laissez reposer toute une nuit; égouttez ensuite et hachez menu. Ajoutez les pommes et l'orange; laissez mijoter deux heures, puis ajoutez le reste des ingrédients et laissez mijoter encore une heure. On peut en faire une plus grande quantité à la fois, car ce mélange se conserve indéfiniment s'il est mis, comme d'habitude, dans des bocaux stérilisés, tandis qu'il est bouillant.

Sandwiches

DES tranches de rôti de bœuf froid, de bœuf frais bouilli, de bœuf salé ou de langue avec un peu de poivre et de sel, font des sandwiches très appétissants. Ces viandes peuvent aussi être hachées et mélangées avec un peu de raifort, de mayonnaise, de sauce Worcestershire, d'olives, de cornichons sucrés, etc. On fait un mélange à tartine savoureux en passant par le hachoir 1 tasse de bœuf froid, ½ tasse de raisins épépinés, 6 olives mûres, et 6 cornichons sucrés. Mélangez-y une quantité suffisante de mayonnaise pour lier.

Salade cuite aux concombres

SI les concombres crus sont indigestes, les concombres cuits n'ont pas le même inconvénient. Coupez donc en gros dés des concombres frais et épluchés et faites-les cuire pendant deux minutes dans de l'eau bouillante fortement salée. Retirez de l'eau, faites égoutter, puis jetez dans du beurre fondu très chaud. Après quelques minutes de cuisson, retirez et laissez refroidir. Servez avec des pommes de terre bouillies refroidies, coupées en tranches. Recouvrez d'une mayonnaise légère, mais bien assaisonnée.

Nous avons demandé à Marjolaine quelle qualité importe le plus dans un poêle de cuisine? elle a répondu

"UNE CHALEUR UNIFORME ET CONTRÔLÉE"

C'est ce que vous offre un

MARJOLAINE, diététiste, "La Revue Moderne"

POELE A GAZ
McCLARY

● Evidemment, votre poêle à gaz doit avoir bonne apparence, mais ce n'est pas là ce qui importe le plus. Il doit d'abord et avant tout cuire à la perfection, et cela pendant de nombreuses années. Vous devez donc être absolument fixée sur ses qualités.

Vous feriez bien de ne pas arrêter votre choix sur un poêle à gaz quelconque avant d'avoir vu le McClary. Faites-vous expliquer par le marchand comment vous pouvez, avec les brûleurs "Red Hed", obtenir une combustion complète, en même temps que le contrôle précis de la chaleur, pour la cuisson à feu lent ou à feu vif. Ces brûleurs ne sont pas affectés par les aliments répandus.

Le contrôle automatique de la chaleur dans le fourneau parfaitement isolé est une autre caractéristique avantageuse. Vous fixez le cadran à la chaleur requise, et la température se maintient uniforme, quelle que soit la pression du gaz.

Vous apprécierez aussi la commodité du dessus "table" du McClary pour la préparation des repas. Ce poêle compact et robuste forme avec un cabinet de cuisine un ensemble harmonieux et pratique.

GSW GENERAL STEEL WARES LIMITED
MONTREAL TORONTO LONDON WINNIPEG CALGARY VANCOUVER

NOS MOTS CROISÉS

Nous recevons les solutions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au vendredi 17 avril, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar ($1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort. *Ces prix seront payés dans le courant du mois.*

SOLUTION DU PROBLEME No 20

A	R	O	M	A	T	E	■	S	A	■	A	■	I	F
B	■	P	■	S	■	T	A	N	G	A	G	E	■	R
S	E	T	T	E	R	■	S	O	R	■	A	■	P	I
T	■	I	■	R	E	Z	■	B	E	R	T	H	E	S
E	C	O	T	■	T	O	I	■	S	■	H	■	N	E
M	■	N	E	G	O	N	D	O	■	R	O	N	D	E
E	N	■	S	U	R	■	A	I	N	■	N	U	A	S
■	U	T	■	I	S	O	■	E	O	N	■	I	N	■
T	E	U	F	■	E	S	T	■	T	E	S	■	T	E
A	M	E	R	S	■	T	E	N	A	C	E	S	■	R
R	E	■	O	■	E	■	K	O	B	■	L	I	G	E
O	N	G	U	E	N	T	■	E	L	A	■	P	■	I
U	T	■	S	■	J	E	T	■	E	R	R	H	I	N
P	■	O	S	S	E	L	E	T	■	A	■	O	■	T
E	N	■	E	■	U	S	■	A	R	C	A	N	N	E

LES GAGNANTES DU VINGTIEME CONCOURS

●

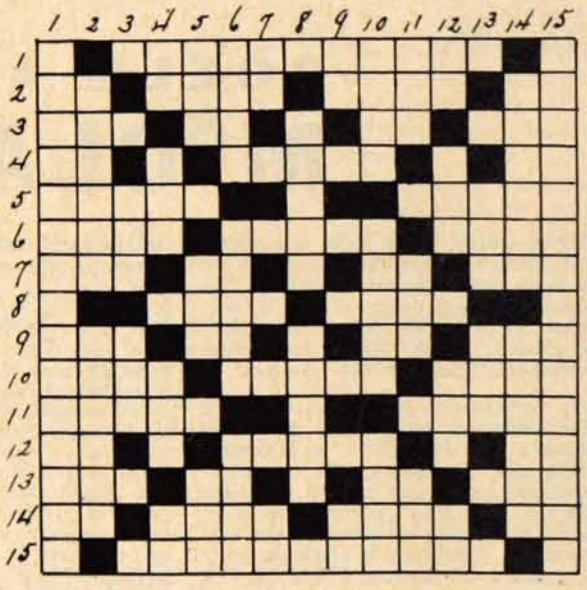
Mme Isidore L'Ecuyer
C. P. 432
Richmond, P. Q.

Mlle Georgette Boulanger
St-Désiré-du-Lac-Noir
(Mégantic) P. Q.

Mme Ovide Racine
Charlesbourg
P. Q.

A DETACHER

PROBLEME No 21



Nom .....

Adresse .....

(Prière d'adresser à: Nos Mots Croisés, "La Revue Moderne", 320 est, rue Notre-Dame, Montréal)

A DETACHER

HORIZONTALEMENT

1. Entêtement.
2. Dans les. — Golfe de la mer de Chine. — Enveloppe du grain dans l'épi. — Note.
3. Pr. pers. — Conj. — Conj. exprime la négation. — Rivière de Sibérie.
4. Préf. — Pente d'un toit. — Note.
5. Préfixe qui signifie aile ou nageoire. — Fixé irrévocablement par le sort.
6. Ville du royaume d'Italie. — Ville forte d'Espagne. — Promenade publique.
7. Brut. — Un seul. — Préfixe latin. — Temps d'un verbe qui signifie aplanir.
8. Obstacle imattendu sur le chemin qu'on suit. — Chansonnier et vaudevilliste français (1755-1831).
9. Adj. poss. — Term. de verbe. — Note. — Salé et séché à la fumée.
10. Adj. poss. — Ecoulement continuel des larmes. — Genre de mollusques gastéropodes.
11. Grand écuyer d'Angleterre (1567-1601). — Machine composée d'une vis et de deux écrous, servant à soulever de grands fardeaux.
12. Pr. pers. — Petite ulcération de la bouche. — Préfixe.
13. Liquide. — Préf. — Pr. pers. — Ville de Belgique.
14. Lettre grecque. — Ensemble des couches de la partie inférieure du terrain jurassique. — L'universalité des choses. — Pr. pers.
15. Entrer en voie d'accommodement.

VERTICALEMENT

1. Archipel polynésien, au N.-E. des Pomoutou.
2. Arriver à la fin. — Civière pour porter le mortier.
3. Point cardinal. — Adj. poss.
4. Prép. — Préfixe marque priorité. — Nouveau. — Note.
5. Du verbe rire. — Rivière de Suisse. — Caractère.
6. Manie doucement. — Savant prélat anglican, (1580-1656). — Grand lac salé d'Asie.
7. Préfixe. — Pr. pers.
8. Fleuve d'Afrique. — Ville de l'Indo-Chine française.
9. Prép. — Pr. pers.
10. Affectation hypocrite de respect des convenances. — Roi de Thèbes, père d'Oedipe. —Père de Jason.
11. Rivière de l'Asie centrale. — Au moyen-âge, pièce de vers, sur un sujet familier. — Du verbe avoir.
12. Pr. pers. — Arrond. de Péronne, sur la Somme. — En caque. — Pr. pers.
13. Lettre grecque. — Parmi.
14. Qui n'est pas du lieu. — Pâtes pour nettoyer les dents.
15. Classe de mollusques dont un grand nombre sont comestibles.

(La solution de ce problème sera publiée dans LA REVUE MODERNE de mai).

(*Dialogue...* NUAGES *...Conjugal*)

(*Suite de la page 12*)

Elle.— Qu'est-ce qu'on disait?

Lui.— Je ne sais pas.

Elle.— Tu ne sais pas, tu ne sais pas... Tu profites de ce coup de sonnette pour laisser tomber la discussion; tu ferais aussi bien de reconnaître que tu as tort.

Lui.— Moi, j'ai tort? oh!...

Elle.— Prends un air innocent, maintenant, comme si tu ne savais pas.

Lui.— Ecoute, j'aime bien la plaisanterie... jusqu'à un certain point. Mais je trouve tout de même extraordinaire de me chercher chicane parce que tu es rentrée en retard. Sans blague!

Elle.— D'abord, je te dirai que je n'aime pas du tout ces façons de me parler. Je ne suis pas ici pour entendre tes "sans blague".

Lui.— Mais...

Elle.— Il ne te manquait plus que cela, maintenant, d'être grossier.

Lui.— Enorme, absolument énorme.

Elle.— Qu'est-ce qui est énorme?

Lui.— Ton inconscience.

Elle.— Et ta mauvaise foi, à toi, qu'est-ce qu'elle est?

Lui.— Merci, chère amie, trop aimable...

Elle.— Ça te va bien, maintenant, de faire de l'ironie.

Lui.— Je m'en garderais. Pour ce que ça m'avancerait...

(Un temps).

Elle.— Alors, ça ne t'intéresse pas, ce que je fais?

Lui.— Mais si, mais si.

Elle.— Prends garde que je ne trouve, une fois, quelqu'un qui s'y intéresse.

Lui.— Toi? Tu ne saurais pas.

Elle.— Je ne saurais pas, moi? Je suis trop bête peut-être, ou trop laide?

Lui (sec).— Je n'ai pas envie de te faire des compliments.

Elle.— Je ne t'en demande pas non plus. Alors, ça te serait égal, que je te trompe?

Lui.— Comment veux-tu que je te réponde? Je devrais me jeter à tes pieds, peut-être, tu supplier de n'en rien faire? Non, mon petit, ce n'est pas mon genre...

Elle.— Ce n'est pas ça que je veux dire. Je trouve que tu parles bien froidement de toutes ces choses: comme quelqu'un qui saurait ce que c'est. Et qui me dit que tu ne me trompes pas, toi?

Lui, (glacial).— Je t'assure que tu dérailles complètement.

● **6581. — Robe pratique à mettre le matin quand on prévoit ne pas avoir le temps de s'habiller de nouveau avant quelques heures.** L'écharpe de couleur contrastante de l'encolure, le devant lacé, les petits plis et les manches larges sont d'élégants détails. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3¾ verges de crêpe de soie imprimé en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

● **6633.** — Celles qui ont l'avantage de paraître jeunes devraient porter le matin cette robe deux-pièces dont la blouse boutonne devant et dont l'encolure s'éclaire d'un seyant collet blanc, rond et à plis. Métrage: pour un 34 (16 ans), 2½ verges de lainage "sheer" en 54 pouces et ¾ de verge de soie en 35 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 45 sous.

● **6622.** — Pour le jeu de golf ou une journée de bureau, cette robe-chemisier à rayures aura toujours l'air chic et habillé. A noter le collet, les poignets et l'empiècement, la distinction du modèle. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3¾ verges de soie rayée en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 46. Prix: 35 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West, Toronto.

(*Dialogue ...* NUAGES *...Conjugal*)

Elle.— Tu ferais mieux de le dire tout de suite, va, que tu ne tiens plus à moi, que tu ne m'aimes plus.

(Elle avale sa salive avec peine, esquisse une grimace).

Lui.— Mais tu perds la tête, c'est certain. Voyons, je n'ai rien fait, je n'ai rien dit et, parce que j'ai confiance en toi, je ne t'aime plus? C'est insensé. Mais c'est justement parce que je t'aime que j'ai confiance en toi.

Elle.— Tu veux me tromper, et tu prétends que tu m'aimes?

Lui (démonté).— Inutile de discuter avec toi.

Elle.— Si tu m'aimais, tu ne serais pas comme tu es.

Lui.— Comment est-ce que je serais alors?

Elle.— Est-ce que je sais? Moi, si je t'aime, je te fais une scène, je suis inquiète de toi, j'ai envie de te faire mal, de te secouer. Toi, non. Tu me regardes, là, sans bouger, sans manifester quoi que ce soit. Comment veux-tu que je te croie, si tu ne me dis pas de sottises?

Lui (doucement).— Il faudrait que tu m'apprennes, toi... puisque tu m'aimes.

(Il la regarde avec un demi-sourire qui se fond en tendresse. Elle voudrait, peut-être, le lui rendre, mais la grimace s'accentue et, maintenant, ce sont des larmes. Que faire? Partir? L'embrasser? Sans doute, ce serait une solution, mais il se sent si gauche... Il va, pose une main sur l'épaule un peu secouée, adoucit sa voix.)

Lui.— Allons, nous ne nous sommes pas compris.

Elle (à la fin de ses larmes).— Tu ne veux jamais me comprendre.

(Un temps).

Lui (avec une gaité un peu forcée). — Parlons d'autre chose, veux-tu? Si on se mettait à table?

Elle (hésitante).— Oui, mais...

Lui.— Il n'y a rien de prêt?

Elle (un signe de tête.) — Mm...

Lui.— Ah! c'est donc pour ça...

Elle.— Non... (un temps), c'est aussi pour ça.

Lui.— Alors, qu'est-ce qu'on va faire?

Elle.— Sais pas.

Lui.— Il y aurait une solution.

Elle.— Dis ta solution.

Lui.— Si on allait manger dehors?

Elle.— Mauvaise graine! (Avec emphase). Enfin, pour cette fois, je te pardonne: (un regard de coin)... puisque tu m'aimes...

Marcel-Eugène BELJEAN

LES CROIX

O croix qui dans les temps naîtront, ô croix rustiques
Qu'érigent les fermiers, au bord des blancs chemins,
Croix dont l'élancement dans l'or des blonds matins
Confère une âme aux paysages bucoliques,

Croix de pierre sculptées au fronton des portiques,
Croix penchées sur l'abîme, au dessus des ravins,
Croix blotties dans le vert des feuillées, croix d'airain
Escaladant l'azur, croix des clochers gothiques,

Croix protectrices des hameaux et des cités,
Dont le geste divin mène l'humanité
Le long des temps, le long des routes de misère,

Croix-houlettes du Christ, pasteur d'humain troupeau,
Les grandes croix dressées dans l'ombre et la lumière,
Calmes, dirigeront vers la sainte Clairière
Les peuples dont les pas sonnent sous les drapeaux.

Clément MARCHAND

La Vénus de Milo

ON n'a pas, ce me semble, accordé un souvenir suffisant à Erchman, ce brave homme qui est mort en 1839 à cent deux ans et à qui nous devons la découverte de la Vénus de Milo. Cent deux ans c'est un bel âge, même pour un antiquaire. Il est mort à Milo, à l'endroit même où il avait découvert la statue, et c'est encore un service qu'il rend à son pays, car bien des gens, en France, croyaient que Milo, c'était le nom du sculpteur.

Inutile de dire qu'il a eu la statue pour un morceau de pain, et que les bons paysans de l'endroit l'ont même pris pour un fou de s'empêtrer ainsi de cette femme en marbre à qui il manquait deux bras. Mais lui, qui était bien de son époque, savait qu'en dehors même de sa valeur artistique c'étaient ces deux bras qui lui manquaient, qui feraient le succès de la statue. Et le fait est que ce fut, durant des mois, un joli casse-tête chinois: c'était à qui lui reconstituerait ses bras, les lui plaçant, comme à un mannequin, en haut, en bas, verticalement, horizontalement, tout droits ou arrondis.

Chaque tentative nouvelle ne faisait qu'enlaidir la statue, et, en désespoir de cause, on finit par la laisser tranquille. Les savants, pour n'en avoir pas le démenti, conclurent qu'elle était né manchote, et tout fut dit. Cela ne l'empêcha pas de faire son chemin dans le monde et d'installer des millions de copies des myriades de réductions, d'envahir les salons et les cabinets de travail, comme garniture de cheminée ou presse-papiers. L'homme à qui nous devons toute cette débauche de marbre et de bronze s'appelait Henri Brest, et l'Etat, du moins, n'a rien à se reprocher envers lui. Il avait en effet, les palmes académiques, et, s'il n'était pas mort, à cent deux ans, il allait être décoré!

Protégez Votre Santé Avec un Tissu de Qualité

SAIN... sûr... stérilisé... le tissu White Swan de Eddy protège la santé de la famille. C'est un tissu de qualité, blanc, doux et absorbant. En rouleaux enveloppés à l'épreuve de la poussière et adaptables aux niches murales. En vente partout.

The E. B. EDDY Company, Limited
HULL
Canada

Les plantes grimpantes pour l'embellissement des abords de la maison

IL y a beaucoup de maisons au Canada dont on pourrait grandement améliorer l'aspect par un emploi judicieux de plantes grimpantes. Une vigne qui rompt la monotonie d'un mur droit, par exemple, enlève beaucoup de la raideur d'une maison dont l'architecture est sans beauté. Il en

Les plantes grimpantes et la profusion de la verdure près des vieilles maisons éloignées de la route donnent un cachet indescriptible qui charment l'oeil du passant et ajoutent, pour ceux qui les habitent, à la joie de vivre.

est de même des vérandas, des maisons d'été, des clôtures, des rocailles et des vieilles souches d'arbres; les plantes grimpantes changent à tel point l'apparence d'un endroit que les personnes qui l'ont déjà vu peuvent à peine le reconnaître. Il existe tant de bonnes plantes grimpantes rustiques et indigènes partout au Canada qu'il n'y a rien de plus facile que de se procurer celles qui peuvent produire l'effet désiré.

Ce n'est pas non plus les renseignements qui manquent sur ce sujet pour ceux qui en désirent. Les fermes expérimentales fédérales, sur tous les points du Canada ont recueilli, au cours d'une série d'essais conduits pendant une longue suite d'années, beaucoup de renseignements sur presque toutes les sortes de plantes grimpantes; leur résistance relative, leur beauté et leur utilité, et spécialement sur leur adaptation dans les différents districts. Il suffit d'écrire aux fermes pour obtenir ces renseignements.

En général les plantes grimpantes ont une pousse rapide une fois qu'elles sont établies, mais pour assurer leur réussite il faut préparer le sol parfaitement. Comme le sol qui se trouve près des bâtiments est généralement pauvre on fera bien de l'enlever à l'endroit où les vignes doivent être plantées et de le remplacer par un sol d'une nature fraîche, auquel on mélangera du fumier bien pourri. Il y a un grand choix de plantes qui varie suivant les conditions de température. Il y a plusieurs variétés de vignes vierges, les clématites (Virgin's Bower de l'Ouest, Virgin's Bower de l'Est du Canada, Jackman, Japonaise, Traveller's Joy) les pois, les chèvrefeuilles, les rosiers grimpants, les wistarias et d'autres variétés de plantes grimpantes.

Ministère de l'Agriculture, Ottawa.

Pour embellir la Maison

ET LA TOILETTE

Une séduisante diversité d'encolures en toile brodée

Cette saison nous apporte une profusion d'encolures toutes plus variées, plus fraîches et plus nouvelles les unes que les autres. Que celles qui aiment les colifichets essentiellement féminins se réjouissent, car la broderie ou, plus exactement, la toile festonnée, redevient très à la mode, nous réservant de charmantes nouveautés, telle une grappe de raisin plaquée sur une robe sombre.

Ainsi l'on voit des pétales juxtaposés en toile travaillée au point de feston et formant collerette. Ailleurs, la broderie Richelieu à l'honneur, permet de confectionner des cols-plastrons très décoratifs, complétés d'un court poignet mousquetaire ou de longs manche-rons (vig.).

Une autre parure très en faveur, est une grappe de raisin dessinée à plat sur la toile, ajourée au point de bourdon, avec deux feuilles au point de feston.

Quatre feuilles et de minuscules fleurettes tenant en un seul motif, ornerait gracieusement une encolure, et feraient une garniture jeune et légère. Trois feuilles de vigne festonnées, superposées à la façon d'un essuie-plume et piquées d'un bouton, seront placées comme une grosse agrafe.

Ces fantaisies seront légèrement empesées et glacées au fer.

★

Installation et entretien d'une chambre à coucher

Rechercher l'hygiène et la commodité, voilà ce qu'il faut envisager dès l'installation de toute chambre; pour la chambre à coucher, qui est la chambre de repos par excellence, ces deux exigences conciliées en feront le lieu où il fait bon se retirer après une journée de travail, pour reprendre des forces grâce à un sommeil calme et paisible.

L'air, le soleil, la lumière, doivent pénétrer à flots, et baigner la chambre; aussi, une exposition à l'est et surtout au midi, devient l'orientation de choix; la chambre largement éclairée par de grandes fenêtres, recevra dès le bon matin, la lumière du soleil, cet agent microbicide par excellence, et ce réconfortant de premier ordre.

Lorsque la situation de la pièce est déterminée, une désinfection s'impose avant de placer les meubles, si le local a été habité précédemment. Les papiers des murs seront remplacés; la papier clair, ou mieux la peinture à l'huile facilement lavable détrôneront les papiers ternes et sombres de l'installation précédente.

Enfin, il faut penser à l'achat des meubles ou simplement à leur répartition judicieuse dans la pièce; se rappeler à ce sujet que tout meuble occupe un volume déterminé, réduisant le volume d'air respirable: si la pièce a des dimensions restreintes, il faut donc la meubler dans des conditions adéquates: meubles peu encombrants et pratiques.

Un lit, soit en bois de nos pays (chêne, noyer, hêtre, sapin, etc...) soit en bois exotique (acajou, citronnier, palissandre, etc...) ou mieux encore en cuivre ou en fer et cuivre, dont on trouve des modèles fort élégants, occupe le centre de la pièce, la tête face à la fenêtre. L'orientation du lit est assez discutée par les hygiénistes; il faut avouer qu'elle ne semble pas avoir l'importance qu'on lui prête et que la commodité doit surtout entrer en ligne de compte. Le lit sommier mène depuis quelques années une offensive victorieuse contre les lits décrits plus haut: il a le seul avantage de revenir à un prix fort modique (suppression du bois de lit).

Nous nous en tiendrons dans cette chambre modèle

Une garniture en broderie Richelieu d'un style très riche.

au lit métallique en cuivre, disposé à une certaine distance du mur et vers le milieu de la pièce.

La composition de la literie exige de la maîtresse de maison une grande attention; le sommier recouvert de coutil supportera le matelas formé d'une couche de crin, comprise entre deux couches de laine cardée, emprisonnées les unes et les autres dans un coutil spécial facile à laver. Un traversin, deux oreillers en plume d'oie, de canard ou de pigeon, un édredon en plumes plus fines (duvet), piqué ou non en son milieu, une couverture de satinette ou mieux encore de satin, deux draps de toile ou de coton composeront la literie.

L'achat du mobilier comprenant généralement, avec le lit, la table de nuit et l'armoire avec ou sans glace, nous aurons à disposer ces meubles, le premier à la tête du lit, et l'armoire dans un angle ou contre un des côtés de la pièce; dans ce cas, l'espacer de quelques pouces du mur, de façon à ce que l'air circule librement, et qu'il n'y ait aucune moisissure à redouter.

L'armoire à glace où s'empileront avec ordre, propreté et goût le linge de corps et les draps de la famille, donnera, par sa glace brillante, une note de gaîté dans la chambre.

Aux murs, peu ou points d'ornements: ce sont la plupart du temps des ramsse-poussière. Quelques cadres, souvenirs de famille, trouveront place sur la

L'ameublement pratique

Les petites tables basses

La physionomie de la demeure actuelle s'est tout à fait transformée; partout ce ne sont que des divans bas et larges, des fauteuils trapus et des chaises basses; il faut, pour mettre devant ces meubles, des tables à leur hauteur qui permettent aux personnes assises dans la pièce de prendre le thé, ou de fumer en ayant à la portée de la main la tasse, ou le cendrier.

Rien n'est pratique alors comme ces petites tables basses qui peuvent aisément se transporter d'une pièce dans une autre, et servir pour déposer le plateau de thé ou de rafraîchissements devant le divan. Les modèles sont généralement d'une grande simplicité, et n'importe quel menuisier peut les établir sans difficulté. On orne le dessus d'un feuillage décoratif qui peut être exécuté au pochoir ou à la pyrogravure.

Quant au meuble lui-même, il peut être verni, soit en rouge laque avec dessin noir et or.

On obtient également un joli effet en teignant le meuble au noir chimique, ensuite on le vernit légèrement à l'alcool et après on l'encaustique.

Mais avant de décider la tonalité de ces petites tables, il faudra songer qu'elles doivent être pratiques et pouvoir s'harmoniser avec tous les ameublements, c'est pourquoi on conseille le noir d'abord, et ensuite le rouge laqué dans le genre des laques chinoises.

★

Emploi des petits plis dans la lingerie

Tous les minutieux travaux à l'aiguille, si à l'honneur dans la mode actuelle, et chéris des couturiers, ne sont pas pour cela abandonnés des lingères. Ils supplantent même dentelles et broderies, et, plus que jamais, fines fronces et délicats plissés orneront la jolie lingerie.

● **6619.** — Voici un modèle qui semble être une robe tailleur pour la rue. En réalité c'est une blouse-jaquette. Une fois celle-ci enlevée, apparait la robe pour le tennis, blouse à large empiècement et sans manches, ouverte carrée dans le dos. Cette robe pourra se porter sans jaquette les jours chauds. Métrage: pour un 36 (18 ans), 5¼ de soie imprimée en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. **Prix: 45 sous.**

Si votre marchand local ne peut vous fournir ce patron Butterick, demandez-le directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West, Toronto.

Old Dutch vous offre de compléter votre service d'argenterie

Des milliers de ménagères et de jeunes filles qui ont profité de l'offre d'Old Dutch et obtenu plusieurs séries des quatre pièces du service complet d'Argenterie Wm. A. Rogers A 1 Plus, soit pour la maison, préparation de trousseaux, cadeaux de noces ou autres fins, se réjouiront d'apprendre qu'Old Dutch offre maintenant sept nouvelles pièces en plus des quatre premières aux mêmes conditions si avantageuses et si faciles.

Les nouvelles pièces comprennent: cuillers à liqueurs glacées, couteaux à beurre, fourchettes pour huitres ou coquetels, cuillers de table, fourchette à viande froide, louche, couteau à beurrier et cuiller à sucrier. Avec ce choix de onze pièces différentes chacun peut obtenir un véritable service d'argenterie pour convenir à presque tous les besoins d'un foyer de condition moyenne. Envoyez-nous simplement les panneaux du moulin à vent de trois étiquettes Old Dutch et ,50 pour chacune des pièces offertes ci-dessus.

Ces offres constituent sûrement de bonnes nouvelles pour celles qui se sont déjà procuré les quatre pièces comprises dans la première offre et qui désirent compléter leur collection de belle argenterie. (R.)

Pour embellir la Maison

cheminée. Aux fenêtres, des rideaux de linon ou de tulle qui ont le double avantage de laisser passer la lumière, de se laver et de se repasser facilement, permettront à la fantaisie féminine de se révéler. Les doubles rideaux épais et sombres, véritables réceptacles de poussière, intercepteurs des rayons solaires, sont à proscrire formellement.

Sur le plancher, minutieusement encaustiqué, s'étendra un vaste linoléum, lui-même ciré, et d'un entretien bien facile. De chaque côté du lit, par terre, une descente de lit confortable (laine, peau, etc...) aux couleurs vives, préservera les pieds nus du contact trop froid du linoélum et réjouira la vue.

Cette chambre sera éclairée le soir par la lumière électrique, un lustre de milieu et la lampe de chevet, ils donneront d'ailleurs une excellente lumière, voilée par des abat-jour légers.

Deux chaises et un fauteuil d'osier seront commodément disposés dans la chambre.

En somme, de l'air, du soleil, de la lumière, une constante propreté, partout et dans tout, telles sont les meilleures conditions qui font de toute pièce, la chambre où il fait bon vivre.

Des femmes employées dans les mines aux Indes

On pense interdire prochainement le travail des femmes dans les mines, aux Indes. Déjà la propagande à laquelle différentes sociétés humanitaires se sont livrées a porté ses fruits, et le nombre des femmes employées dans les mines a diminué de 39,785 en 1928 à 12,799 l'année dernière. Les propriétaires européens de mines ont presque tous renoncé à l'emploi de la main d'œuvre féminine, et sont favorables à l'interdiction officielle. Cependant quelques riches hindous, conservant pour les femmes le mépris traditionnel de leur pays et de leur caste, résistent au projet.

***

La fortune de Rockfeller

La nouvelle législation américaine, en matière de revenus, affectera considérablement les grosses fortunes. Désormais, par exemple, les dons eux-mêmes sont sujets à l'impôt.

D'après le *New York Times*, M. John Rockefeller junior vient de faire don à diverses institutions scientifiques ou charitables de $27,000,000. On calcule que le milliardaire a déjà distribué ainsi le quart de sa fortune. Néanmoins, sur ce qui lui reste encore, M. Rockefeller devra verser annuellement au Trésor américain la jolie somme de trente millions.

***

Un lépreux, homme d'affaires et millionnaire

A l'hôpital des lépreux de Moreton Bay, Australie, est mort Frédéric Martin, dont le cas était singulier.

Frédéric Martin était fort riche. Il possédait des propriétés urbaines et rurales qu'il gérait lui-même. Il y a près de deux ans, quand les médecins le déclarèrent atteint de la lèpre, le service d'Hygiène voulut l'obliger à entrer à l'hôpital des lépreux, à cause des risques de contagion. On refusa de faire exception pour lui, malgré sa fortune et ses relations. Cependant, Frédéric Martin ne voulait pas renoncer à diriger ses affaires.

UNE RARE OCCASION

d'obtenir un service d'argenterie Wm. A. Rogers, qualité A-1 Plus, dans l'attrayant dessin Croydon et fabriquée par Oneida Ltd.

OLD DUTCH

vous offre

1 SIX CUILLERS A THE — valeur de $3.50 la douzaine — pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch, et ... **50c**

2 UN COUTEAU DE TABLE (lame en acier intachable) et une fourchette — valeur de $16.80 la douzaine — pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch, et ... **50c**

3 TROIS CUILLERS OVALES A SOUPE — valeur de $6.00 la douzaine — pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch, et **50c**

4 TROIS FOURCHETTES A SALADE — valeur de $6.50 la douzaine — pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch, et **50c**

5 TROIS CUILLERS A BREUVAGE GLACE — valeur de $6.00 la douzaine — pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch, et ... **50c**

6 TROIS COUTEAUX A BEURRE — valeur de $6.00 la douzaine — pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch, et ... **50c**

7 TROIS FOURCHETTES A HUITRES OU A COCKTAIL — valeur de $6.00 la douzaine — pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch, et ... **50c**

8 TROIS CUILLERS A TABLE OU A SERVIR — valeur de $6.00 la douzaine — pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch, et ... **50c**

(Fourchettes à Salade)

COMMENT OBTENIR CETTE ARGENTERIE

Envoyez 50c et les panneaux de moulin à vent de 3 étiquettes Old Dutch pour l'un quelconque des articles mentionnés dans cette annonce. Commandez - en un ou plusieurs à votre gré. Vous pouvez obtenir un service complet à un bas prix étonnant. Cette offre, valable seulement au Canada, expire le 31 juillet 1936.

9 UNE FOURCHETTE A VIANDE FROIDE — valeur de $1.05 — pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch, et ... **50c**

10 UNE LOUCHE A SAUCE — valeur de $1.50 — pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch, et ... **50c**

11 UNE SPATULE A BEURRE ET UNE CUILLER A SUCRE — valeur de $1.00 — les deux pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch, et ... **50c**

OLD DUTCH prolonge la durée de la surface et fait épargner de l'argent

Fabrication canadienne

Old Dutch nettoie sans danger parce qu'il est fait de Seismotite*, une fine substance nettoyante et polissante, exempte de gravier dur et pouvant égratigner. Old Dutch est d'une action si rapide qu'il abrège votre nettoyage de moitié. C'est aussi le nettoyeur le plus économique qui soit à cause de sa grande efficacité. Servez-vous-en pour la chambre de bain et la cuisine, pour parquets et boiserie peinte, chaudrons et casseroles, fenêtres et métaux, bref pour tout dans la maison.

***Enr. au Canada.**

Rappelez-vous que pour chaque unité d'argenterie il vous faut envoyer 50c et 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch.

OLD DUTCH CLEANSER, Dépt. 168U, 64 Macaulay Ave., Toronto

Ci-inclus.....panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch (ou étiquettes complètes) et.....¢ pour lesquels veuillez m'envoyer

☐ 6 cuillers à thé ☐ 3 cuillers ovales à soupe ☐ 3 cuillers à table
☐ 3 fourchettes à salade ☐ 3 cuillers à breuvage glacé ☐ 1 fourchette à viande froide
☐ 3 fourchettes à huitres ☐ 3 couteaux à beurre ☐ 1 louche à sauce
☐ 1 couteau de table et fourchette ☐ 1 spatule à beurre et 1 cuiller à sucre

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

On lui accorda la permission de les diriger de l'hôpital. On lui établit une ligne téléphonique spéciale, et c'est au téléphone qu'il continua de traiter ses affaires, bien que l'hôpital fût à 600 milles de ses propriétés. Ainsi le lépreux put conserver jusqu'au dernier jour l'activité à laquelle il tenait tant. Frédéric Martin était millionnaire.

***

L'opinion d'un jeune Allemand sur le Canada

Après avoir goûté la liberté du Canada, Ottomar Cypris dit qu'il souhaite ne jamais retourner dans son Allemagne natale, si ce n'est pour une visite.

Ce jeune homme, étudiant à l'Université d'Alberta, ajoute: "L'Allemagne est édifié sur la discipline. On ne peut pas y vivre sans être continuellement averti de l'existence d'une autorité supérieure.

"La vie au Canada est beaucoup plus large et plus libre. C'est peut être dû aux vastes espaces libres et à la population moins dense.

"Mais les étudiants canadiens s'intéressent peu aux affaires politiques, tandis que les étudiants allemands s'intéressent aux événements politiques importants et, d'ordinaire, y participent".

M. Cypris n'approuve pas l'habitude des Canadiens de traiter les athlètes comme des idoles. Il l'approuve d'autant moins que les amateurs exaltant ainsi les athlètes pratiquent eux-mêmes fort peu les sports.

Telles sont les impressions d'un jeune Allemand d'Edmonton.

CLINIQUE ST-JACQUES

MALADIES DES FEMMES, JEUNES FILLES, ET ENFANTS.
MALADIES INTIMES — VOIES URINAIRES — FIEVRE DES FOINS.
Maternité privée. Electricité médicale. Yeux, Nez, Gorge. Maladie de la Peau, etc.
1759, rue St-HUBERT (Près Ontario) **AMherst 6713**

Cette **RÉELLE SAVEUR** *de* **HOLLANDE**

40 ONCES, $2.65

En vente au Canada depuis plus de 100 ans.

GIN FLACON PLAT, 85¢ 26 ONCES, $1.90

de **KUYPER**

Distillateurs Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695. 148F

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON.

OFFRE SPÉCIALE D'UN BEAU *cadeau*

Durant le mois de juin, ces six verres superbes, d'excellente qualité et d'un fort joli dessin, seront donnés GRATUITEMENT, *en plus des primes ordinaires*, en échange de 12 coupons du paquet de 6 livres de Farine Préparée XXX Brodie ou de l'équivalent en coupons des autres produits Brodie. Parlez-en à votre épicier.

Vous avez là une belle occasion de simplifier la préparation de vos pâtisseries et de vous en assurer la réussite . . . tout en obtenant gratuitement une verrerie de bonne qualité. Parlez à votre épicier de cette offre généreuse.

BRODIE & HARVIE LIMITED
914, rue Bleury Montréal

fabricants de la

LA FARINE PRÉPARÉE XXX *Brodie*

CONTENANT POUDRE À PATE, SEL ET SODA

Les jolies manches

Dans la mode actuelle, les manches prennent une importance de premier plan. Elles donnent à nos vêtements — robes ou manteaux — un accent tout particulier.

Et d'abord, que de variété dans les emmanchures. La manière de monter les manches à entournure classique et des manches raglan, des manches montées à plat et des manches montées à fronces, d'autres qui forment des tuyaux d'orgue et d'autres qui groupent leur ampleur en de fines nervures. Il s'ensuit que toute l'attention, tout l'intérêt se portant du côté des manches, le reste du corsage peut être extrêmement simple; un rien de drapé ou de fronces suffit à lui assurer sa personnalité; moins parfois: rien qu'un petit col et trois jolis boutons pour fermer la fente discrète de l'encolure. Mais cette simplicité extrême exige la perfection absolue de la coupe, le fini rigoureux des coutures et du coup de fer. Une étroite, ou une large ceinture en belle peau souple travaillée par un sellier ou un maroquinier complétera différent: velours, crêpe satin, voile de soie, selon le tissu employé pour la robe. Par exemple, à titre d'indication, une robe en lainage mousse bleu ardoise, robe toute simple, ornée seulement à l'encolure d'une fine torsade de velours et de lainage. La manche très ample était en lainage jusqu'au coude et à partir du coude en velours rouge dahlia, assorti à la torsade de l'encolure; petite ceinture torsadée en même velours. Toutes les femmes qui se plaisent à transformer une robe dès qu'elle a été un peu trop portée apprécieront le parti qu'elles peuvent tirer de cette idée.

Ces manches si diverses et si ingénieusement travaillées ont encore l'avantage d'offrir aux femmes pratiques une indéniable ressource, car beaucoup d'entre elles sont taillées, pour le haut, dans le tissu qui compose la robe, alors que le bas est fait en tissu

● **6630.** — Pour l'après-midi, une robe foncée est toujours distinguée et élégante. Ce modèle a des manches larges, genre cape, des plis qui forment empiècement et à l'épaule gauche une touffe de fleurs qui lui donne un cachet particulier de grâce et de charme. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4 verges de soie "sheer" en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 35 sous.

● **6644.**—Un autre joli modèle pour le printemps: robe d'imprimé à volants légers autour de l'encolure, au bas des manches courtes et au côté gauche du corsage. Les plis piqués de la jupe devant et dans le dos amincissent la silhouette. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4¼ verges d'imprimé en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 35 sous.

Si votre marchand ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West, Toronto.

Histoire de la soupe

Si la bouillie forme la base de l'alimentation de la première enfance, la soupe doit être la nourriture principale des enfants du second âge. Le pain qui compose la soupe est un aliment complet; mais quand il est chaud, il est indigeste, et, quand il est dûr, il est peu appétissant. Trempé dans le bouillon, il se digère toujours, c'est pourquoi il faut donner souvent la soupe aux enfants.

Les bouillies ayant donné naissance aux soupes, la soupe au lait fut une des premières inventées. Cet aliment, très estimé des uns, inspire de la répulsion aux autres.

Le nombre des soupes était infini. La soupe à la moutarde se préparait avec des œufs frits, de la purée, de la moutarde, du gingembre, des épices et du sucre, le tout coulé ensemble, puis bouilli et relevé d'une pointe de verjus.

On trouve dans Taillevan des soupes à l'oignon, et dans Platine, des soupes aux raves, au fenouil, au persil, au verjus, à la fleur de sureau.

Tous ces assaisonnements n'étaient pas de trop pour donner quelque variété aux soupes qui figuraient en grand nombre dans un même repas, et cela bien avant le douzième siècle. Le luxe de la table devint tel qu'en 1304 un concile de Compiègne défendit aux ecclésiastiques de se faire servir plus d'une soupe à la fois lorsqu'ils étaient seuls. Mais ce règlement pouvait ne pas être suivi quand ils recevaient rois, comtes, ducs, ou quelque personnage de qualité. Il est inutile de dire que ce règlement fut bien vite oublié.

Quand Dugueslin alla combattre Guillaume de Blancbourg, il mangea trois soupes au vin en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité.

Du temps de Louis XIV, les soupes étaient encore nombreuses. Boileau nomme les bisques, potage garni de pigeons, de poulets, de jus de viande et d'autres bons ingrédients. Il nomme aussi un potage au citron mêlé de verjus, de jaunes d'œufs, et sur lequel était posé un chapon bouilli.

Voici maintenant les soupes faites avec la chair des animaux, la viande de boucherie et les poulets.

Liébaut donne la recette d'un bouillon qui était en usage pour les personnes exténuées, pour celles qui étaient atteintes de maladies de langueur. Il y en avait un autre qu'on appelait, pour son excellence, le *restaurant divin;* ce n'était pas, comme aujourd'hui, de bon consommé, mais de la viande de boucherie ou de la chair de volailles, hachées par menus morceaux et distillées ensuite dans un alambic avec de l'orge mondé, des roses sèches, de la cannelle, de la coriande et des raisins secs.

Parmi toutes ces soupes, il en est une qui est encore très appréciée et que Masselin de Saint-Gervais, vieux châtelain de François Ier, chantait en vers gaulois, et qui s'appelle *Potage bisque.*

Tous les hommes d'esprit ont eu, à ce qu'il paraît, un faible pour cet aliment, car c'est Alexandre Dumas qui a fait lui-même la recette de ce potage.

Les oignons servent encore de base à un grand nombre de potages qui figurent sur toutes les tables.

L'ouvrier les fait roussir dans une casserole qu'il remplit d'eau, ajoutant à ce liquide du beurre quand il en a et une pincée de sel; et trempant sa soupe avec du pain quelquefois bien dur.

Le potage bourgeois est plus raffiné et prend le nom de soupe aux petits oignons. Le même condiment apparaît sur les tables aristocratiques sous le titre de potage à la Soubise, qui n'est en somme qu'une purée d'oignons mêlée de graisse d'oie relevée par la muscade, et jetée sur des croûtons de petits pains grillés.

Ainsi l'oignon flatte le rude palais de l'ouvrier aussi bien que la bouche délicate de la marquise. Il dégage le cerveau et relève l'appétit du jeune homme et de la femme du monde énervés par des nuits de plaisir.

Mais la soupe, la véritable soupe de famille, est préparée avec du bœuf bouilli. On la trempait autrefois avec du pain; mais celui de boulanger s'aigrissait rapidement et celui de ménage se trempait avec difficulté; on l'a remplacé par des petits pains de luxe nommés profita, par du vermicelle, du tapioca du macaroni et des pâtes de toutes sortes. Alors on a des potages et le mot soupe semble banni de notre dictionnaire; il n'est plus prononcé par les personnes de bonne compagnie. Cependant son origine est fort ancienne: suivant les uns, soupe vient de l'italien *zuppa* ou *suppa*, qui lui-même dérive du mot latin *sapa;* les autres voient une origine allemande, *suppe.*

●

Crème aux tomates

COUPEZ en grosses tranches quatre belles tomates bien mûres et faites-les cuire avec un petit bouquet de persil et de sel. Quand elles seront bien tendres, passez-les en purée à travers une passoire fine. Ajoutez 1 pinte et demie d'eau, quatre pommes de terre de moyenne grosseur coupées en petits morceaux et quatre cuillerées de riz. Ajoutez, pour donner une belle couleur au potage, un oignon moyen roussi au four. Donnez une heure d'ébullition en plein feu. Retirez, passez à nouveau en crème, remettez un instant sur le feu en liant avec un gros morceau de beurre. Servez brûlant sur des minuscules croûtons frits disposés au fond de la soupière. Excellent avec le *macaroni.*

Gratin de tomates

AVANT d'éplucher des tomates, plongez-les un moment dans l'eau bouillante, la peau s'enlève ainsi plus facilement. Coupez les tomates en deux, horizontalement, enlevez les graines et saupoudrez chaque demi-tomate de sel et de poivre. Laissez-les jeter leur jus, puis faites-les bien égoutter sur un large tamis. Faites-les sauter vivement dans de la bonne huile d'olive chaude, en veillant bien à ce qu'elles n'éclatent pas, et déposez-les une à une dans un plat à gratin. Mettez dans un bol une poignée de fine chapelure ou de mie de pain, une poignée de gruyère râpé, une bonne cuillerée à soupe de persil haché très fin, et, si vous l'aimez, un peu d'ail haché, sel et poivre. Mélangez bien le tout, saupoudrez-en vos tomates. Disposez-les dans un plat allant au four, placez par-dessus des petites noisettes de beurre frais et faites dorer pendant un quart d'heure à four modéré, en posant le plat sur une brique réfractaire bien chauffée.

1er prix: - $25.00
2ème " - $15.00
3ème " - $10.00
15 prix de $5.00 chacun
25 prix de $2.00 chacun
25 prix de $1.00 chacun

Gratis 1 paquet "Capri" avec chaque achat de 3 paquets de Sorrento 16oz

MOYEN d'y PARTICIPER

Procurez-vous, chez votre épicier, le *nouveau paquet "CAPRI" gratis* (avec tout achat de 3 paquets Sorrento 16oz) dans lequel vous trouverez les conditions de notre *GRAND CONCOURS*

HÂTEZ-VOUS....
LE TEMPS EST LIMITÉ

"CAPRI" la nouvelle pâte alimentaire "éclipse toutes les autres"
[le seul paquet sanitaire enveloppé de "Cellophane"]

les fabricants des fameuses pâtes alimentaires

Sorrento Macaroni LIMITÉE

Compagnie canadienne indépendante

UN CONSEIL AUX PARENTS

$5.00 comptant et **$3.00** par mois

VOTRE garçon et votre fillette auront le meilleur départ possible dans leur carrière commerciale, s'ils apprennent la sténographie et la dactylographie dans une école n'employant que les dactylographes Underwood. La demande pour ceux qui savent écrire sur un dactylographe Underwood est vingt fois plus forte que celle qu'amène la connaissance des autres machines à écrire. Votre enfant peut apprendre à se servir d'un dactylographe Underwood à la maison. Un premier versement de $5.00 suffit pour lui en procurer un, avec un livre d'instructions. Nous le livrerons immédiatement et vous pourrez payer la balance par de minimes versements de $3.00 par mois. Venez à notre bureau ou envoyez un chèque de $5.00 avec cette annonce et vous recevrez promptement un Underwood portatif neuf. Profitez de cette occasion pour bien partir votre enfant dans sa carrière commerciale.

Underwood Elliott Fisher, Limitée
639 ouest, rue Craig — Montréal

Mentionnez "La Revue Moderne" en venant ou en écrivant.

Profitez-en pour vous abonner...

Le tarif régulier d'abonnement, pour LA REVUE MODERNE, est de:

Canada:	Etats-Unis:
$1.50 pour 12 mois	$2.00 pour 12 mois
3.00 pour 24 mois	4.00 pour 24 mois

Profitez de la vaste campagne de circulation entreprise par LA REVUE MODERNE pour obtenir votre abonnement à un prix sensiblement réduit. En effet, jusqu'au mois de juin 1936, on peut s'abonner aux conditions suivantes:

Canada:	Etats-Unis:
$1.00 pour 12 mois	$1.50 pour 12 mois
2.00 pour 30 mois	3.00 pour 30 mois

Faites-nous parvenir votre abonnement par la poste, en envoyant un mandat-poste ou un chèque à l'ordre de LA REVUE MODERNE INC., *ou téléphonez-nous et notre représentant ira vous rendre visite.*

● **IMPORTANT — On nous informe que des personnes nullement autorisées par LA REVUE MODERNE ont perçu des abonnements à prix réduit en faisant de la sollicitation à domicile. Il s'agit nettement de fausse représentation. Tous les représentants officiels de LA REVUE MODERNE sont munis de cartes d'identification, de certificats authentiques, de reçus et de formules portant tous le nom de LA REVUE MODERNE. Refusez tout versement d'argent à moins qu'on ne vous montre ces documents et certificats.**

LE NOUVEL APPAREIL "*Lipstencil*"

Application ordinaire — *Application au "Lipstencil"*

En appliquant votre rouge d'après les méthodes ordinaires vos lèvres auront l'apparence qu'elles présentent ci-haut.

Par contre, en vous servant du nouvel appareil "Lipstencil" tel qu'illustré ci-contre, vous obtiendrez le résultat ci-dessus.

"LIPSTENCIL"

"Lipstencil" se vend 50 sous et il est dessiné de telle sorte qu'il aide non seulement à appliquer parfaitement le rouge à lèvres, mais qu'il donne aussi de meilleurs résultats.

Cet appareil est indestructible en couleur chrome.

Si votre pharmacien ou votre marchand ne peut vous fournir cet appareil, vous pourrez vous le procurer en faisant parvenir la somme de 50 sous à:

"LIPSTENCIL"
320, rue Notre-Dame Est ● ● Montréal

Le coin *des Enfants*

● CONCOURS ●

Proverbe
NOBLESSE OBLIGE

Les jeunes concurrentes et concurrents se sont vivement intéressés au concours de la page. Les réponses ont afflué et je dois, en toute justice, souligner que toutes sont bonnes et que pas une n'a été rejetée. Par conséquent, aucune n'a été éliminée du tirage.

Mais pour récompenser un si grand nombre de petits amis et de petites amies, il n'y a qu'un seul prix — du moins pour le moment — et la chance a favorisé:

M. REAL VINET
Coteau Station, Soulanges, P. Q.

qui recevra dans quelques jours: "Le tambour du régiment", par Maxine.

Notre prochain concours sera d'un tout autre genre. Un jeune lecteur, Raymond D. (12 ans) au nom d'un groupe d'amis et en son nom, demande d'élargir le cadre de nos concours et me fait quelques suggestions très intéressantes. Je lui réponds avec plaisir qu'il aura ce qu'il désire et je le remercie de s'être fait l'interprète de ses amis.

Nous félicitons le gagnant du volume, tous ceux et celles qui ont participé au succès du concours, et le jeune lecteur qui explique qu'il m'adresse sa requête parce que ces concours instructifs et amusants aident l'enfant à "apprendre beaucoup de choses qu'il ne connaissait pas auparavant".

MARJOLAINE

●

UNE PAGE D'HISTOIRE

(Conte)

Lourde et épaisse, la brume tombait sur les champs et confondait le ciel et la terre. La grisaille couvrait le village; elle estompait les maisons et les arbres perdus dans l'ombre indécise, et ne laissait passer qu'un jour terne qui éclairait tristement Saint-Eustache.

De temps à autre, la sonnerie des grelots réveillait la torpeur de ce matin de décembre; des hommes passaient, pressés, quelques groupes se formaient sur la place de l'église. Mais, comme un poids étouffant, on sentait peser une tristesse dans l'air humide, on sentait que la vie de ces braves gens était troublée et que quelque chose d'extraordinaire bouleversait leur vie coutumière.

C'est que la plainte douloureuse du peuple opprimé par un pouvoir cruel qui blessait ses sentiments patriotiques, avait résonné comme un glas par tout le pays. Portée d'écho en écho, elle avait pénétré au fond des cœurs comme la lumière du devoir et y avait suscité l'ardente ambition de garder intact le précieux héritage de leur foi et de leur langue. C'était la lutte; mais la lutte de la faiblesse contre la force, celle du frêle roseau défiant le chêne puissant. Alors, des élans sublimes créèrent des héros, et pour défendre des droits sacrés, le courage se haussa jusqu'au suprême sacrifice.

Comme les rayons furtifs qui illuminent parfois la route la plus noire, l'espérance des jours meilleurs éclaira la tourmente de 1837. Unique but de ceux qui engagèrent la lutte, elle ouvrit le fructueux sillon destiné à recevoir la chaude rosée du sang des vaincus, et duquel un jour devait germer la paix de la liberté.

Par le matin embrumé de ce jour de décembre, les braves de Saint-Eustache s'empressaient autour de Chénier dont l'œil de flamme révélait la vaillance et l'héroïsme. Pourtant, pour combattre, ceux-là ne possédaient que des faulx et des fourches, et s'ils avaient l'adresse de la force, leur ardeur ne s'appuyait que sur leurs droits méconnus.

Cependant, l'heure angoissante du combat qui se préparait, étreignait les cœurs et affolait les femmes. Elles avaient déjà la vision nette et claire du massacre de cette poignée de valeureux Canadiens qu'allaient écraser la force et le nombre. Elles entrevoyaient une jonchée sanglante couvrant le sol glacé et les cadavres sur lesquels, si tôt, passerait l'ennemi. Elles entendaient les cris déchirants mêlés au fracas des canons qui, tout-à-l'heure, allaient faucher tant de jeunesse. Et impuissantes devant le désarroi qui brisait leur paisible existence, elles priaient avec les enfants, pauvres victimes des injustices de ces temps malheureux.

Quelques-unes fuyaient loin de leur foyer désorganisé où s'éteignait le feu dont la joyeuse flamme pétillante leur donnait hier encore sa douce chaleur. D'autres broyées par les préparatifs de la bataille qui allait bientôt leur prendre des êtres si chers, s'enfermaient dans leurs demeures menacées. Elles allaient donner leur bonheur à la patrie, comme les hommes lui donnaient leur vie, et des yeux des jeunes femmes comme de ceux des grand'mères, coulaient les larmes brûlantes dont jamais aucune joie humaine ne devait guérir la blessure.

Comme si le courage pouvait remplacer les armes, les patriotes, barricadés dans le couvent et brûlés par la fièvre de l'attente, se préparaient à essuyer le feu du combat et à en soutenir l'assaut. Malgré la témérité de cette résistance, il y avait dans son audace, la grandeur et la générosité du sacrifice héroïque qui sait que seul le sang versé assurera plus tard le

UNE PAGE D'HISTOIRE

triomphe de la cause. Et peut-être les regards qui scrutaient anxieusement les lointains, voyaient-ils déjà l'horizon de l'éternité!

Un sourd grondement fit battre les cœurs, un long frisson secoua le sol, un murmure courut dans les rangs, les cous se tendirent, les poitrines retinrent leur souffle, et dans la brume froide qui assombrissait la terre, on vit poindre les troupes de Colborne.

Le petit groupe fit des prodiges. Fidèles à leur chef, deux cent cinquante habitants (ou à peu près), luttèrent contre deux mille hommes, rivalisèrent d'habileté avec les soldats, et résistèrent à la tempête des huit canons anglais qui imprimèrent si fortement leurs traces sur la façade de l'église, qu'après plus de quatre-vingt-dix ans, elles sont encore visibles.

Le village était cerné. De tous côtés pleuvaient les balles et les boulets. Le feu meurtrier ouvrait le combat avec fureur et, précédant l'armée, il éclatait à droite et à gauche.

Alors, devenu une prison de flammes, le couvent fut bientôt abandonné et Chénier et ses compagnons se réfugièrent dans

Il faut que les enfants s'amusent, c'est entendu. Les mamans soucieuses de leur santé ne les laisseront pas jouer, cependant, sur des tapis, où la poussière s'accumule et où ils risquent de contracter toutes sortes de maladies.

l'église où, pendant trois heures, du haut de clocher, ils ripostèrent bravement à l'ennemi.

Inutile bravoure, vains efforts! Le village fut envahi, les maisons furent pillées et l'incendie fut allumé aux quatre coins du bourg. Un ciel noir de fumée et un sol rouge de sang entouraient les combattants écrasés, dont chaque minute éclaircissait les rangs où, toujours sans pitié, la guerre fauchait de nouvelles victimes.

Pourtant adroits tireurs, les quelques hommes qui avaient des fusils les dirigeaient habilement et visaient sûrement. Chaque coup abattait un ennemi! Mais pour continuer la cruelle besogne, dix remplaçaient celui qui tombait, tandi que de l'autre côté, chaque perte affaiblissait la résistance.

Les canons tonnaient et les désastres s'accumulaient. Les boulets ravageaient le village; ils défonçaient les maisons et déchiraient le sol, et semant la ruine par d'énormes trouées, ils pleuvaient comme des balles. L'horreur de ces heures tragiques augmentait l'ardeur des braves qui avaient refusé de se rendre, et ils luttaient désespérément, quand un boulet frappant l'un d'eux, lui broya les deux genoux. On se porta aussitôt au secours du malheureux. Le village n'ayant aucun asile sûr à offrir aux blessés, les compagnons de Duquette (ou Doucet) le transportèrent à l'église et, pour refuge, ils lui donnèrent le confessionnal du curé.

Là, pendant des heures, au milieu d'intolérables douleurs, le pauvre homme entendit le tumulte de la bataille. Il devina la triste défaite qui anéantissait l'enthousiasme des rêves et qui livrait à l'ennemi ceux qu'avait épargnés la mort. Il vit le lugubre rougeoiement de l'incendie empourprer le ciel et refléter sa masse de flammes tout autour de lui. Il comprit que l'église ne serait pas épargnée, qu'elle ne serait plus bientôt qu'un brasier, et qu'une mort effroyable l'attendait là. Il entrevit les angoisses de son horrible position, le désespoir de son impuissance, les tortures de ses derniers moments, le martyre de son agonie.

Mais plus forte que ses douleurs physiques, plus forte que ses souffrances morales, une pensée serra son cœur jusqqu'à l'étouffer. Et de savoir le triomphe de l'ennemi à l'heure cruelle qui le mettait aux prises avec la mort, celui qui n'avait reculé devant aucun danger, Duquette, le brave patriote se mit à pleurer.

Puis, le feu envahit l'église. Il en chassa les assiégés et bientôt Chénier dût abandonner son dernier refuge, le clocher. Il en descendit malheureux comme un condamné, mais glorieux comme un héros.

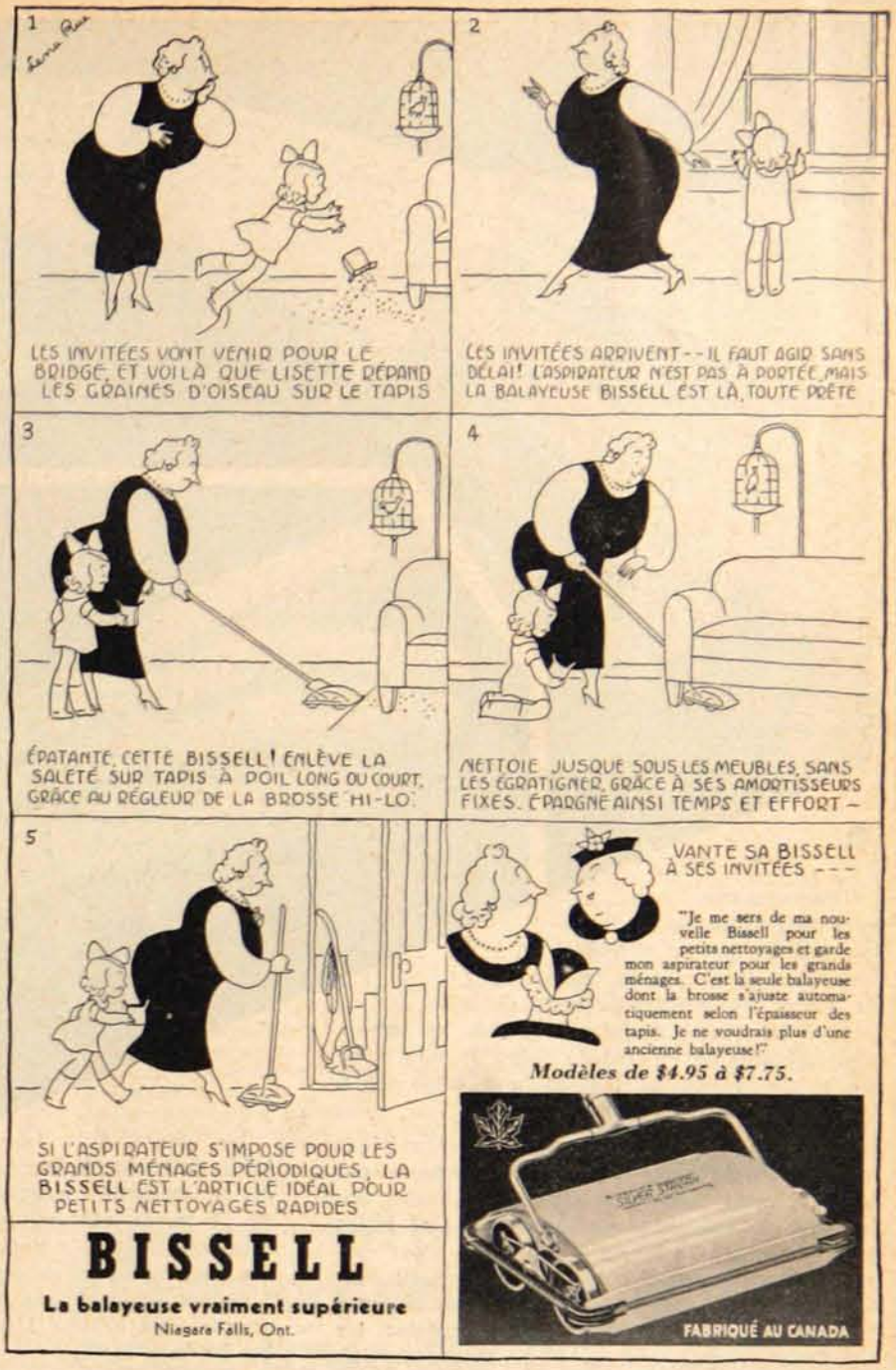
Pendant que sous la voûte embrasée et environné de flammes, Duquette en pleine torture, appelait à son secours, ses compagnons, menacés eux-mêmes, ne trouvaient pour toute issue que celle de s'offrir aux balles des soldats anglais qui les cernaient. En une course émouvante, les uns après les autres, à la suite du chef ils passèrent devant les "Habits-Rouges".

Ce fut une minute atroce. Des cris traversaient l'air qui rendaient sinistre la soudaine confusion des vaincus. La mort terrassait des hommes en pleine force et fermait leurs yeux à l'épouvantable spectacle. D'autres échappant aux balles, dans un dernier espoir tentaient un dernier effort de ralliement. Peine perdue! Sapés à leur base par la force, tous les espoirs croulaient, anéantis.

Les cris de Duquette s'étaient depuis longtemps affaiblis graduellement puis, s'étaient tus, et dans le cimetière, mortellement frappé, Chénier s'était abattu pour ne plus se relever.

Les bruits s'éteignaient . . et dans le soir embrumé flambait le village de Saint-Eustache où, dans cette journée du 14 décembre 1837, les patriotes venaient de signer de leur sang, une mémorable page d'histoire.

Petits enfants, en passant devant le monument de Chénier, n'oubliez jamais de lever votre chapeau pour saluer l'héroïque courage de ce brave Canadien.



A mes petits amis

ROBERT M.—Votre petite lettre m'a émue! Et pendant que j'admirais votre jolie écriture, je cherchais dans mes souvenirs *qui* était *alors* votre chère maman. Son pseudo me renseignerait; je suis certaine de ne pas l'avoir oubliée.— Vous aurez votre place désormais au courrier, petit Robert, et sans être fée, je vous souhaite beaucoup de bonnes choses. Je souris à votre maman.

RAYMOND D.— Tous mes compliments, petit ami, pour la manière dont vous m'adressez votre requête et pour le grand désir de vous instruire qu'elle prouve. Je suis entièrement de votre avis: il faut travailler pour apprendre, et apprendre en s'amusant est toujours intéressant. Nous inaugurerons ce genre de concours le mois prochain. Il faudra être *là*, vous et vos petits amis, n'est-ce pas Raymond? Alors à bientôt, et à l'occasion, ne craignez pas de soumettre des suggestions que nous étudierons avec plaisir.

LOUISE B.— La chance ne nous est pas toujours favorable malgré le grand désir que nous en avons. Mais il y a compensation par la satisfaction du travail accompli, et je vous félicite d'être à l'œuvre, même sans récompense. S'instruire est si utile, ma petite fille, que cela compte plus que tout le reste. Au revoir, petite Louise.

MONIQUE — Votre petit mot était gentil, merci Monique.

MARCELLA S.— Vous avez bien fait; je comprends que vous teniez à conserver votre revue intacte. Il me fait plaisir de trouver chez vous des amies de la page.

MYOSOTIS — Que je suis contente de vous savoir mieux et en pleine convalescence. Reposez-vous bien avant de reprendre vos classes, la santé des enfants est chose fragile.— Je vous remercie de vos prières pour ma malade et pour moi. La voix des petits enfants est puissante auprès du bon Dieu.— Je souhaite que la chance soit pour vous un jour.— Au revoir, Myosotis, bonne santé et affectueux souvenir à Grand'maman.

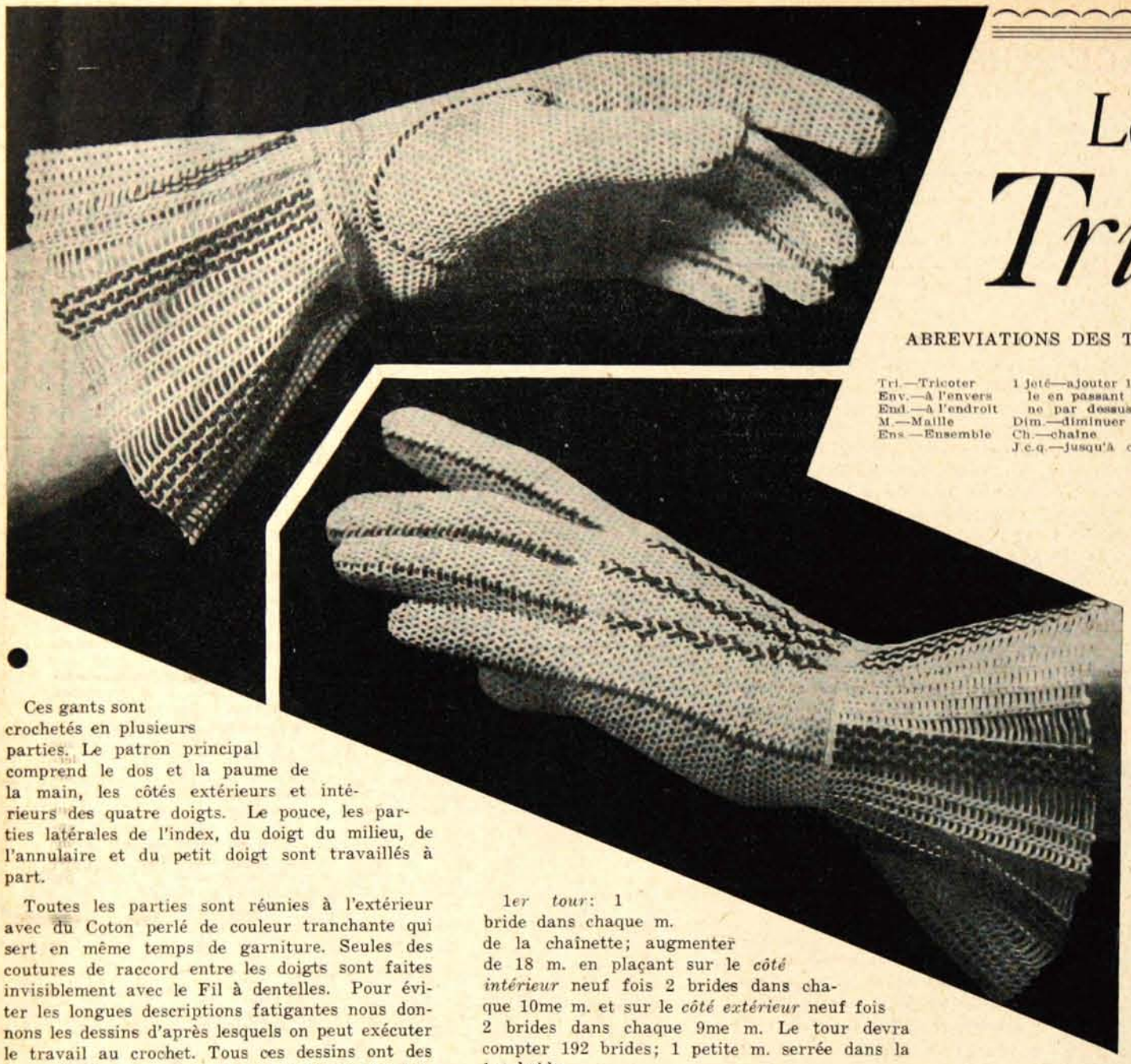
MADELEINE G.— Notre coin devient le vôtre et qui sait si d'en être la lectrice assidue ne vous vaudra pas une surprise quelque jour. Cela me fait plaisir que vous aimiez mes contes, merci; vous en lirez d'autres. Au prochain concours, petite Madeleine.

LAURETTE — JEAN-LOUIS S.— GISELE C. — GERTRUDE L.— MARIETTE B. — PETITE LECTRICE — GUY D. — GILLES F. — Merci de vos compliments pour le conte que j'ai publié dans votre page. Ce ne sera pas le dernier, et nous parlerons encore des sauvages, comme le désire Mariette B.

MARJOLAINE

Demandez
LA PETITE REVUE
en vente partout
15c

RIDEAUX DE LUXE
Soie — Bruges — Filet, etc., et toutes dentelles véritables. Nappes — Couvre-lits — Aubes — Surplis — Modèles nouveaux et exclusifs. — Démonstration à domicile.
La Dentellière Belge Enrg.
CH. 6160 — 1831, de Lasalle, Montréal



Le Tricot

Gants AU CROCHET

exécutés en
D.M.C. No 70
et en
D.M.C. No 3

ABREVIATIONS DES TERMES EMPLOYES

Tri.—Tricoter
Env.—à l'envers
End.—à l'endroit
M.—Maille
Ens.—Ensemble
1 jeté—ajouter 1 maille en passant la laine par dessus l'aig.
Dim.—diminuer
Ch.—chaîne
J.c.q.—jusqu'à ce que
Com.—Commencer
Aug.—Augmenter
Rab.—Rabattre
Ram.—Ramasser
Rep.—Répéter

Emm.—emmanchure
s.c.—simple crochet
d.c.—double crochet
Tr. c.—triple crochet
P.m.g.p.—Passer maille glissée par dessus

Ces gants sont crochetés en plusieurs parties. Le patron principal comprend le dos et la paume de la main, les côtés extérieurs et intérieurs des quatre doigts. Le pouce, les parties latérales de l'index, du doigt du milieu, de l'annulaire et du petit doigt sont travaillés à part.

Toutes les parties sont réunies à l'extérieur avec du Coton perlé de couleur tranchante qui sert en même temps de garniture. Seules des coutures de raccord entre les doigts sont faites invisiblement avec le Fil à dentelles. Pour éviter les longues descriptions fatigantes nous donnons les dessins d'après lesquels on peut exécuter le travail au crochet. Tous ces dessins ont des lignes épaissespour marquer les contours des différentes parties. Le fond, composé de carrés intervertis, se fait au crochet avec 2 m. en l'air et 1 bride. Chaque ligne épaisse en biais correspond à une diminution ou à une augmentation.

Diminution au commencement d'un rang: Ne faire que 4 m. en l'air avant de tourner l'ouvrage.

Diminution à la fin d'un rang: Remplacer les dernières 2 m. en l'air par 1 bride double dans la dernière m. du rang inférieur et réunir cette bride double avec la bride précédente par un dernier jeté.

Augmentation au commencement d'un rang: Faire 6 m. en l'air avant de tourner l'ouvrage.

Augmentation à la fin d'un rang: Faire après la dernière bride 2 m. en l'air et 1 bride double dans la m. où repose la bride précédente.

Exécuter les gants d'après ces explications.

1*er rang*: Monter 180 m. en l'air, en revenant sauter 8 m., 1 bride dans la 9me m. en l'air, faire cinquante-sept fois: 2 m. en l'air et 1 bride dans la 3me m. en l'air; 4 m. en l'air — tourner.

2*me rang*: 1 bride par-dessus les premières 2 m. en l'air, faire cinquante-sept fois: 2 m. en l'air et 1 bride par-dessus les 2 m. en l'air suivantes; 1 m. en l'air, 1 bride dans la 3me des 8 m. en l'air, 5 m. en l'air — tourner, etc.

Lorsque toutes les parties au crochet sont terminées et assemblées, broder les trois baguettes au dos du gant et exécuter la manchette.

1*er tour*: 1 bride dans chaque m. de la chaînette; augmenter de 18 m. en plaçant sur le *côté intérieur* neuf fois 2 brides dans chaque 10me m. et sur le *côté extérieur* neuf fois 2 brides dans chaque 9me m. Le tour devra compter 192 brides; 1 petite m. serrée dans la 1re bride.

2*me tour*: 7 m. en l'air, sauter 3 brides, 1 bride dans la 4me bride, faire deux fois: 4 m. en l'air et 1 bride dans la 4me bride; * 2 m. en l'air intermédiaires, 2 brides séparées par 2 m. en l'air dans la 4me bride, faire trois fois: 1 m. en l'air intermédiaire et 2 brides séparées par 2 m. en l'air dans la 4me bride; 2 m. en l'air intermédiaires, 1 bride dans la 4me bride, faire trois fois: 4 m. en l'air et 1 bride dans la 4me bride; reprendre quatre fois de *, 2 m. en l'air intermédiaires, 2 brides séparées par 2 m. en l'air dans la 4me bride, faire trois fois: 1 m. en l'air intermédiaire et 2 brides séparées par 2 m. en l'air dans la 4me bride, 2 m. en l'air intermédiaires, 1 petite m. serrée dans la 3me des 7 premières m. en l'air.

3*me tour*: 7 m. en l'air, 1 bride dans la première bride, faire deux fois: 4 m. en l'air et 1 bride dans la bride suivante; * 2 m. en l'air intermédiaires, 2 brides séparées par 2 m. en l'air de la première dent, faire trois fois: 1 m. en l'air intermédiaire et 2 brides séparées par 2 m. en l'air par-dessus les 2 m. en l'air de la petite dent suivante; 2 m. en l'air intermédiaires, 1 bride dans la bride suivante, faire trois fois: 4 m. en l'air et 1 bride dans la bride suivante; reprendre quatre fois de *, 2 m. en l'air intermédiaires, 2 brides séparées par 2 m. en l'air par-dessus les 2 m. en l'air de la première petite dent, faire trois fois: 1 m. en l'air intermédiaire et 2 brides séparées par 2 m. en l'air par-dessus les 2 m. en l'air de la petite dent suivante; 2 m. en l'air intermédiaires, 1 petite m. serrée dans la 3me des 7 premières m. en l'air.

4*me et* 5*me tour*: 2 m. en l'air intermédiaires entre les petites dents.

6*me et* 7*me tour*: 3 m. en l'air intermédiaires avant et après les groupes de petites dents.

8*me et* 9*me tour*: 3 m. en l'air intermédiaires entre les petites dents.

10*me et* 11*me tour*: 4 m. en l'air intermédiaires avant et après les groupes de petites dents.

12*me et* 13*me tour*: 4 m. en l'air intermédiaires entre les petites dents.

Du 14*me au* 32*me tour* le nombre des m. en l'air entre le groupe des rayures à brides simples et le groupe des rayures à petites dents augmente tous les deux tours et devient respectivement: 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 m. en l'air intermédiaires.

33*me tour*: On remplace les m. en l'air à la pointe des petites dents par 1 picot composé de 4 m. en l'air et de 1 m. serrée. Arrêter le fil.

Remplir le vide entre les 4 brides par des rayures en un rang aller et retour au point de reprise en Coton perlé D-M-C No 3, Brun-Tête de nègre 898.

On pourrait assortir les rayures et même les gants à la couleur de la toilette.

Le gant de la main droite sera exécuté de la même façon, mais on fera les coutures de manière qu'il aille à la main droite.

La Petite Poste

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de —

UNE INSERTION: 75c

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme les nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné de montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désirent se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser:—

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal

AVIS

Nous ne nous chargeons d'aucun message pour les correspondants. La correspondance doit se faire DIRECTEMENT entre eux.

On voudra bien aussi prendre note qu'il est ABSOLUMENT inutile de demander le nom et l'adresse véritables des correspondants, et qu'à l'avenir nous ne répondrons plus aux lettres de ce genre

La Direction

* * *

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent: —

Mesdemoiselles:

MADELEINE LAVOIE — 23 ans. (Corr. de moins de 30 ans, inst. dist. but: distraction, rep. ass.) 120, rue Sherbrooke ouest, C. P. 10, Montréal, P. Q.

J. de NERICOURT — Sérieuse, dist. inst. (Corr. dist. ser. sobres, entre 45 et 50 ans, veufs ou célibataires; but: connaissance). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

REINE DESPRES — (Corr. sages. dist. de 45 ans ou plus). 324, carré St-Louis, Montréal, P. Q.

MADELEINE DES ROCHERS — (Corr. inst. ser. enjoués de 20 à 35 ans, rep. ass. but: échange d'idées, dist.) 448, rue Walpole, Ville Modèle, Montréal, P. Q.

FRANCINE — (Corr. de 25 à 30; correspondance assez sérieuse, ou par plaisir et passe-temps) 83, rue Brooks, Sherbrooke, P. Q.

DENISE — Brunette de 30 ans. (Corr. inst. dist. de 30 à 45 ans). 320, rue Notre-Dame est Montréal, P. Q.

ANNETTE BEAUDRY — Blonde dans la trentaine, inst. dist. (Corr. célib. ou veuf de 30 à 45 ans, sobre, bon, pos. bon chrétien; but sér.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MME J. CLAIRE — Veuve, 52 ans, seule, apparence jeune, bon. références. (Corr. honn. but sér.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

YVETTE DESPRES — Bonne, sympathique. (Corr'tes de 30 à 45 ans; but: distraction par échange d'idées, faire de bonnes amies; rép. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

LAURE — Sérieuse, dist. bon. éduc. bon. apparence, position avantageuse. (Corr. de 35 à 43 ans, but: connaissance). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

LAURE EMBART — (Corr. inst. dist. 45 ans et plus, célibataires ou veufs; rép. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

CHEMINADE — Inst. dist. sér.; (Corr. inst. dist. grands, bonne situation, ville, de 28 à 35 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MICHELLE D'ARTOIS — Grande, inst. professionnelle, trentaine. (Corr. grands, inst. éduqués, ayant bon. pos. aimant le bridge, de 35 à 50 ans; but sér.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

NINON ROSE — Fille unique, inst. dist. (Corr. de 25 à 30 ans, ayant bon. pos. rép. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

ANDREE FOURNIER — (Corr. et corr'tes inst. 40 ans et plus; but: faire des connaissances). 574, avenue Bennett, Maisonneuve, Montréal, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent: —

Messieurs:

LEO ANGELO — Célib. 40 ans, bon. apparence, références, bon capital, bon commerce. (Corr'tes de 34 à 40 ans, ville ou campagne, ayant elle-même bon. cap. bon. réf. apparence, franç. ou ang. intention sér.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MARCO-PAULO — Deux canadiens inst. dist. entreprenant voyage de 4 ans autour du monde, désirent corr. et corr'tes. 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

HENRI BELLEHUMEUR — Célib. 38 ans. bourgeois, instruction moyenne, honnête. (Corr'tes dist. filles ou veuves sans enfants; but: connaissance et peut-être sér.) Casier 84, Station A, Montréal, P. Q.

GILLES DE CESBRES — 32 ans, inst. bon. position. (Corr'tes inst. et dist. de 20 à 32 ans, de la ville ou de la camp. rép. à toutes lettres). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Qu'en pensez-vous ?

L'anglais du Roi

On sait que les Anglais sont très fiers de parler "l'anglais du Roi", c'est à dire une belle langue pure, non contaminée par l'américanisme. Mais celui-ci envahit sournoisement la langue anglaise. Et voici que le Roi lui-même, dans une circonstance éclatante, lui a fait une grosse concession. Les anciens d'Oxford s'en voilent la face.

C'est en prononçant son premier discours radio-diffusé qu'Edouard VIII a parlé de "radio" et non plus de "wireless". Or, en Angleterre on dit wireless comme en France on dit T. S. F. (Télégraphie sans fil) que M. Georges Duhamel écrit téhessef.

Il y a quelque temps, dans un tribunal de Londres, un juge, Sir Alfred Tobin, réprimandait un témoin qui avait répondu: O.K. C'est un choquant américanisme, s'était écrié le juge indigné. Mais que dira-t-il devant l'américanisme du Roi?

La popularité de Roosevelt

Rien n'est plus difficile, pour un homme porté au pouvoir par une grande vague d'enthousiasme, que de maintenir cet élan populaire en sa faveur. C'est même un des arguments donnés par les adversaires des régimes plébiscitaires et des dictatures; ils craignent que le chef ne se laisse entraîner, pour renouveler sa popularité quand elle fléchit, à des aventures téméraires.

Un "Institut de l'Opinion Publique", qui organise aux Etats-Unis des sortes de plébiscites périodiques sur diverses questions nationales, permet de tâter le pouls de l'opinion en ce qui concerne le président Roosevelt. Où en est-il aux yeux du grand public américain?

D'après les résultats de ce referendum, il aurait encore pour lui la majorité, mais une majorité réduite. Exactement 54 pour cent. Se déclarent surtout en sa faveur: les femmes, les fermiers, les jeunes, les bénéficiaires des camps de chômeurs. Le monde de la finance et des professions libérales lui serait hostile.

Le roman d'amour d'un octogénaire

Il y a cinquante ans, Thomas Rolfe devint amoureux d'une jeune fille. Les circonstances les séparèrent, et Thomas Rolfe, qui ne se sentait pas de vocation pour le célibat, se résolut à en épouser une autre. Il devint veuf il y a sept ans.

Dernièrement, Rolfe apprit que son ancienne amie, mariée elle aussi, était, de son côté, devenue veuve. Il ne l'avait jamais oubliée, dans le secret de son cœur. Il se mit à sa recherche, la découvrit, et lui offrit le mariage. Ils viennent en effet de s'épouser.

Thomas Rolfe a 82 et sa nouvelle femme, l'héroïne de ce roman, en a 72.

L'aviation commerciale

L'aviation commerciale est en progrès dans le monde entier. Il devient de plus en plus courant de prendre l'avion pour se rendre d'une ville à l'autre. Aux Etats-Unis, les compagnies de navigation aérienne ont transporté en janvier dernier 44,061 passagers, contre 28,922 en janvier 1935. Et cette augmentation a tendance à s'accentuer à mesure qu'approche la saison des déplacements plus fréquents. Les jeunes mariés tant soit peu snobs ne partent plus en voyage de noces qu'en avion.

Un des résultats de ce développement de l'aviation commerciale est, tout naturellement, l'importance numérique croissante du personnel. L'American Airlines annonce qu'elle va embaucher quinze jeunes filles de plus pour servir sur ses aéroplanes. Les candidates doivent avoir moins de 27 ans, moins de 5 pieds 4 pouces de taille, peser 118 livres au maximum, et, de préférence, avoir le diplôme de garde-malade.

ANTALGINE
Pour
Maux de Tête
de Dents et d'Oreilles,
Rhumes, La Grippe,
Névralgies-Rhumatisme,
Douleurs

En Vente Partout 25¢

Le Lt-Colonel Desrosiers et la Fédération

Le Lt-Colonel Henri Desrosiers, chef de la section des employés pour la prochaine campagne annuelle de la Fédération des Oeuvres de Charité Canadiennes-françaises, a dit à notre représentant qu'il est très confiant dans le succès de la campagne 1936. Sans doute le chômage persiste-t-il toujours, mais l'on constate, dans les cercles commerciaux, une amélioration sensible des affaires. Le Lt-Colonel Desrosiers qui, pour la deuxième année, travaille de façon active pour la campagne de charité, a l'ambition de faire mieux que l'an dernier et de dépasser si possible l'objectif.

Le champ d'action de M. Desrosiers et de ses collaborateurs est des plus vastes. Il s'étend dans un rayon de 700 maisons commerciales canadiennes, dont 500 maisons anglaises et 200 maisons canadiennes-françaises. Ceci comprend les maisons de 25 employés et plus. Avec l'aide précieuse de l'un de ses chefs d'arrondissements, M. Henri Brabant, le Lt-Colonel Desrosiers a pratiquement terminé tout son travail d'organisation. Ses quelque dix chefs d'arrondissements ont dressé la liste des 150 auxiliaires qui auront à parcourir les diverses maisons d'affaires et à recueillir les souscriptions des employés.

Le Lt-Colonel Desrosiers, tout en montrant un bel optimisme, rappelle que le gros du travail n'est pas fait, car rien ne sert d'avoir une organisation excellente, si la population ne répond pas suffisamment à l'appel de la Fédération. Aussi, compte-t-il, bien que, cette année, les Canadiens français vont faire mieux que l'an dernier et donner un solide coup d'épaule afin de dépasser l'objectif de la Fédération et de prouver à nos concitoyens d'autres races que le Canadien français sait rencontrer les obligations d'honneur qu'il a contractées envers les pauvres, les malades, les orphelins, les déshérités, les indigents.

fils de coton, lin, soie
pour tous les ouvrages
de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DEPOSEE

qualité
supérieure
couleurs
solides

LES GENERATIONS PASSENT·LA MARQUE D·M·C DEMEURE

A la découverte des idées

1ère MENTION

"Tristan"

Mlle Adrienne Bégin, Rivière-du-Loup, Station, P. Q.

Femmes aimantes et femmes aimables, vous êtes des trésors dans le monde et l'on se dispute vos faveurs. Mais lesquelles des plus aimantes ou des plus aimables sont les plus aimées?

Problème difficile à résoudre semble-t-il, mais après réflexion la balance penche du côté de la femme aimante et je m'explique par une question: Lesquels des jours sombres ou des jours ensoleillés sont les plus nombreux dans une vie? La réponse n'est pas douteuse, aussi, disons tout de suite que lorsque sonne une heure amère la femme simplement aimable ne nous suffit plus. C'est la femme aimante qu'instinctivement nous recherchons parce qu'elle seule sait trouver au fond de son cœur le mot qui apaise.

Femmes aimables, ne soyez pas jalouses de mon choix car je crois vraiment, qu'au fond toutes les femmes aimables sont pour le moins, un brin aimantes et par contre, une femme aimante peut-elle ne pas être aimable?

TRISTAN

★

2ème MENTION

"Maman de Jacques"

Mme L. P. Lebrun, Ste-Anne-de-la Pocatière, Station, P. Q.

Entre les plus aimantes et les plus aimables, lesquelles sont les plus aimées?

Cette pensée interrogative présente à l'esprit une question paradoxale. Convenons d'abord qu'il est plus difficile d'être aimable que d'être aimant. Certaines natures généreuses ou richement douées peuvent néanmoins posséder simultanément ces deux qualités mais, trop souvent, hélas, il arrive que l'être humain n'aime que pour lui-même.

Etre aimable, qu'est-ce? N'allons pas confondre la modeste amabilité, celle qui se pratique sans bruit, sans calcul, sans égoisme, avec d'autres qualités plus grandes auxquelles tient souvent le bonheur de ceux qui nous entourent. Etre aimable, cela veut dire avant tout, savoir s'oublier pour plaire aux autres . Cela suppose une longue suite d'efforts généreux qui forment le cœur à la délicatesse. Etre aimable semble peu de chose quand, en réalité, c'est beaucoup. C'est, par exemple, oublier ses propres soucis pour faire rayonner un sourire sur les traits d'un visage morose; c'est dire une bonne parole, rendre un service, que sais-je encore et cela, toujours pour les autres.

Dans la rude montée de la vie les personnes aimables sont l'image de l'oasis qui offre sa fraîcheur au voyageur fatigué. On les recherche et on a hâte de les rencontrer de nouveau. Par ailleurs, s'il est triste d'entrevoir dans l'ombre une légion de cœurs aimants méconnus et incompris, il n'est pas moins heureux de constater la présence discrète des personnes aimables qui savent créer du bonheur avec des petits riens.

A mon sens, ce sont ces artistes, ces fées de l'existence qui restent entre toutes les plus aimées, ayant à leur crédit le précieux avantage de devenir sûrement et véritablement les plus aimantes.

MAMAN DE JACQUES

★

3ème MENTION

"Myonne"

Mlle M. Jeanne Dussureault, 5774, rue Saint-André, Montréal.

— Entre les plus aimantes et les plus aimables, lesquelles sont les plus aimées?

— L'amabilité est souvente fois un masque mondain, cachant sous un sourire, toute une personnalité contraire de ce que représente cette amabilité. Et puis être aimable fait, en sorte, partie de la vie. Nous le sommes soit par disposition naturelle, soit pour plaire à notre entourage et quelquefois une personne aimable n'est pas entièrement désintéressée.

L'aimante, elle, met tout son cœur, agit généreusement, partage les gaietés, les soucis sans aucun calcul se réservant la joie de répandre du bonheur autour d'elle, cela discrètement, sans ostentation et c'est pourquoi plusieurs peu psychologues préfèreront la jeune personne aimable, empressée, à l'éternel sourire, se multipliant pour tous, plutôt que la personne aimante au rare sourire discret et charmant envers ceux qu'elle se choisit.

Cependant sur le visage de l'aimante brille toujours ce reflet de bonté intérieure donnant à ses yeux ce "je ne sais quoi" d'aimable et attirant. Alors la sympathie générale se penche vers elle et si elle n'est pas, en premier lieu, la plus aimée, elle sera la plus "longtemps aimée" ce qui vaut bien la lutte contre la banale amabilité à la portée de tous, tandis qu'il est difficile d'atteindre le degré de perfection dénué d'égoisme que possède le cœur de l'aimante.

MYONNE-JEANNE D.

CONCOURS

On pense et on cause au coin du feu

QUESTION

Entre les plus aimantes et les plus aimables, lesquelles sont les plus aimées?

Arthur DOURLIAC
de l'Académie française

●

LE RESULTAT

1er Prix: $2.00

"Bébé Rose"

Mlle Florence Gignac, 188, avenue de la Station, Shawinigan Falls, P. Q.

Toutes deux, de l'une ou l'autre catégorie, sont charmantes naturellement. Mais tandis que le charme des secondes grise, celui des premières captive; car le propre de l'amabilité est de plaire et celui de l'aimante est de séduire.

L'amabilité, bien qu'elle soit une qualité enviable et appréciable, peut s'acquérir et est, en conséquence, dans certains cas, toute de surface. Très brillante, elle capte l'attention et force l'admiration. Mais tandis que l'on s'extasie sur l'amabilité de telle ou telle personne l'on s'incline avec déférence et un émoi tout particulier devant les plus aimantes. Si leur pouvoir est plus restreint, il est par contre plus puissant. Elles retiennent l'élite et elles gagnent en qualité ce qu'elles perdent en quantité... Les sentiments qu'elles inspirent sont plus durables parce que plus profonds et leur affection est de celle qui se donne tandis que les plus aimables s'entendent à recevoir.

Et si les plus aimables peuvent être plus aimées, les plus aimantes sont surement mieux aimées.

BEBE ROSE

●

2ème Prix:

Un abonnement d'un an à "La Revue Moderne".

"Liliane"

Mlle Rollande Lavallée, 517, rue St-Clément, Viauville, Montréal.

D'emblée je choisis les plus aimables, tout simplement parce que, règle générale, les aimables sont aimantes tandis que les aimantes peuvent fort bien n'être pas aimables.

Je m'explique. Qu'est-ce au juste, que l'amabilité sinon l'art de plaire? Et sans hésiter, j'avance qu'il est impossible de plaire sans être aimante: une personne froide, indifférente, fût-elle intelligente, brillante causeuse, s'efforcera en vain de charmer. Elle sera remarquée, admirée, elle ne sera pas aimée.

L'aimante peut aussi être aimable, car l'amour sous toutes ses formes, est le plus grand charme de la femme mais combien nombreuses sont les aimantes qui ne savent pas se faire aimer, soit qu'elles manquent de séduction, soit que la timidité, l'orgueil, la défiance les rendent incapables de manifester leurs richesses d'affection et de tendresse.

Un autre point à l'avantage de l'amabilité, c'est qu'elle suppose de l'intelligence, du tact et dans une certaine mesure, des qualités morales: franchise, bonté, réserve, simplicité; car cela va de soi, on ne peut guère être aimable et en même temps menteuse, hautaine ou méchante.

Etre aimante n'exige qu'une qualité; l'abnégation. Il est vrai cependant que cette qualité en renferme d'autres: humilité, désintéressement, générosité; mais si être aimante veut dire posséder une nature tendre, sensible à l'affection, il y a bien des gens qui peuvent mériter ce qualificatif et tout ignorer du dévouement qu'il implique. Aimer, c'est vouloir du bien; mais dans bien des cas, n'est-ce pas se rechercher soi-même?

La puissance d'affection quelle qu'elle soit c'est tout le charme subtil, indéfinissable de la femme, à condition qu'elle sache la montrer. Etre aimante et le cacher, c'est peu; être aimante et le manifester discrètement, c'est tout et c'est être aimable.

LILIANE

●

Les opinions se sont partagées et, fait assez étrange, presque moitié par moitié. Les réponses reçues donnent une part presque égale aux femmes aimantes et aux femmes aimables.

Les raisonnements et les analyses sont justes, les pensées sont clairement exprimées et comme fond et comme forme, les manuscrits sont vraiment remarquables. Nous en félicitons les concurrentes et particulièrement les heureuses gagnantes. Nos sincères remerciements au juge qui, m'a-t-il dit, a été fort "perplexe devant la valeur des manuscrits".

Heureux les foyers où la femme aimante fait rayonner l'amabilité en créant autour d'elle du bonheur avec des riens.

MARJOLAINE

Echos de notre deuxième concours

Doit-on souhaiter l'amour et la souffrance, ou désirer vivre sans affection, mais aussi sans chagrins?

—L'amour dans ce qu'il a de plus noble et de plus sacré est certes un souhait que l'on puisse formuler. N'est-ce pas que dans la vie, l'amour joue un rôle prépondérant; il se rencontre dans toutes les classes de la société. C'est un flambeau dont la lueur éclaire les cœurs et les guide dans le chemin de la destinée humaine.

L'amour et la souffrance... deux mots qui se complètent. Maintes fois l'amour trace au front de profonds plis d'amertume;... il fait au cœur de "large entailles", que ni le temps, ni même un autre amour ne peuvent cicatriser, mais bien Dieu Seul!... Alors, c'est la souffrance... souffrance morale, la plus inexplicable et la plus cruelle. Mais, tout comme l'amour, cette dernière, n'a-t-elle pas son langage et son héroïsme?

Vivre sans affections — Dans la grande cohue de l'humanité existe-il un être qui n'aie pas au cœur ce sentiment le plus pur et le plus profond qu'est l'amour? Le cœur fait pour aimer est un foyer ardent qui réchauffe et réconforte; son brasier ne s'éteint jamais!... Sa flamme nourrit toujours!...

Vivre sans chagrins—La terre, n'est-elle pas "une vallée de larmes"? La Rochefoucauld a dit: "Le bonheur s'enfuit sur l'aile des années" — C'est vrai, elles s'en vont ces joies intimes du cœur faisant place aux déboires et tristesses de toutes sortes. Les heures sereines vécues jadis sont devenues néfastes:

—"Ici-bas la douleur à la douleur s'enchaîne"—
—"Le jour succède au jour, et la peine à la peine"—

(LAMARTINE)

Dans l'obligation de choisir, je préférerais "l'amour et la souffrance"—... D'abord pour un motif naturel, c'est que la souffrance pourra toujours trouver son apaisement en se refugiant au sein de l'amour. Seconde raison pour un motif surnaturel "Le Christ sur la croix, n'a-t-il pas souffert parce qu'Il aimait les hommes d'un amour indicible.

Je termine, m'inspirant d'une parole de Mlle Marjolaine: "—Le cœur est le sanctuaire des affections, elles doivent y vivre dans la paix, même si elles y ont été gravées par la souffrance!"... — "JEANNE DE LA VALLEE".

★

Genre de vie qui m'a fait longtemps songer. Ce qu'est l'affection pour l'être humain: Son principe de vie active, son bonheur palpable et réalisable. Une vie sans affection serait donc sans but moral, sans énergie, monotone et insipide, sans joie du cœur, partant, pas heureuse. On ajoute pour contrebalancer cela "pas de chagrins". Alors, une vie sans chagrins, c'est la marque de l'indifférence ou de l'absence du cœur! L'homme n'est plus alors qu'une machine mue par la force des circonstances et sans aucune matière émotive.

A tout prendre, je préférerais "La vie avec l'amour et la part de souffrances qui nous est dévolue". Voici mes raisons:

L'amour, c'est la joie du cœur. Quel organe de notre être joue un plus grand rôle que le cœur dans la vie? C'est lui qui s'émeut, lui qui ressent, lui qui apprécie les qualités favorables d'une autre personne, c'est lui encore qui possède les dons de toutes sortes. Naturellement, le cœur souffre aussi et souvent, mais ces chagrins quand ils sont partagés par un autre cœur aimant, tendre et affectueux, ne sont-ils pas de beaucoup allégés? On supporte les plus grosses peines quand on sent qu'un ami cher nous aime.— MONICA.

UN JOLI COSTUME FACILE A TRICOTER

Instructions complètes pour le tricotage de ce petit costume en deux morceaux avec béret, ainsi que 22 autres costumes pour enfants dans le nouveau Livre No 9 des Tricots à la main Regent — pour garçonnets et fillettes de tous âges. Employez les laines Regent, en tous types et grosseurs. Couleurs superbes. Voyez les laines Regent Sea Gull, Sea Side, Sea Shell, Sea Hawk, etc. chez votre fournisseur. Demandez le nouveau

Livre No 9 de Tricots à la main

REGENT

(Pour jeunes gens et bébés)

Achetez ce livre de votre marchand ou directement du Dept. M-2 **25c**

THE REGENT KNITTING MILLS LIMITED
MONTREAL

LAINES REGENT

Demandez . . .

" LA PETITE REVUE "

chez votre dépositaire

Enlève le RHUMATISME

SCIATIQUE, GOUTTE, LUMBAGO, GRIPPE, ARTHRITE

Dites adieu au rhumatisme avec ses douleurs agonisantes. Laissez les capsules Vernot vous délivrer de vos souffrances.

Pendant des années les capsules Vernot ont été le remède de confiance pour des milliers de malades. Il y a une raison — Vernot enlève la cause du mal.

Essayez Vernot à nos dépens

Remplissez le coupon et joignez-y 10c pour frais de poste

Laboratoire Médical Vernot Enr'g.
4624, ave du Parc, Montréal, P. Q.

S. V. P. envoyez-moi une boîte échantillon gratuitement de capsules Vernot. Inclus 10c en timbres pour frais de poste, etc.

Nom .....

Adresse .....

Mon pharmacien .....

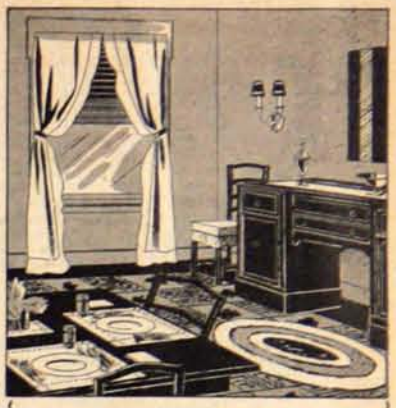
Adresse .....

Le retour du rouge-gorge annonce celui de la robe-jaquette

● *6683.* — Une robe dans la note un peu habillé, est doublement utile portée avec une jaquette en tissu contrastant dont la doublure forme revers et donne une jolie idée d'ensemble. L'encolure haute est plissée de même que le devant de la jupe. Métrage: pour un 36 (18 ans), 5⅝ verges d'imprimé en 39 pouces et 2⅛ verges d'uni en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 50 sous.

● *6693.* — Fraîche et de belles lignes est la jaquette à pli creux, sans collet, généreusement pourvue de poches et attachée aux boutons-manchettes de la petite robe tailleur qui l'accompagne. Un imprimé parsemé de fer à cheval et de trèfle à quatre feuilles lui donnent du piquant. Métrage: pour un 36 (18 ans), 5½ verges crêpe Celanese en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West, Toronto.



Modernisez votre foyer par la

Magie des Couleurs

QUE de femmes ingénieuses, par une simple modification des couleurs des divers ornements de leur foyer, l'ont rendu plus élégant et plus gai! Si votre salon semble ennuyeux et sombre, des coussins, des bousses, des carpettes de nuances vives lui donneront son charme d'autrefois. Vos rideaux, vos draperies sont ternes et fanés? Une couleur nouvelle leur rendra leur éclat. Il en sera de même de la literie et du linge de table. Pour quelques sous à peine, les Teintures Diamond vous permettront d'obtenir de merveilleux effets — parce qu'elles contiennent une plus forte quantité des meilleurs colorants. A peu de frais — et si avantageusement! — les Teintures Diamond, secret de la beauté artistique, métamorphoseront votre intérieur.

TEINTURES DIAMOND

FABRICATION CANADIENNE

Leur haute teneur en aniline pure explique leur supériorité!

Les impressions d'un nouveau député

(*Suite de la page 7*)

forme et étudie et qu'il peut préparer convenablement son "Maiden speech" qui le classera soit au nombre de ceux qui ne devraient jamais parler en Chambre ou parmi la prudente galerie de ceux que l'on n'entend pas assez souvent; c'est aussi grâce à ce début oratoire que le jeune député pourra faire mentir les accusations de mutisme dont ses adversaires l'accablent, si, bien entendu, le "whip" en chef se décide à lui donner une petite chance après avoir poliment passé l'assiette aux ministres et aux plus anciens. Bref, la vie parlementaire même à ses débuts, m'a convaincu de la nécessité d'urgentes réformes dans nos us et coutumes parlementaire

"En somme, la vie d'un député fédéral mérite d'être vécue. Elle occasionne des déboires mais, grâce à Dieu de grandes consolations. En laissant au seuil du parlement le fanatisme électoral, en se convainquant de l'importance morale de son mandat, le député a souventes fois, malgré les fatigues énormes qui l'accablent, une joie intense devant le bien qu'il fait. Car, être député, n'est-ce-pas une vocation comme une autre? Et celui qui s'y veut donner avec cœur ne peut-il pas y accomplir de saines choses? Je le crois.

Bien à vous

Maurice LALONDE
Député Fédéral de Labelle

Le Courrier du Mois

Par MARJOLAINE

LAKME — Il y a certainement du progrès, mais l'ensemble pèche à plus d'un endroit. *Ecrire* de la poésie, c'est une chose difficile, quand l'inspiration ne jaillit pas naturellement et que la pensée ne prend la forme poétique que par le travail. Je crois que pour réussir, il vous faudra encore étudier, bien apprendre toutes les règles de cet art, et enfin, soumettre vos poésies à un maître qui accepterait de vous guider, de vous conseiller, de vous corriger. C'est le meilleur "encouragement" que je puisse vous donner; il est franc dans sa sincérité et il peut vraiment vous aider, puisque c'est le travail qui manque chez vous parce que vous ne savez pas comment travailler. Cela s'apprend avec de la bonne volonté et du courage, et je crois que vous ne manquez ni de l'une ni de l'autre. Suivez mon conseil, Lakmé; vos progrès vous réjouiront et votre ambition sera justement satisfaite. Je vous souhaite tout le succès que vous désire mon sincère intérêt.

IRENE L.— Ce n'est pas "l'indulgence" qui m'aurait fait donner une place à votre prose, si vous n'étiez pas venue si tard. Vous m'êtes arrivée lorsque je préparais les pages de la revue de février. Les carillons de Noël n'étaient plus qu'un faible écho, trop lointain pour se faire entendre en février. Alors, j'ai glissé votre feuillet dans mon carton de Noël pour la fin de cette année... et le temps passe si vite! Cela vous va-t-il? Dites-moi.

LILLY — Le pessimisme n'est pas naturel à la jeunesse, bien au contraire. Mais il est des circonstances qui assombrissent son ciel printanier et qui le portent à la mélancolie. De là, il ne faut pas glisser dans le noir, mais travailler à réagir pour que notre lumière intérieure éclaire les jours sombres. De par sa nature, la jeunesse est contiante, ne laissez pas sombrer la vôtre, petite amie; aidez-lui à réchauffer votre cœur d'espérance, aidez-lui à être votre force aux heures d'orage et d'épreuve. La vie a de nombreux revers, elle vient de vous le prouver. Pour n'en pas trop souffrir, il faut avoir appris et l'avoir gravé dans son cœur, que la *sincérité constante* est une des qualités les plus rares dans le monde. C'est peut-être qu'ici-bas tout n'est que passager et qu'aucun appui *stable* n'est à notre portée. Mettez-vous au-dessus de cette délection. Est-ce que de constater amèrement la fragilité de ce que vous croyiez si profond et la petitesse de ce que vous estimiez si grand, ne vous détache pas? Sondez bien votre cœur; la desillusion a certainement refroidi vos sentiments, et vous allez sentir avant longtemps, si vous ne le sentez déjà, que jamais rien ne pourra rendre à cette personne, le prestige qu'elle a perdu. Elle veut être diplomate? Laissez-la passer; il vous restera la paix et un indicible allégement. Toute injustice a sa revanche — Dieu y voit — attendez donc patiemment que son heure vienne et travaillez à vous mettre au-dessus de ces ennuis. Secouez votre tristesse, Lilly, et votre courage grandira.— Je n'éprouve aucune lassitude, rassurez-vous; je suis toujours prête à vous "entendre" et la "voix lointaine" est bien la mienne. A bientôt.

LINE — La température des jours est variable pour le cœur; le moindre ennui, le plus petit choc obscurcit le soleil de notre courage, et il nous semble que plus rien ne nous est bon. Soyez certaine, Line, que même dans ces conditions votre lettre m'aurait franchement intéressée et que vous n'auriez pas abusé en passant au courrier. Il est naturel de demander l'amélioration de son sort, mais nous devons accepter celui que le bon Dieu fait nôtre parce que dans son infinie Sagesse, Il a mesuré à nos forces la croix qu'Il jette sur nos épaules.— Mon inquiétude ne s'est pas dissipée, la convalescence ne vient pas. Je vous remercie de vos prières; c'est ce secours si généreusement donné par chacune de vous qui soutient ma force.— Vos petites amies sont des privilégiées; il est certain que chacune vous fait une part de choix dans son souvenir, puisqu'à l'occasion de sa prise d'habit, 21 novembre, celle de la métropole me chargeait de vous dire — lorsque vous m'écririez — qu'elle prie pour vous.— Si j'ai quelque jour une demande de correspondante, je ne vous oublierai pas.— Courage, petite amie, le ciel redeviendra bleu et les chansons de nouveau monteront à vos lèvres. Je vous le souhaite de toute mon amitié.

CAMPANULE — L'hospitalité vous est accordée aussi chaleureusement que vous pouvez le désirer, et je regrette que vous ayez différé votre entrée au courrier pour une *raison* qui n'en est pas une. Une situation analogue nous rapproche, je m'intéresse donc doublement à la vôtre, et en causant, nous oublierons la routine des jours, nous entreverrons la *lumière* qui ne vacille jamais, pas même au jours de pire tempête. Permettez-moi de vous dire que c'est à tort que vous croyez que j'aurai "à fermer les yeux". Le cœur dicte trop bien et je comprends trop bien sa voix, pour ne pas aimer vos paroles sympathiques. Ne nous privons pas de "bonnes joies" par d'imaginaires "lacunes". Je vous garde, Campanule, et j'espère que notre "parfaite entente" demeurera.— Merci de vos souhaits à ma chère malade et à moi-même. Que Dieu les bénisse! — Je vous attends bientôt.

G. PEUR — Je le permets d'autant plus que je trouve une petite amie dans la fidèle lectrice que vous êtes. Je vous ai lue avec un intérêt aussi profond que sincère et je crois que je puis vous répondre en toute sûreté: personne ne peut décider votre avenir *pour vous*. Votre cœur n'est pas une quantité négligeable et on n'a pas le droit de lui *imposer* son choix. Sans doute, les conseils sages et *justes* doivent être écoutés et pesés; ceux-là ne blessent jamais. Mais ici, il faut raisonner la situation et bien dégager les motifs qui font agir de la sorte. La voie de l'avenir s'ouvre devant vous, c'est toute votre vie qui se décide. Ceux qui en sont presque rendus au terme n'ont pas le droit de mettre leur influence en jeu pour satisfaire leur ambition ou leur orgueil. Si leur part a été bonne, tant mieux; s'ils ont eu à souffrir, sans qu'ils aient voulu leur malheur, ils ont dû avoir la résignation et le courage pour supporter leur épreuve. Peuvent-ils aujourd'hui décider l'avenir des autres? Comment leurs sentiments peuvent-ils s'accorder, ou plutôt s'harmoniser avec ceux des cœurs qui sentent palpiter en eux toute la force de la jeunesse? Cela ne peut être, et vous avez raison d'aimer pour les qualités. Vous avez su réfléchir, G. Peur, et vous avez compris qu'un foyer n'est bon et doux que s'il repose sur des bases solides. Ne brisez pas votre avenir par *lâcheté*, soyez ferme avec cette douceur qui désarme, ne répondez plus évasivement. Le bonheur passe, souvent il ne revient pas. Allez bravement votre chemin, ma petite amie, pour que quand disparaîtra le foyer d'aujourd'hui, vous ayez le vôtre, chaud, clair et de tout repos.— Non, G. Peur, les lettres que je reçois ne m'ennuient jamais. Ma sympathie et ma sincérité répondent à la confiance qui vient à moi, par mon grand désir de loger beaucoup d'espérance dans tous les cœurs qui souffrent et me le confient.— Parlez-moi quelquefois de vous, petite amie, voulez-vous?

MAMAN DE JACQUES — Quel plaisir me vaut cette "occasion"! Je sais maintenant que tout là-bas une douce maman aime le courrier et que nos concours l'intéressent. Je vous remercie de votre délicate appréciation et je vous souhaite un prompt rétablissement.— Je remets votre réponse au juge qui est fort perplexe, dit-il, devant la valeur des manuscrits. J'en suis très fière, vous le comprenez, et je suis heureuse d'en faire part aux lectrices dont les noms figurent au concours.— Que Dieu vous garde votre santé et me redonne le plaisir de vous lire.

TRISTAN — Il faut avoir passé par là pour comprendre la lourdeur du poids qui broie le cœur. Ce sont des heures qui ne s'oublient pas et que le contact d'une douleur fait revivre. C'est pour cela, Tristan, que les mots jaillis de votre cœur sont consolants et réconfortants. Je vous remercie de fortifier ainsi mon courage et de laisser si doucement votre pensée près de la mienne.

BEBE ROSE — Je me souviens de ce concours et du succès obtenu par votre directrice, mon amie. Ce fut un premier pas décisif, et je constate que depuis votre plume n'est pas restée inactive. Vous faites plus grande qu'elle ne l'est, la part qui me revient, et si vous voulez nous remplacerons la reconnaissance par l'amitié. J'espère que vous vous plairez chez nous et que dans l'atmosphère que vous aimez et "qui repose", je vous retrouverai souvent Bébé rose.

CLAUDE D'ANVILLE — Que je voudrais pouvoir vous dire le bien que m'a fait votre lettre! Ce sont des choses qui s'expliquent mal. En revanche, je crois qu'elles se devinent et qu'elles se comprennent. Il est bon d'écouter quelquefois une voix inconnue dont on ne peut douter de la franchise parce qu'il n'y a aucun intérêt en jeu, et je vous ai lu avidement, Claude, heureuse de trouver en vous un lecteur assidu de ma page et très flatté de votre opinion sur notre revue.— Les vies ensoleillées semblent être plutôt rares. Les temps sont durs et le monde est devenu difficile. Plus rien ne le contente et il demande — pour ne pas dire exige — toujours plus. Mais il y a des exceptions à cet ensemble pénible, et je vous dirai que la jeunesse en forme la plus belle partie. Il y a eu une réaction de ce côté, et je me réjouis avec vous de ce que "la course effrenée du modernisme" n'ait pas entraîné "certaines de vos petites compatriotes".— Merci de votre sympathie, Claude, et n'oubliez pas que j'aime bien votre "petite messagère". C'est vous dire que je vous attends.

FROUFROU L.— Les deux parties avaient raison, ces deux catégories de femmes existent Cela résume la question à ceci: si le travail est utile — disons nécessaire — à la femme pour gagner sa vie ou celle des siens, elle ne doit pas hésiter, ce lui est un devoir. Dans le cas contraire, elle n'a pas le droit de retirer un salaire dont elle pourrait se passer et qui donnerait à une autre son pain de chaque jour. C'est l'égoïsme le plus monstrueux dont semblent se moquer tant de jeunes filles et de femmes qui travaillent pour leurs plaisirs et un luxueux confort, affolées par "leur course vers le modernisme", quand non loin d'elles tant d'autres luttent et peinent, presque plongées dans une misère noire. La main vengeresse de Dieu sera lourde pour celles-là, et avec *justice*. Je ne crois pas que le chômage serait sous contrôle si la femme laissait l'ouvrage. En beaucoup d'endroits, les hommes ne pourraient remplacer la main féminine, et—il faut bien le dire — trop d'hommes ne *veulent* plus travailler; ils trouvent bon qu'on les fasse vivre! C'est une des conséquences pénibles du secours direct. Vous le dites bien, Froufrou, les jeunes filles usent rapidement leur santé en continuant le soir l'activité intense du jour par la folie des amusements. Nous créons très souvent les exigences dont nous nous plaignons, nous nous faisons souffrir nous-mêmes.— Oui, tout est compté; fond, forme, orthographe, ponctuation. En littérature, comme en toute autre chose d'ailleurs, le style et le genre plaisent aux uns — moins à d'autres et pas du tout à quelques-uns, d'où le goût qui choisit ou rejette.— Ne vous défiez pas de votre jugement, Froufrou, mettez-le plutôt à l'épreuve, vous verrez comme il en bénéficiera étant déjà bien équilibré. Vous serez toujours la bienvenue au courrier et il me fera toujours plaisir de vous lire.

MARISE — Le souvenir... je l'ai bien gardé, et depuis la réception de votre lettre, j'ai pensé à vous bien souvent. Mais depuis sept mois je vis entre un faible espoir de convalescence et l'angoisse d'une fin prochaine. Je ne sais pas, Marise, ce qui s'est passé autour de moi; ma vie s'est concentrée sur ma malade. Cependant, je sais que lorsque les choses reprendront leur cours normal, j'aurai à m'acquitter de *bien des devoirs*. Je sais que vous me comprenez et que vous savez que je subis la force des circonstances. Vous m'accueillerez donc quand le bon Dieu voudra que je vienne à vous *autrement*.— J'ai constaté votre absence à la Page; je n'en ai pas cherché longtemps la raison, et j'ai deviné que le coin vous manquait. Vous n'avez certainement pas tort, mais croyez-moi, petite amie, il ne faut pas que ce désir devienne une hantise. Votre labeur quotidien, votre devoir de chaque jour, vous devez y répondre fidèlement, comme Dieu le veut, et plus le sacrifice est généreux, plus riche est la récompense. La vie "se charge" à mesure que s'y ajoutent les jours; je le comprends si bien que je ne trouve jamais un cas banal. Un cri de souffrance, si bas soit-il, révèle un cœur meurtri ou blessé... on ne passe pas sans s'arrêter. — Oui, toujours sans aucun changement. Je donne à l'une et à l'autre avec satisfaction, et je vous avouerai que lorsque les déboires me frôlent je *regarde* aussitôt ce qui aurait pu être pire. C'est un remède souverain. J'espère que je pourrai faire *mieux* quelque jour; en attendant, soyez assurée de ma pensée et de ma prière.

SOURIRE PENSIF — La force est un secours divin. J'en fais l'expérience depuis sept mois, et ce sont les grandes épreuves qui nous le font comprendre. Je vous remercie de votre sympathie, petite amie; en retour, je vous souhaite toutes les bonnes choses qui peuvent être vôtres, et entre ces bonnes choses, celle que vous désirez légitimement, avec toute l'ardeur de votre jeunesse. C'est peut-être la plus difficile à rencontrer et à s'assurer la propriété, vous la désirez si complète, si absolue! Ce n'est pas le domaine clos que vous entrevoyez; le cœur humain est fragile et pour monter jusqu'à la bonté dont vous parlez, il lui faudrait une formation si *rare* de nos jours! Cependant, ne désespérez pas, ayez confiance, et tant mieux si vous êtes "lente" à vous créer des amis; la part de votre jugement sera meilleure, plus sûre. Le bon Dieu ne demande pas à chacun la même somme de dévouement. Vous n'aurez peut-être jamais autre chose à donner que ce que vous avez fait jusqu'à aujourd'hui. Remplissez donc votre vie de tout ce que vous pouvez d'intéressant, de tout ce qui vient à vous de bon, de beau, et attendez que Dieu vous marque une tâche. Les tournants de la vie sont si douloureux parfois que l'accalmie est toujours trop courte. Je comprends vos raisons et je n'y vois aucun inconvénient.— Je vous remercie et pour ma malade et pour moi... que Dieu vous entende! — Je demande pour vous l'accomplissement de votre grand désir, ma petite amie, et je vous confie à l'espérance.

MARIE M.— Quand le jour finit, l'ombre du lendemain pèse sur mon cœur. Puis, malgré la condamnation catégorique, je sens une douceur d'espérance l'alléger, et il me semble que cela peut continuer ainsi. En vous lisant, petite amie, j'entrevois que l'on ne peut toujours gravir la montée du calvaire sans en atteindre le sommet; je reprends contact avec la raison et je sais qu'un jour, comme vous, je n'aurai que le souvenir. Merci de vos bons mots, ils m'ont fait du bien.— Ne regrettez pas trop; votre but sera atteint quand même, et prochainement, je crois. Là ou ici, cela ne vous fait pas une trop grosse différence, dites. Il me sera bon de vous faire plaisir. Tenez vos ailes ouvertes, petite amie, en attendant le souffle vivificateur de la joie. Ce ne vous sera pas une surprise maintenant, il est vrai, mais ça ne vous sera pas moins bon, n'est-ce pas?

HUMBLE VIOLETTE — La vie toujours bonne! Les amies toujours sincères! Que ce serait bon! je vous remercie du souhait... il est complet au courrier et vous y contribuez pour une large part.

ALCMENE — Vous avez deviné mon geste. Je sentais des larmes dans votre voix, et j'aurais voulu pouvoir me pencher pour vous dire: courage! votre dévouement est de ceux que Dieu bénit. L'épreuve présente était inattendue, vous ne pouviez vous y préparer. Vous avez accompli votre devoir journalier avec dévouement en donnant le meilleur de votre cœur. L'embarras qui survient est d'autant plus difficile à surmonter que les moyens d'y remédier sont fort restreints. Pour continuer votre mission, vous désirez frayer le chemin, mais je me demande comment. Votre raisonnement est si juste que vous avez défini la situation comme si vous l'aviez examinée à la loupe. Mais vous réussirez Alcmène, vous avez le courage qui active l'énergie. Je voudrais vous aider, hélas! tout est paralysé partout, vous le constatez, et je ne saurais où vous diriger. Ma prière sera peut-être plus efficace; unie aux vôtres, j'ai confiance.— Vous n'abusez jamais en venant au Courrier. J'aurais voulu, oh! de tout mon cœur, pour la première fois que vous y passez, pouvoir résoudre votre problème et vous dire: mais oui, tenez voilà. Je ne puis que regretter mon impuissance. Si cependant, je pouvais plus tard vous aider de quelque manière que ce soit, je serai toujours là. Me donnerez-vous des nouvelles de vos démarches?

ANTOINETTE C.— Nous vous avons retourné votre dessin et moi, j'ai cherché la poésie que vous demandez sans la trouver. Si quelque lectrice connaît: "Pressentiment", de Jacques Normand, et me l'envoie, je vous l'adresserai.

ANNE DES OLIVIERS — Que le vœu de votre amitié fidèle m'a réconfortée! Je vous en remercie. Il y a si longtemps que les jours sont noirs! — Le rappel des jours d'intimité, ou tant de chaleur faisait le chez nous doux et hospitalier, a réveillé de bons et chers souvenirs que je dois à vos réflexions faites à "haute voix". Renouvelez-les, mon amie, cela resserre le lien de notre vieille amitié.— Je crois que la vie restera toujours belle pour vos parce que vous l'aimez et que vous la réchauffez d'espérance. Elle vous sera bonne *malgré tout* parce que vous la confiez à la divine Providence. Que d'inquiétudes de moins! — La Revue a en effet sa place marquée dans tous les foyers canadiens-français. J'espère qu'elle y arrivera, grâce à des souhaits comme le vôtre et par le mérite de sa bonne tenue.— Au revoir, mon amie, et soyons fidèles à l'union de nos prières et de nos pensées.

EDELWEISS — Quel hasard bienheureux! Je relis votre cher billet et je me sens émue de l'émotion que vous avez éprouvée. Rien ne pouvait me fiare vous oublier et en vous retrouvant, il me semble vous avoir quittée hier, tant j'étais certaine que vous êtes une fidèle du souvenir.— L'inquiétude subsiste toujours, ma malade reste toujours dans un état de faiblesse extrême. Merci pour votre sympathie, petite amie.— Je suis heureuse du changement qui vous plaît puisqu'il est la réalisation d'un de vos plus chers vœux. J'ai fait faire le changement que vous demandez; ne me remerciez pas, je l'ai fait avec toute mon amitié qui vous attend bientôt, selon votre promesse.

FAUVETTE — Cela ne va pas; l'anxiété reste la même et je reste avec la même angoisse au cœur. Oh! si le printemps pouvait infuser des forces nouvelles à ma malade, avec quelle joie je le saluerais! J'ai confiance en l'union de prières de toutes celles qui me les assurent et les sympathies qui m'entourent ici soutiennent mon espoir. Merci Fauvette de votre part de cette douceur.— Vous avez bien compris; je ne savais plus et le mieux était de lire entre les lignes. Votre accueil était attendu, si bien que la plus terrible tempte ne m'empêcherait pas d'entreprendre le voyage. — La demande d'adresse ne concernait que le dernier nom, Fernande G., c'est une petite erreur qui a mis en valeur votre attention.— Je dis à Edelweiss II — ce que je demandais de faire aimablement le choix d'un autre pseudo — qu'il vous ferait plaisir de correspondre avec elle. Si elle veut m'envoyer une enveloppe affranchie et adressée, je lui donnerai vos noms et adresse. J'espère recevoir une réponse favorable qui vous procurerait une aimable distraction.— Ne craignez rien, petite amie, je ne vous juge pas indifférente et ma pensée reste unie aux vôtres. Merci et à bientôt... voici le printemps, les fauvettes vont chanter à plein gosier, n'est-ce pas?

MOURON ROUGE — Vous traversez une autre phase, non moins dangereuse, non moins difficile, mais vous êtes mieux armée et vous saurez mieux vous défendre. Il faut d'abord vous ressaisir, vous mettre en face de la situation, en sonder tous les dangers et *dire* à votre volonté: tu vaincras. Puis, il faut prendre les moyens d'éviter les occasions, ne pas paraître *comprendre* parfois et vous garder à distance. Vous en prendrez rapidement l'habitude, votre calme deviendra *naturel* pour les autres et vous aurez la paix, la paix parce que ce que vous avez de plus cher au monde, votre honneur, sera intact. Ne comptez pas les efforts, luttez sans trêve. Ceci devait arriver et voilà où il faut triompher de nouveau pour échapper à l'emprise. Le premier remède, c'est la prière, la prière fervente que Dieu ne rejette jamais; le second, la volonté, vouloir et tenir. Ma petite fille, la vie est remplie de luttes; ne vous alarmez pas vous affaiblissez vos forces. Priez, allez *droit* votre chemin, ne vous laissez tenter par aucun sentier, si fleuri soit-il, et ne négligez jamais votre *devoir*. Vous avez bien fait de venir, ne vous éloignez pas trop maintenant, et soyez certaine que votre grande amie vous comprend, qu'elle reste toujours prête à vous aider.— Merci pour ma malade, que Dieu vous exauce!

STELLA — Puisque vous raisonnez si bien la situation, vous avez assez d'énergie pour réagir et faire comprendre à votre cœur son erreur. Si vous restez absorbée dans cet amour que l'on ne vous rend pas, vous resterez tourmentée par une douleur sans remède. Arrachez-vous à ce mirage, reprenez-vous pour *qui* viendra *à vous* avec sincérité et fidélité, votre souffrance disparaîtra, la vie vous sera belle et l'avenir tout brillant d'espérance. Après tout, mérite-t-il tant de regrets, celui-là? Savez-vous, petite fille, que c'est l'amour qui vous fait ainsi souffrir, et que si demain il vient à vous dans toute sa force et sa grandeur, vous ne verrez plus que *lui, l'autre* ne vous sera plus rien. Montez-vous d'une belle indépendance, d'une joyeuse amabilité, soyez jalouse de vos sentiments, ne les laissez pas paraître, et l'apaisement viendra doux et consolant. Essayez cela, Stella, et revenez causer quelquefois. Vous avez une place au courrier où je voudrais vous retrouver toute joyeuse, comme doit l'être une jeune fille dont le cœur chante l'espérance.

CLAIRE — Si je vous accepte? Oui, à bras ouverts, comme une petite amie nouvelle dont je suis déjà très fière. Installez-vous, Claire, et sans timidité, soyez des nôtres.— Il ne faut pas avoir peur de l'Art qui vous attire; continuez à participer aux concours et ne vous laissez pas arrêter par la crainte de la témérité. On n'est jamais téméraire de vouloir apprendre, encore moins de travail!— à se perfectionner.— Petite Claire, vous avez bien fait de tenter la chance. Recommencez; je vous lirai toujours avec intérêt et vous serez ma petite amie.

PASSIFLORE — Vous êtes bien éprouvée, et je comprends qu'il est des jours où vos forces morales diminuent. Vous avez besoin de distractions et je crois que vous en trouverez au courrier; de même vous trouverez l'amitié qui vous aidera dans votre épreuve. Bien des projets s'envolent que nous avons à peine ébauchés ou entrevus, pas tous de la même façon pour chaque mortel, mais sans pitié pour chacun de nous. Rien n'est à nous ici-bas, nous ne possédons aucun bien. Mais la souffrance a son mérite, et ce mérite il est bien à nous si nous savons l'acquérir.— Vous êtes acceptée, petite fille, vous avez rempli toutes les conditions, il ne vous reste plus qu'à revenir. Je vous attends.

MARJOLAINE

LE LIVRE DE L'HEURE

HENRI JOLIET

Miettes de Bonheur

Votre livre est un bon livre,
Votre oeuvre un apostolat.
Cardinal VILLENEUVE

Petit évangile du bonheur
Emile GROTHE

"LA REVUE MODERNE"
320 est, rue Notre-Dame, Montréal
$1.00 franco

Commencez par le dessus
Vous irez jusqu'au fond
Victor BARRETTE

La SÉRIE du Jubilé d'Or

BREF, LE REFRIGERATEUR QUE VOUS DESIRIEZ

VOILA un réfrigérateur comme seule la compagnie Westinghouse peut en construire après cinquante ans de succès soutenus dans le domaine de l'industrie électrique!

Dans ce beau cabinet aux lignes modernes et aux ingénieux perfectionnements destinés à faire la joie de toute ménagère, Westinghouse vous présente un beau meuble incorporant toutes les dernières commodités.

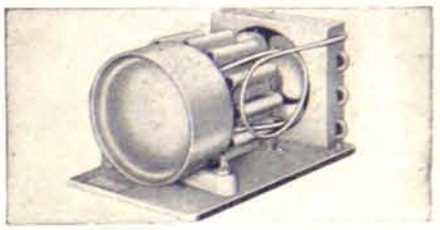
Mais ce qui importe encore plus, c'est que ce réfrigérateur Westinghouse possède toutes les propriétés essentielles dont dépend une bonne réfrigération... qu'il est muni du congélateur hermétiquement scellé, qu'il comporte la nouvelle amélioration de la "circulation d'air frais intense" et la double protection automatique pour le mécanisme *et les aliments.*

* Grâce au fonctionnement infaillible et économique du mécanisme hermétiquement scellé, le réfrigérateur "Jubilé d'Or" de Westinghouse est un beau placement qui paye dividende... les économies qu'il permet l'emportant de beaucoup sur ce qu'il coûte.

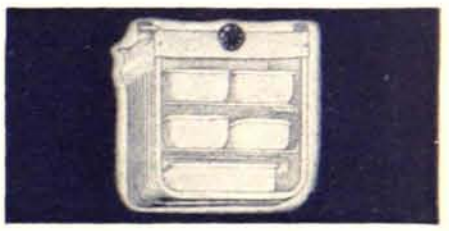
Passez chez votre fournisseur d'appareils Westinghouse et voyez les merveilleux modèles "Jubilé d'Or". Renseignez-vous sur la garantie de 5 ans. Demandez comment *vous* pouvez épargner en achetant *maintenant.* Il y a un réfrigérateur Westinghouse de dimensions et de modèle qui vous conviennent, à des prix et conditions abordables pour toutes les bourses.

* Dans des conditions électriques anormales aussi bien que normales.

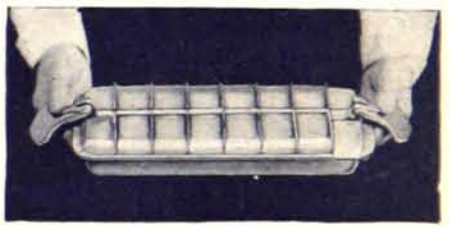
Caractéristiques TOUT ÉTOILES



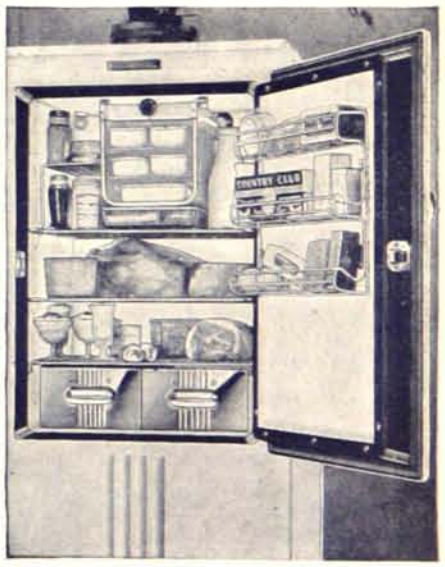
Mécanisme précis, scellé dans l'acier. Ni huilage, ni surveillance, ni ajustement.



Congélateur en sanalloy et tablette froide. Congélation rapide pour desserts et cubes de glace.



Nouveau moule à glace "Ejecto-Cube". Une simple pression du levier libère les cubes.



Intérieur d'émail porcelaine... éclairé à l'électricité. Légumier et tiroir à fruits à même. Dispositif "Ad-a-shelf" et porte-étagère.

CANADIAN WESTINGHOUSE CO. LIMITED ✱ MONTRÉAL

Le REFRIGERATEUR Jubilé d'or Westinghouse

★ ★ ★ ★ ★ ★

DOUBLEMENT AUTOMATIQUE • HERMÉTIQUEMENT SCELLÉ • CIRCULATION INTENSE D'AIR FRAIS • GARANTIE DE 5 ANS

LE BON GIN PORTE LA MARQUE MELCHERS CROIX D'OR

● Le tour de main infaillible du maître-distillateur ... l'art délicat de la quadruple rectification ... expliquent ces qualités subtiles qui distinguent le gin canadien MELCHERS des gins ordinaires.

Chaque bouteille porte, pour votre protection, le timbre d'accise du Gouvernement fédéral attestant l'âge et l'authenticité du gin Melchers.

26 onces	40 onces
$1.90	$2.65

Distillé et embouteillé au Canada par
MELCHERS DISTILLERIES LIMITED
Montréal et Berthierville

10 ONCES 85¢

GIN CANADIEN CROIX D'OR

melchers

Cette revue est imprimée par La Revue Moderne Inc — 320 est, rue Notre-Dame, Montréal